



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

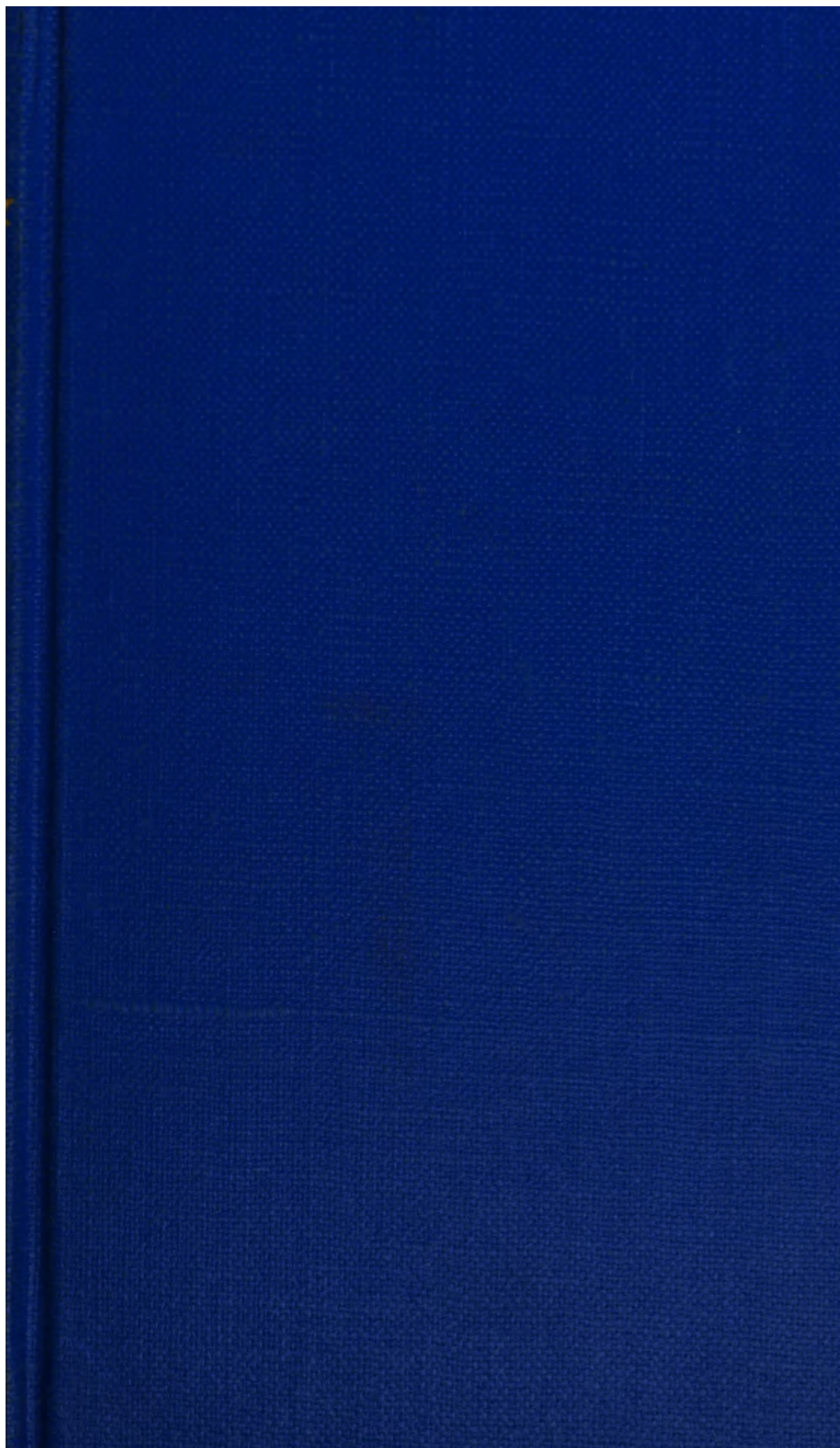
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries  
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-  
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



# Le pignon maudit



~~1/M 281 A. 2~~

REPT. 15 614(2)









# LE PIGNON MAUDIT



II

## LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR

---

### OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

<b>La Vieillesse de M. Lecoq</b> , 4 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . .	6 fr.
<b>Les Mystères du nouveau Paris</b> , 3 <sup>e</sup> éd. 3 vol.	9 »
<b>Les Gredins</b> , 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	6 »
<b>Le Chevalier Casse-Cou</b> , 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . .	6 »
<b>L'As de cœur</b> , 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	6 »
<b>La Tresse blonde</b> , 4 <sup>e</sup> édit. 1 vol. . . . .	3 »
<b>Le Coup de pouce</b> , 3 <sup>e</sup> édit. 1 vol. . . . .	3 »
<b>Les Deux Merles de M. de Saint-Mars</b> , 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	6 »
<b>L'Épingle rose</b> , 2 <sup>e</sup> édit. 3 vol. . . . .	9 »
<b>Où est Zénobie ?</b> 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	6 »
<b>L'Équipage du Diable</b> , 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	6 »
<b>L'Affaire Matapan</b> , 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	6 »
<b>La Peau d'un autre</b> , 4 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	2 »
<b>Une Affaire mystérieuse</b> , 3 <sup>e</sup> édit. 1 vol. . . .	1 »
<b>L'Auberge de la Noble-Rose</b> , 3 <sup>e</sup> édit. 1 vol. .	1 »

### Romans sur la Révolution :

<b>Les Cachettes de Marie-Rose</b> (1793), 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	6 »
<b>Le Demi-Monde sous la Terreur</b> (1794), 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	6 »
<b>Les Collets noirs</b> (1797), 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . . . .	6 »
<b>La Jambe noire</b> (1803-1804), 2 <sup>e</sup> édit. 2 vol. . .	6 »



LE  
**PIGNON MAUDIT**

PAR  
**Fortuné DU BOISGOBEY**

---

**TOME SECOND**



**PARIS**  
**E. DENTU, ÉDITEUR**  
**LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES**  
**PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS**

---

**1882**

**Tous droits réservés.**



LE

# PIGNON-MAUDIT

---

## I

**Une fois, deux fois, trois fois... personne n'en veut plus?**

Les journées passent vite à Paris, et, quelque diligence que fit M. Hingant, il lui fallut plus d'une semaine pour remplir seulement la première partie du programme qu'il avait exposé en présence de Marthe et de Paul.

La recherche d'un logement qui pût convenir à l'orpheline absorba d'abord tout le temps de l'ex-juge de paix, et il lui fallut monter bien des escaliers avant de découvrir tout près de chez lui, dans la cité Bergère, au quatrième étage d'une

maison honnêtement habitée, trois petites pièces bien claires dont les fenêtres donnaient sur un grand jardin.

Il les loua au nom de M<sup>lle</sup> Moulinier, institutrice, paya un terme d'avance et s'occupa de les meubler.

Marthe aurait voulu attendre que la vente du mobilier de son père eût produit une somme suffisante pour payer les frais de sa nouvelle installation ; mais Hingant lui démontra qu'il y avait certaines formalités à accomplir avant de pouvoir procéder aux enchères, et qu'il valait mieux commencer par la fin.

Elle céda, sous la condition, bien entendu, que son protecteur se rembourserait de toutes ses avances dès que la maigre succession Moulinier serait liquidée.

Le bon Jean-Marie riait sous cape, car il savait très-bien qu'on en tirerait fort peu de chose ; mais il n'avait garde de détromper la jeune fille, et il se promettait d'abuser encore de son ignorance du prix des choses en lui persuadant que, tous comptes réglés, il lui restait encore quelques centaines d'écus.

En attendant, il s'arrangea avec un tapissier qui ne demanda que trois jours et une somme très-ronde pour mettre le petit appartement de la cité Bergère en état d'être habité.



Cet homme avait du goût, et il fit les choses avec intelligence.

M<sup>lle</sup> Moulinier eut une chambre à coucher toute tendue de blanc comme celle d'une pensionnaire, et une salle d'études garnie d'une jolie bibliothèque, d'un métier à broder et d'un très-bon piano.

Rien de trop ni de trop peu dans ce modeste intérieur, qui plut beaucoup à Marthe et qui réunissait en effet toutes les conditions de bien-être et de convenance qu'elle pouvait souhaiter.

La vieille servante de M. Hingant se chargea de procurer une honnête femme de ménage qui préparerait le repas du matin, et il fut convenu que la jeune institutrice viendrait tous les jours dîner chez son père adoptif.

Restait à trouver des leçons, et de ce côté-là l'ancien magistrat s'était peut-être un peu trop avancé en promettant que les élèves abonderaient.

Il n'était guère assuré que de Mathilde Pelchat, laquelle, en sa qualité d'héritière du corsaire, aspirait à devenir une demoiselle du grand monde.

Le talent de *toucher* du piano devait constituer à ses yeux une sorte d'initiation aux belles manières, et comme ses parents, cabaretiers,

de leur vivant, avaient eu d'excellentes raisons pour ne pas lui faire apprendre la musique, il y avait gros à parier qu'elle serait ravie d'accepter pour la lui enseigner une personne présentée par l'ami de son oncle Léridan.

Hingant se dit que cela pourrait suffire à Marthe pour commencer, et d'ailleurs il avait encore une autre corde à son arc pour assurer provisoirement l'existence de sa protégée.

Elle brodait à merveille, et il comptait bien se charger de lui faire vendre ses broderies fort cher.

Il ne s'agissait que de s'entendre avec un marchand auquel il tiendrait compte de la différence entre le prix payé et la valeur réelle de l'ouvrage.

Grâce à ces ingénieux arrangements, il espérait bien parer aux premières nécessités de la situation, et atteindre ainsi le moment où il pourrait, sans trop d'invraisemblance, venir lui annoncer que les recherches avaient abouti, et qu'elle se trouvait en possession d'une petite fortune.

A son appréciation, deux mois devaient suffire pour préparer ce coup de théâtre.

Tout allait bien aussi du côté de Paul Gilbert.

Le jeune officier se trouvait si heureux de garder une espérance, qu'il avait accepté les yeux

fermés le plan développé devant lui par M. Hingant.

Son bataillon ne devait pas quitter Paris avant la fin de l'année.

Bien n'empêchait donc les amoureux de se voir pendant ce temps d'épreuves, et on avait décidé d'un commun accord que les entrevues auraient lieu chez l'excellent homme qui avait si généreusement entrepris d'aplanir tous les obstacles élevés entre eux par le malheur.

Le lieutenant venait d'être décoré pour sa belle conduite, et sa blessure était guérie.

Marthe, dont la santé avait été ébranlée par tant de secousses, reprenait à vue d'œil et se montrait presque gaie.

Pour en finir avec le passé, avant de s'occuper de l'avenir, leur vieil ami n'avait plus qu'à faire vendre les meubles de feu Moulinier, et vers la fin de la première quinzaine de juillet il se trouva en mesure de se débarrasser de ce souci, qui ne laissait pas de le préoccuper à un certain point de vue.

Il importait à l'exécution de ses projets ultérieurs que Marthe ne se mêlât point de cette affaire dont il voulait lui cacher le véritable résultat.

Il se fit donc donner par elle pleins pouvoirs

pour la régler, et il jugea que le plus simple et le plus court était encore de recourir au ministère d'un commissaire priseur.

Une dernière visite à l'appartement du boulevard Bonne-Nouvelle ne lui ayant rien appris de nouveau, il fit tout enlever et remit les clés au portier avec une véritable satisfaction.

La mine plate et basse de ce drôle lui répugnait, et il se réjouissait de n'avoir plus rien à démêler avec lui.

Inutile d'ajouter que M. Hingant avait fait enlever tout ce qui appartenait personnellement à M<sup>lle</sup> Moulinier, et même quelques menus objets qu'elle voulait conserver en souvenir de sa mère.

Le jour de la vente ayant été fixé au surlendemain, car il tenait à en finir le plus tôt possible, l'ex-juge de paix pensa qu'il ferait bien d'assister aux enchères.

Il était tout à fait résigné à n'en tirer qu'un fort médiocre produit; mais encore était-il sage de surveiller l'opération.

Il s'en alla donc à l'heure indiquée par les affiches voir un peu ce qu'allaient devenir les meubles si souvent raccommodés par le brave menuisier auquel il devait la trouvaille du mystérieux écrit caché dans un tiroir secret.



Le massif édifice de la rue Drouot n'était point encore construit, et les ventes à l'encan se faisaient alors place de la Bourse, dans une simple maison, vulgairement appelée l'hôtel *Bouillon*, en souvenir et par corruption du nom de Claude de Bullion, surintendant des finances, lequel se fit bâtir, en 1630, rue Plâtrière, une superbe demeure que la Révolution affecta aux ventes mobilières, et qui resta consacrée à ce service jusqu'en 1840.

Le local était assez étroit et fort incommode.

Il est vrai qu'on ne connaissait pas alors ces furieuses enchères qui de nos jours attirent autour d'une collection de tableaux les capitalistes de toute l'Europe, et qu'on ne se disputait pas à coups de billets de mille francs la défroque d'une courtisane à la mode.

En ces temps déjà lointains, on ne voyait guère que des ventes sérieusement et tristement motivées, pour cause de départ, de licitation entre héritiers ou par autorité de justice.

Les mobiliers en acajou s'y montraient plus souvent que les bahuts en vieux chêne, et les secrétaires en bois de rose et la peinture ancienne ou moderne n'y figuraient que par accident.

Les occasions n'en étaient que meilleures, et

les amateurs intelligents fréquentaient aussi assidument qu'aujourd'hui les salles d'encan.

Précisément, il y avait foule ce jour-là, et M. Hingant eut quelque peine à se glisser à travers les escaliers étroits de l'hôtel.

Il finit cependant par découvrir au premier étage un recoin assez obscur au fond duquel il reconnut le mobilier qui l'intéressait.

Le commissaire priseur n'avait point encore pris possession de son estrade, et le public circulait librement à travers les objets exposés.

Ce public se composait surtout de revendeurs des deux sexes, et le protecteur de Marthe ne put voir sans un serrement de cœur ces gens sordides rassemblés autour de ces débris d'une opulence passée comme des corbeaux autour d'un cadavre.

Il y avait là des vieilles à face de chouette qui enfouaient leurs doigts crochus dans les matelas, des hommes en haillons qui grattaient de leurs ongles noirs la soie des fauteuils.

Hingant en remarqua un qui se distinguait par une barbe grise, longue et mal peignée, un nez recourbé et de petits yeux brillants.

Ce personnage, à la mine hébraïque, était fort occupé à ouvrir l'un après l'autre les tiroirs de toutes les commodes et de tous les secrétaires.

Il en examinait consciencieusement l'intérieur et se permettait même d'y fouiller.

Jean-Marie n'avait point qualité pour l'en empêcher ; mais il se mit à l'observer du coin de l'œil, car cette manœuvre lui déplaisait, sans qu'il sût trop pourquoi.

Il paraît qu'il n'était pas le seul à remarquer les singulières pratiques du quidam, car un brocanteur qui rôdait dans ces parages s'approcha tout à coup et dit en ricanant :

— Hé ! hé ! dites donc, père Mardochée, ce n'est pas du jeu ce que vous faites là. Allons ! remettez en place le *bibelot* que vous venez de trouver là-dedans, et à bas les pattes !

Le vieux juif lança un regard malveillant à son indiscret confrère ; mais il ne lui répondit que par un grognement inarticulé, et il retira vivement son bras du tiroir où il l'avait introduit jusqu'au coude.

— Allons ! reprit le brocanteur, ce n'est pas la peine de me faire les gros yeux. On vous connaît, père Mardochée, et ça ne serait pas la première fois que vous vous seriez adjudé un objet sans attendre le coup de marteau du commissaire.

— Ce n'est pas vrai, grommela le négociant de la rue des Canettes. Je cherche un chiffonnier en

ébène depuis un mois; j'en trouve un ici; j'ai bien le droit de regarder dedans.

— Oui, mais pas de prendre ce qu'on y a laissé.

— Il n'y a rien.

— Nous verrons ça tout à l'heure, quand on mettra la table aux enchères. Vous la pousserez si vous en avez envie, et le *bibelot* que vous étiez en train de manier aussi. En attendant, passez votre chemin, vieil *habits-galons*, ou j'appelle le surveillant, qui vous fera consigner à la porte de l'hôtel.

Mardochée, de jaune qu'il était naturellement, devint vert, et sa barbe se hérissa de colère; mais il fila doux et s'en alla s'établir dans un coin d'où il pouvait couvrir des yeux le petit meuble qui lui avait valu cette algarade.

Il faut dire qu'il était habitué aux affronts, car les autres revendeurs ne l'aimaient pas et s'entendaient souvent pour lui jouer des tours.

Pure jalousie de métier, du reste, car tous les membres de cette honorable corporation se valaient ou peu s'en faut.

M. Hingant avait assisté à cette scène assez insignifiante et n'avait pas perdu un mot de l'édifiant dialogue échangé entre les deux marchands de *bric-à-brac*.



Il ne se serait guère intéressé à leur dispute, s'il ne s'était agi du mobilier de feu Moulinier.

Mais un vague instinct le portait à s'inquiéter du moindre incident se rattachant à cette vente.

Il ne savait pas ce que le vieillard au nez crochu avait pu découvrir dans un tiroir que lui, Hingant, il croyait bien avoir visité comme les autres ; mais enfin il savait qu'il y avait trouvé quelque chose, et que ce quelque chose il avait cherché à se l'approprier frauduleusement.

C'en était bien assez pour lui donner à réfléchir et pour l'engager à observer cet amateur barbu, si leste à fouiller dans les meubles.

Sa figure lui était totalement inconnue, car, dans les deux visites qu'il avait faites au sieur Billebaude, l'ex-juge de paix n'avait point eu l'occasion d'apercevoir le maître de la boutique aux vieux habits.

Il n'avait jamais vu à la devanture que le fameux frac rouge destiné à signaler à maître Galmard la présence de son associé au logis, et il ne se doutait pas que le père Mardochée se tenait embusqué derrière ses défroques pour surveiller l'entrée et la sortie des clients de l'agent d'affaires.

Après avoir bien regardé ce sordide personnage, il finit par se dire qu'il ne valait pas la peine qu'on s'en occupât.

C'était un brocanteur comme les autres, et rien de plus.

Cependant Jean-Marie avait bonne envie d'aller voir, lui aussi, ce que contenait le meuble où Mardochée avait fourré la main ; mais il se sentait si dépaycé au milieu de tous les gens de mauvaise mine qui remplissaient la salle, qu'il n'osait pas se mettre en vue.

D'ailleurs il ne se souciait pas de s'attirer à son tour quelque interpellation déplaisante.

Il se borna donc à surveiller à distance le chiffonnier en ébène jusqu'au moment où il serait mis aux enchères.

Ce chiffonnier, comme l'appelait Mardochée, était un produit de l'industrie parisienne datant de l'Empire ou du Directoire, et fabriqué dans le style détestable qui fut à la mode au commencement de ce siècle.

Il se composait d'une espèce de table massive supportée par des pieds de bronze, ornée d'un couvercle mobile et surmontée d'un véritable édifice en bois d'ébène avec panneaux se rabattant à volonté, tiroirs profonds et planches à coulisses.

Cela pouvait servir indifféremment à serrer des ouvrages de femme ou une collection de médailles, des chiffons ou une bibliothèque.

De loin, cela avait encore une certaine appa-

rence, mais de près cela ne tenait plus ensemble.

M. Hingant se souvenait parfaitement d'avoir vu cet objet bizarre dans la chambre à coucher de la mère de Marthe, et il était à peu près sûr de l'y avoir examiné à fond et de n'y avoir rien trouvé.

Il était peu probable que le vieux juif eût mis la main du premier coup sur un compartiment qui aurait échappé aux investigations du protecteur de Marthe et de son auxiliaire dévoué, le menuisier Courtin.

L'ancien magistrat fut interrompu au plus fort de ses réflexions par un mouvement qui se produisit dans l'assistance.

M. le commissaire priseur faisait son entrée, flanqué de son secrétaire et suivi de son crieur.

Les hommes de peine chargés de remuer les meubles formaient l'arrière-garde.

Le troupeau des habitués s'empresse de prendre place, qui sur des chaises de paille, qui debout, devant une longue table formant une espèce de retranchement que le public n'avait pas le droit de franchir.

L'officier ministériel, habillé de noir et cravaté de blanc, monta sur son estrade avec l'allure solennelle d'un président de tribunal qui vient oc-

cuper son siège, et promena sur la foule un regard plein de majesté, pendant que le secrétaire étalait ses papiers et que le crieur causait familièrement avec une vieille revendeuse de sa connaissance.

M. Hingant ne voulut point s'asseoir ; mais il se rapprocha du groupe des acheteurs, afin d'être à portée d'enchérir, le cas échéant.

Quant au père Mardochée, il resta sournoisement blotti dans son coin, l'œil et l'oreille au guet, le dos arrondi en voûte, le menton enfoui dans sa barbe et les mains dans ses poches.

Il avait parfaitement l'air d'un hibou perché sur le bord de son trou et attendant au passage l'oisillon qu'il veut croquer.

Le commissaire, jugeant sans doute qu'il avait suffisamment produit son effet sur les marchandes à la toilette rangées à ses pieds, saisit son marteau d'un geste olympien, et en frappa trois coups pour annoncer l'ouverture de la séance.

Aussitôt s'éleva la voix glapissante du crieur, qui se mit à débiter avec une volubilité incroyable une sorte d'annonce préparatoire où il était question d'un riche et beau mobilier presque neuf.

L'ex-juge de paix n'avait jamais eu dans sa vie l'occasion d'assister à la célébration des mystères

de l'hôtel des ventes, et il eut la naïveté de croire que ce début était de bon augure pour le succès des enchères.

Cette illusion ne fut pas de longue durée.

On commença, selon l'usage, par les menus objets, et, au prix infime auquel furent adjugés les ustensiles du ménage Moulinier, M. Hingant put conjecturer que le produit total serait bien mince.

L'aboyeur juré qui hurlait les chiffres murmurés par les chalands variait cet exercice en lançant d'agréables plaisanteries qui paraissaient charmer le public, et qui produisaient sur le pauvre Hingant un effet tout contraire.

Il sentait son cœur se serrer en pensant que Marthe avait vécu au milieu de ces reliques si irrévérencieusement traitées.

Il lui semblait que c'était le passé de la jeune fille qui s'émiettait là, sous ses yeux, et il se prenait à regretter chacun de ces débris d'une vie heureuse qui s'en allaient, maniés par des mains impures, se disperser aux quatre coins de Paris.

Il lui venait par moments des envies de tout racheter, puis la raison reprenait le dessus, et il se disait que ce serait pure folie.

Du reste, s'il eût persévéré dans cette fantaisie, il aurait eu de la peine à la satisfaire.



Tout s'enlevait à vil prix, il est vrai, mais en un clin d'œil, et on aurait juré qu'il existait entre tous les brocanteurs une convention tacite, à l'effet de se partager à peu de frais les dépouilles livrées à leur rapacité.

Pour lutter avec ces gens qui s'entendaient comme larrons en foire, il aurait fallu posséder la pratique des encans, et l'ancien magistrat n'en avait pas même les premières notions.

Il ne savait pas qu'un simple bourgeois fourvoyé sur ce terrain doit toujours payer tribut à la bande accapareuse, et il ignorait jusqu'à ce langage des signes si connu des enchérisseurs expérimentés.

Cependant le commissaire poursuivait sa vacation d'un air ennuyé et ne faisait pas languir les chalands, car les coups de marteau tombaient dru comme grêle.

Ainsi qu'un général appréciant du premier regard l'importance d'un combat qui vient de s'engager, l'officier ministériel avait jugé sur-le-champ que l'affaire ne serait pas chaude, et il voulait la mener rondement.

Pas une figure de riche amateur dans la foule, un mobilier usé, suranné : il n'y avait pas grand profit à attendre de la journée, surtout au lendemain de l'insurrection de juin.

Hingant vit successivement défiler devant lui les pendules démodées, les rideaux ternis, les fauteuils boiteux et même le bureau du cabinet, le bureau au tiroir secret.

Rien de tout cela n'obtint les honneurs d'une lutte entre marchands.

Les hommes de peine ne faisaient que poser les objets sur la table. On criait un prix ; deux ou trois voix s'élevaient pour en rabattre ; on passait outre, et en quelques secondes c'était fini.

Les meubles de feu Moulinier enlevés par des bras vigoureux allaient s'enfouir dans les catacombes du magasin situé derrière le bureau de prisée.

Hingant, résigné, laissait faire ; mais il ne perdait pas de vue le père Mardochée, qui n'avait encore ni bougé, ni ouvert la bouche.

Tout à coup la voix monotone du commissaire s'éleva pour dire aux porteurs :

— Mettez sur table ce joli chiffonnier... en ébène... oui... là-bas... derrière la grande armoire à glace... Allons ! vivement !

A cette annonce, le vieux juif ne sourcilla point ; mais M. Hingant, qui l'observait toujours, le vit quitter sa place et se rapprocher tout doucement de l'estrade où trônait le commissaire.

Le but de cette manœuvre n'était pas difficile à deviner.

Évidemment, il se proposait d'enchérir, et il n'en fallut pas davantage pour réveiller l'attention un peu endormie de l'ex-juge de paix.

— Parbleu ! se dit-il, ce drôle à barbe de patriarche n'a pas jeté au hasard son dévolu sur ce meuble disloqué. Il faut qu'il y ait là anguille sous roche. Au surplus, nous allons bien voir, et je ne lui laisserai pas le dernier mot.

Cependant, les hommes de peine enlevaient le chiffonnier et le plantaient sur la table longue, pour que les chalands pussent l'examiner de plus près.

— Messieurs, commença le commissaire priseur, qui avait sans doute envie d'égayer un peu la séance, voici enfin un objet d'art, un véritable objet d'art... un secrétaire à compartiments, avec table, à couvercle mobile, pur style Empire... le tout en ébène massif et en très-bon état... c'est à peine s'il manque deux ou trois poignées aux tiroirs.

Le chœur des brocanteuses se crut obligé de répondre par des rires approbateurs à cette description facétieuse, mais le gros du public resta froid.

— Allons, messieurs, à combien l'objet d'art ? reprit en fausset la voix perçante du crieur. Un



chiffonnier ancien... presque neuf. Avec quelques réparations, ça vaudra mille francs comme un sou.

Cette fois, l'assistance fut prise d'un véritable accès de gaieté.

— Pressons, pressons, messieurs, dit le commissaire. Voulez-vous partir de cinq cents francs... quatre cents?... On a dit trois cents, je crois?...

— Trois cents... sous, murmura une marchande à la toilette.

— Voyons, un prix, messieurs? glapit l'aboyeur.

Personne ne souffla mot.

Hingant se tenait à quatre pour ne pas lancer un chiffre au hasard; mais une sorte de timidité l'empêchait de prendre la parole le premier, et d'ailleurs il n'avait aucune idée de la valeur réelle du meuble, et il craignait de faire tort à la succession Moulinier en l'évaluant trop bas.

— Il y a marchand à quinze francs, grommela le père Mardochée avec un organe qui semblait sortir de ses bottes.

— Quinze francs? s'écria l'officier ministériel. C'est dérisoire, messieurs! quinze francs ne représentent pas seulement la valeur de l'ébène employé pour confectionner ce petit chef-d'œuvre...

— Garde-le pour toi, ton chef-d'œuvre, dit entre ses dents un revendeur auvergnat qui ve-

nait d'accaparer à peu de frais les pelles, les pin-  
cettes, les chenets et les casseroles de feu Mou-  
linier.

— C'est bien décidé?... les amateurs restent muets?... Eh bien, puisque vous le voulez, à quinze francs le chiffonnier, et dépêchons-nous, s'il vous plaît.

— Quinze francs, messieurs! quinze francs, c'est pour rien, appuya le crieur.

Silence profond. L'honorable assemblée manquait évidemment d'enthousiasme.

Seul, le brocanteur qui avait si durement rabroué le juif avant l'ouverture de la vente chuchota à l'oreille de son voisin :

— J'ai envie de mettre vingt sous de plus pour faire rager le vieux.

— Bah ! répondit l'autre, laisse-le donc faire ses affaires. A quoi ça sert de nous manger entre nous?

— Nous perdons notre temps, messieurs, dit le commissaire. Une seule enchère, et j'adjuge. On ne me répond pas. Alors, il y a marchand à vingt francs. Il ne sera pas dit qu'à une de mes vacations on aura eu pour quinze francs un meuble ravissant, pur style Empire, avec table et...

— Vingt et un, souffla Mardochée.

— Un amateur éclairé a dit vingt et un. C'est

peu ; mais j'ai dit que j'adjugerais sur une seule enchère...

— Trente francs, murmura M. Hingant d'une voix étranglée.

Il était temps, car l'aimable priseur brandissait déjà son marteau.

— A la bonne heure, messieurs ; nous nous réveillons un peu. A trente francs. Nous disons trente francs !

— Trente et un ! répondit un écho parti de la barbe du juif.

— Quarante ! reprit Hingant.

— Attention ! dit tout bas le marchand ennemi de Mardochée ; un bourgeois qui s'en mêle... V'là le moment de veiller au grain...

— Faut le déguster un peu de s'en mêler, riposta le voisin sur le même ton.

Et il fit un signe au commissaire, qui annonça :

— Quarante-cinq francs, messieurs, le chiffonnier style Empire, et ce n'est pas trop cher.

— Six, répondit le négociant de la rue des Canettes.

— On a dit quarante-six.

— Décidément, cet homme a des raisons cachées pour pousser ainsi, pensa l'ex-juge de paix.

Et il cria d'un ton déterminé :

— Soixante francs.

Les brocanteurs se regardèrent, et une voix s'éleva pour dire :

— On demande à voir.

Les porteurs firent voyager le meuble sur la table, jusqu'à ce qu'il se trouvât à portée des curieux, et l'un d'eux se mit à ouvrir les tiroirs et à rabattre les panneaux.

— Voyez, messieurs, commença l'aboyeur, comme c'est travaillé, comme c'est aménagé... On dirait une boîte à surprises... regardez ! touchez ! ça ne coûte rien.

— Tiens!... il y a un gros livre dedans, fit une revendeuse qui avait profité de la permission pour fouiller à l'intérieur.

— Ah ! je m'en doutais, dit entre ses dents l'ami de Marthe. Voilà donc pourquoi ce vieux coquin tient tant à acheter ce meuble... et pourtant... quelle apparence qu'il ait pu deviner...

Hingant n'acheva point ce monologue ; mais il se mit à réfléchir, et sa pensée prit tout à coup une activité prodigieuse

Elle embrassait à la fois tous les côtés de cette étonnante aventure.

Par quel singulier hasard un inconnu en hail-lons attachait-il une si grande importance à la possession d'un livre oublié au fond d'un tiroir ? Ce livre contenait-il l'explication de l'écrit chiffré

par feu Moulinier ? Et, par-dessus tout, comment ce même livre avait-il pu échapper aux recherches pratiquées à deux reprises dans l'appartement du boulevard Bonne-Nouvelle ?

Ce dernier problème lui parut bientôt à peu près résolu.

En se penchant par-dessus la tête des gens assis, il put voir de plus près l'intérieur du chiffonnier, et il reconnut que le principal compartiment avait été primitivement séparé en deux par une planchette verticale.

Les secousses du déménagement et du transport dans une voiture mal suspendue avaient fait tomber cette mince cloison derrière laquelle était caché le volume.

En même temps, Jean-Marie put contempler à distance ce volume qui était de forme grand in-8°, haut, large, épais, entièrement conforme par conséquent au signalement donné par le prophétique maître Galmard.

La revendeuse qui l'avait découvert le tenait à deux mains, et semblait si embarrassée de sa trouvaille, qu'un rire homérique éclata sur toute la ligne.

— Passez-moi cela, Jean, dit le commissaire à son crieur. Ce bouquin sort de notre spécialité. C'est un volume dépareillé ; il est en très-bon

état, mais comme il est seul de son espèce, mon collègue des ventes de livres ne me cherchera pas chicane pour ne pas l'expédier à la salle de la rue des Bons-Enfants. Nous le mettrons donc aux enchères tout à l'heure.

— Pourquoi pas avec le chiffonnier ? dirent en ricanant quelques brocanteurs ; les deux font la paire.

— Avec le chiffonnier, si vous voulez, répondit le commissaire ; ça ira plus vite. Jean, remettez le bouquin à sa place, à moins qu'on ne demande à l'examiner.

— Pas la peine. Le papier sera toujours bon pour faire des cornets chez l'épicier, cria un plaisant.

Hingant ne fit pas d'objection.

Il ne pouvait pas essayer séance tenante de faire la vérification qui lui tenait si fort au cœur, et il tremblait de manquer l'occasion de devenir propriétaire du précieux volume.

— Nous disions donc, reprit l'officier ministériel, un charmant meuble ancien avec beaucoup de tiroirs dont l'un renferme un volume dépareillé. Où en étions-nous, messieurs ?

— Il y avait marchand à soixante francs, riposta l'aboyeur.

— Soixante et un, soupira Mardochée, fidèle à sa modeste enchère de vingt sous.



— Quatre-vingts, dit hardiment Jean-Marie.

— Quatre-vingts ! répéta Jean le crieur. C'est donné. Ébène massif... style Empire !

— Ils sont fous, grommela l'Auvergnat qui n'achetait que les ferrailles.

— Qui sait ? lui souffla son voisin mieux avisé. Ce bouquin-là vaut peut-être beaucoup d'argent en librairie.

— J'y connais rien. C'est pas ma partie.

— Moi non plus. Mais le père Mardochée est un fin renard. S'il pousse, c'est qu'il a commission d'un amateur, et pour sûr la commission n'est pas pour cette vieille patraque en bois noir.

— Non, non, qu'il n'est pas bête, Mardochée ; mais c'est égal, il y a là derrière un bourgeois qui va lui coûter des écus.

— Ça sera drôle. Je vais m'amuser à les *astiscoter*.

Et l'ingénieux brocanteur se mit à crier d'une voix de tonnerre :

— Quatre-vingt-deux cinquante !

Il assaisonna cette nouvelle mise à prix d'une grimace à l'adresse du juif.

Le bonhomme promenait ses doigts tremblants sur les poils de sa barbe, qui se dressaient comme les piquants d'un hérisson ; mais il ne broncha point, et il ajouta dix sous.

— Quatre-vingt-trois ! proclama l'aboyeur

— Messieurs ! messieurs ! s'écria le commissaire, c'est une plaisanterie que d'enchérir par cinquante centimes quand il s'agit d'un meuble très-rare... provenant selon toute probabilité de la Malmaison ou des Tuileries... ayant peut-être appartenu au premier consul...

Cette annonce un peu risquée était évidemment lancée par l'officier ministériel pour agir sur l'esprit de M. Hingant, que selon toutes apparences il prenait pour un naïf.

Il crut bien avoir touché juste quand il entendit le bourgeois qu'il visait lui répondre par ce chiffre imposant :

— Deux cents francs.

Jean-Marie s'inquiétait peu du premier consul, mais il voulait en finir d'un seul coup.

Il regardait son adversaire à la dérobée, et il le vit pâlir, ce qui lui parut d'un bon augure.

Un murmure presque admiratif avait salué l'enchère, et le priseur, fort étonné de son succès, mais flairant une bataille fructueuse, répétait triomphalement :

— Deux cents francs, messieurs ! deux cents francs, et nous n'en resterons pas là.

Pendant qu'il se démenait en agitant son marteau, Mardochée dirigeait obstinément ses petits



yeux gris vers le coin le plus sombre de la salle.

On aurait juré qu'il cherchait quelqu'un de sa connaissance pour lui demander conseil.

Ce manège échappa complètement à Jean-Marie, qui attendait avec anxiété que le mot sacramentel tombât des lèvres du commissaire.

Au lieu de la conclusion qu'il espérait, il entendit la voix sourde du juif qui disait :

— Deux cent cinq.

Si Mardochée opérait pour le compte d'un personnage resté dans la coulisse, il fallait qu'un geste de cet amateur caché lui eût donné carte blanche, pour qu'il lâchât une enchère de cent sous d'un air si dégagé.

— Deux cent vingt francs, riposta M. Hingant, de plus en plus piqué au jeu.

Il avait certes d'excellentes raisons pour vouloir acquérir le livre à tout prix ; mais il ne faudrait pas jurer que la fièvre engendrée par l'atmosphère de l'hôtel des ventes ne contribuât point un peu à le surexciter.

C'est une maladie bien connue de tous ceux qui ont disputé à un rival une édition rare ou un tableau longtemps cherché.

On a beau avoir été vingt ans juge de paix, on n'est point inaccessible à la passion de la lutte, et

Jean-Marie était absolument décidé à lutter jusqu'au bout.

— Deux cent vingt-cinq, soupira Mardochée.

— Deux cent cinquante.

— Cinquante-cinq.

— Trois cents, articula nettement l'ami de M<sup>lle</sup> Moulinier.

Les chiffres se succédaient maintenant rapides et saccadés comme des coups de hache.

On aurait dit deux bûcherons frappant alternativement sur un tronc d'arbre et s'acharnant à qui le ferait tomber de son côté.

Pourtant le nombre trois cents eut la vertu d'arrêter momentanément les ripostes du juif, et il s'écoula au moins trente secondes avant que son gosier émit un son.

— Ça devient amusant, dit en se frottant les mains le brocanteur ennemi de Mardochée.

— Pas si amusant, grogna le voisin auvergnat. Nous manquons peut-être une bonne affaire.

— Il est encore temps de pousser. Allons, vieux *charabia*, du courage à la poche.

L'homme aux chaudrons manqua d'énergie, et au lieu d'enchérir, il se moucha.

— Messieurs, psalmodia le commissaire sur un mode solennel, on a plaisir à conduire une vacation devant des personnes qui savent apprécier

les belles choses ; mais le temps nous presse, et j'ai l'honneur de vous prévenir que je vais adjuger. A trois cents francs ! Je répète encore... bientôt je ne répéterai plus.

— Cinq, prononça doucement l'infatigable Mar-  
dochée.

— Nous disons trois cent cinq ; à vous, monsieur, dit le priseur en lançant à Jean-Marie un regard engageant.

En même temps il levait son marteau.

Chacun sait que cet instrument ne joue le grand rôle qu'à la fin des ventes un peu chaudes.

Au début, il repose sur la table du commissaire : c'est une épée au fourreau. Mais quand vient le moment de la charge à fond, il se change en épée de Damoclès, que l'officier ministériel tient suspendue sur la tête des combattants.

Dans l'art de le manier consiste toute la supériorité des maîtres.

Il y a tel mouvement menaçant qui fait jaillir les grosses enchères comme l'eau du rocher frappé par Moïse, telle suspension habilement calculée qui pompe les billets de banque aussi sûrement qu'une machine pneumatique.

Hingant vit la masse d'ivoire prête à retomber, et il n'eut que le temps de crier :

— Quatre cents francs !

— Cinq, dit l'invincible fils d'Israël.

— Une fois ! deux fois ! reprit le commissaire.  
On ne dit rien en face de moi ! Je vais...

— Quatre cent vingt.

Le marteau s'était arrêté à deux pouces de la table à la seconde précise où Jean-Marie ouvrait la bouche.

L'ex-juge de paix changeait de méthode : en procédant par sommes moins élevées, il espérait lasser son adversaire ; mais Mardochée, imitant son système, enchérit de deux francs au lieu de cinq.

Cela tournait à la taquinerie, et Hingant revint aux grands coups en criant :

— Quatre cent cinquante.

Cette fois, le commissaire, tout en brandissant le redoutable marteau, se tourna du côté du juif, et si Hingant eût été moins enflammé, il se serait peut-être aperçu de certains signes d'intelligence échangés avec les yeux.

— Six ! ajouta le vieillard barbu.

— Cinq cents !

— Cinq cent dix !

— C'est bien vu... bien entendu, messieurs...  
cinq cent dix... allons !... le dernier mot ?

Ce dernier mot, l'ex-juge de paix allait le dire quand un homme placé derrière son dos lui

frappa si brusquement sur l'épaule qu'il se retourna.

Si Hingant n'avait fait que se retourner, le mal n'eût pas été grand, car le commissaire, au lieu de frapper le coup final, se livrait avec son marteau aux petites démonstrations comminatoires qui précèdent toujours la formule irrévocable.

Il le levait, l'abaissait jusqu'à trois pouces de la table, le relevait et lui faisait décrire en l'air de capricieuses arabesques.

On aurait dit un chef d'orchestre conduisant avec son bâton un troupeau de musiciens.

Évidemment, l'amour du métier l'emportait, et il s'intéressait à la lutte si inopinément engagée.

Il ne tenait donc pas à adjuger, malgré les prières muettes que ne cessaient de lui adresser les petits yeux de Mardochée.

Tout au contraire, il faisait des agaceries à l'adversaire, ce bourgeois inconnu qui était venu tout à coup réchauffer les enchères.

Par malheur, le bourgeois, en faisant volte-face, s'était trouvé nez à nez avec un personnage qu'il ne s'attendait guère à rencontrer en pareil lieu, — maître Galmard lui-même, Joseph-Népomucène Galmard, vêtu de noir, rasé de frais, l'œil vif et la bouche souriante.

— Parbleu ! la rencontre est curieuse, s'écria l'avocat, et du diable si je me serais attendu... Ah çà, mais tu donnes donc dans le *bric-à-brac* maintenant ?

— Non... je t'expliquerai [cela tout à l'heure, dit précipitamment Jean-Marie.

En même temps, il se démenait pour tâcher de se remettre en position devant le terrible marteau.

Mais Galmard le tenait d'une main par le revers de sa redingote, et de l'autre lui prenait amoureusement la taille en répétant :

— Tu as beau dire, farceur, tu te lances dans les *bibelots*... à moins que tu ne viennes ici pour meubler une petite dame.

Et il éclatait de rire d'une façon si bruyante que le crieur lança un :

— Silence, messieurs !

— Je te jure que tu te trompes, balbutia Hingant rouge de colère et se débattant toujours.

— Nous avons annoncé cinq cent dix, clama la voix du commissaire, que tout ce manège commençait à impatienter. C'est bien vu ?... bien entendu... cinq cent dix ?

— Au nom du ciel, lâche-moi ! suppliait le pauvre Jean-Marie.

Mais son persécuteur ne l'entendait pas ainsi,



et il se cramponnait de telle sorte au collet de l'ex-juge de paix que l'infortuné ne pouvait même plus tourner la tête.

Les revendeurs s'amusaient beaucoup de cette scène, et l'Auvergnat, qui gardait rancune aux amateurs, dit même à l'oreille de son voisin ;

— C'est bien fait ! le bourgeois va rater son enchère. Ça lui apprendra à venir fourrer son nez ici.

— Définitivement, messieurs, reprit solennellement le priseur, personne n'en veut ?

— Mais si !... mais si ! disait Jean-Marie avec un accent désespéré.

Par malheur sa voix ne portait point, car les accolades de Galmard l'avaient à moitié étranglé.

— Je vous préviens, messieurs, que je ne répéterai plus... Pour la troisième et dernière fois... cinq cent dix... c'est bien cinq cent dix ?

Hingant ne pouvait plus voir le marteau ; mais il le sentait suspendu sur sa tête, et l'émotion lui donna la force de crier :

— Cinq cent...

Il voulait dire cinq cent cinquante ; mais le mot cinquante lui resta dans le gosier, car un bruit sec coupa son enchère en deux.

Le commissaire, fatigué d'attendre, venait de frapper le coup suprême, et il prononça d'un ton

quelque peu goguenard l'arrêt contenu dans un seul mot :

— Adjugé !

— Ah ! mon Dieu ! murmura l'ami de Marthe aussi consterné que si on lui avait lu sa condamnation à mort.

— Qu'est-ce qui te prend donc, Jean-Marie ? Est-ce que tu vas te trouver mal ? demanda l'avocat, qui s'empressa de rendre la liberté à son vieux camarade juste au moment où celui-ci n'en avait plus besoin.

— Laisse-moi, dit brusquement l'ancien magistrat.

— Mais non, mais non ; tu es malade, pour sûr, et je ne t'abandonnerai pas. On étouffe ici. Prends mon bras, et sortons ; le grand air te fera du bien.

— Laisse-moi, te dis-je. Tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir...

— Un chiffonnier en ébène et un volume dépareillé... cinq cent dix francs... à M. Mardochée... quelle rue ? demanda la voix nasillarde du secrétaire qui enregistrait.

— On paie, et on emporte, répondit le commissaire à qui le vieux juif venait de parler bas.

— Il l'emporte... tout est perdu ! soupira le malheureux Hingant en se frappant le front d'un air désespéré.



— Ah ça, tu perds l'esprit ! ricana maître Galmard. Il l'emporte ! qu'est-ce que tu me chantes là ? Il ne te manque plus que de t'écrier, comme dans *Athalie* :

Dieu des juifs, tu l'emportes !

car ce gaillard barbu m'a tout l'air de descendre en ligne directe des Hébreux. Hé ! hé ! mon bonhomme, on tient à montrer qu'on n'a pas oublié ses classiques.

Cette facétie d'avocat lettré n'obtint aucun succès.

Jean-Marie, au lieu d'écouter son consolant ami, restait dans une attitude désolée, les bras pendants le long du corps affaissé.

Ses yeux suivaient tous les mouvements de Mardochée qui achevait, non sans pousser de gros soupirs, d'aligner sur le bureau du commissaire ses cinq cent dix francs augmentés des frais.

Dès qu'il eut réglé son compte, l'israélite barbu entama avec les hommes de peine un colloque dont Jean-Marie n'entendait pas les paroles, mais dont il vit avec douleur le résultat.

Mardochée laissa le meuble au garde-magasin et prit le livre sous son bras.

Après quoi il se dirigea vers la sortie, sans

s'inquiéter des quolibets que ne lui épargnèrent point ses confrères, les négociants en vieilleries.

La salle était disposée de telle sorte qu'il devait forcément passer à portée des deux amis.

Il arriva, en effet, jusqu'à les frôler, et ni lui ni maître Galmard ne bronchèrent en se couvoyant.

On aurait juré qu'ils ne s'étaient jamais vus.

Hingant, au contraire, tressaillit au contact de son heureux adversaire qui s'en allait tranquillement, enlevant le trophée conquis au feu des enchères.

A ce moment, l'ex-juge de paix eut une inspiration.

— Monsieur, dit-il au juif en le tirant par la manche, voulez-vous me céder ce livre? Je vous donne cent francs de bénéfice.

Mardochée s'arrêta; mais, au lieu de répondre, il se mit à regarder Hingant d'un air étonné.

Celui-ci crut que le bruit avait empêché le bonhomme d'entendre.

En effet, la vente avait repris son cours; le crieur faisait rage, et les coups de marteau résonnaient de plus belle.

— Je vous rachète le volume six cents francs, recommença Jean-Marie en forçant le diapason.

Cette fois, le vieillard barbu ne répondit pas davantage; mais il se livra à une pantomime très-intelligible, secouant la tête et se frappant l'oreille avec ses doigts rassemblés.

Après quoi il se dégagea doucement, fendit la foule et gagna prestement la porte.

— Il est sourd comme une pioche, dit maître Galmard d'un air convaincu.

— Sourd! lui qui tout à l'heure relevait les enchères au vol! Allons donc!... il a voulu se moquer de moi... mais je n'en aurai pas le démenti, et je vais...

— Quoi faire?

— Courir après lui, parbleu!

— Serait-ce par hasard pour lui renouveler l'offre insensée de six cents francs en échange d'un vieux bouquin?

— Oui, mille fois oui!... laisse-moi aller... j'ai tout juste le temps de le rattraper...

— Ah! pour le coup, Jean-Marie, je ne souffrirai pas cette folie. Pousser des meubles anciens, passe encore; mais te ruiner pour un in-octavo, c'est extravagant, et je m'y oppose, dit l'avocat qui tenait Hingant par un bouton de son gilet.

— Mais, malheureux, tu as donc juré de me désespérer!... tu ne comprends donc pas...

— Quoi?

— Que ce mobilier appartient à M<sup>lle</sup> Moulinier, l'orpheline à qui je m'intéresse?

— L'orpheline! répéta Galmard feignant de tomber des nues.

— Et que ce livre contient certainement la clé du chiffre que je t'ai montré...

— Ah! bon! bon! j'y suis!... le chiffre... la jeune personne sans fortune... M<sup>lle</sup> Molinier... Moulinet... Tu as raison, mon ami; il faut remettre la main sur ce vieux coquin.

— Viens donc avec moi, alors, au lieu de te jeter dans mes jambes pour m'empêcher de le rejoindre, dit vivement Jean-Marie qui venait de sacrifier son bouton de gilet pour s'arracher aux doigts tenaces de son ami.

— Je viens... je viens... que ne parlais-tu plus tôt? grommela le cauteleux avocat.

Si M. Hingant eût été plus au courant des mœurs de l'hôtel des ventes, il aurait su que tous les brocanteurs qui le fréquentent se connaissent entre eux, et qu'en interrogeant le premier venu il aurait appris facilement le nom et l'adresse du juif barbu.

Mais il ne s'avisa point de recourir à ce moyen fort simple, et maître Galmard n'eut garde de le lui indiquer.

---

Au contraire, l'aspic de la rue de Cléry poussa le naïf Jean-Marie dans l'escalier, qui se trouva par malheur fort encombré, si bien que les deux amis perdirent encore cinq minutes.

Quand ils débouchèrent ensemble sur la place de la Bourse, ils eurent beau regarder de tous les côtés, ils ne virent point trace de celui qu'ils cherchaient.

L'homme et le livre avaient disparu, l'un portant l'autre.

---

## II

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours.

Hingant se serait volontiers arraché les cheveux, et, faute de pouvoir se permettre sur la voie publique cette démonstration de désespoir un peu trop accentuée, il se frappait le front en répétant :

— Il y a un sort sur moi, c'est certain, et il est écrit que je ne ferai que des sottises.

— Allons ! ne te désole pas, dit maître Galmard d'un ton beaucoup plus calme ; tu sais bien que ça ne sert à rien.

— Et toi tu en parles fort à ton aise ; mais si tu étais à ma place...

— Si j'étais à ta place, au lieu de m'irriter et de montrer le poing au ciel qui n'en peut mais, je prierais mon vieil ami Joseph Galmard de suivre cette affaire, et l'ami Joseph ferait les démarches nécessaires pour retrouver ce vieux drôle à barbe de bouc.

— Quoi ! tu penses que ce serait possible ! s'écria Jean-Marie, tout disposé à se raccrocher à une espérance.

— Rien n'est impossible avec de la patience et de l'argent. Or, je suis patient, et tu es riche. Donc...

— Riche, je n'ai pas la prétention de l'être ; mais je suis décidé à payer ce livre vingt fois sa valeur, s'il le faut.

— Parbleu ! je n'en doute pas. Tu viens d'en offrir six cents francs, et il ne vaut certes pas cent sous.

— Songe donc, mon ami, que la fortune de M<sup>lle</sup> Moulinier dépend tout entière de la possession de ce malheureux volume.

— Et M<sup>lle</sup> Moulinier t'est chère, tu me l'as déjà dit ; très-chère même, car les recherches que tu entreprends pourront te coûter gros, riposta l'avocat en riant de ce jeu de mots qui plut médiocrement au protecteur de Marthe.

— Peu m'importe, pourvu que tu réussisses, dit sèchement Jean-Marie ; mais je ne vois pas comment tu t'y prendras pour...

— Enfant que tu es ! t'imagines-tu qu'un homme comme moi est embarrassé pour si peu ?

— J'ai confiance dans ton habileté, quoique jusqu'à présent je n'en aie pas encore pu apprécier les résultats ; seulement...



— Seulement, tu demandes à voir, comme disaient tout à l'heure les brocanteurs qui sont là-haut. Eh bien ! sois tranquille, tu verras... et bientôt.

— J'en serai fort aise ; mais parlons franc : peux-tu retrouver cet homme et obtenir qu'il te vende le livre ?

— Le retrouver, j'en réponds. Le décider à se défaire du bouquin, ça dépend du prix que tu veux y mettre. Voyons, entre nous, à quelle somme irais-tu pour l'avoir ?

— A mille francs, s'il le faut...

— Avec les frais, ce sera bien quinze cents, car je vais être obligé de mettre mes agents en campagne.

— Soit !... mais, j'y pense, si, au lieu d'acheter le volume, tu priais tout simplement l'individu qui le possède de te le laisser feuilleter... il me semble que cela suffirait pour vérifier la correspondance des chiffres inscrits sur le papier dont tu as pris copie.

— Jean-Marie, mon bon, dit l'avocat en haussant les épaules, tu t'écarter complètement de la logique.

— En quoi, s'il te plaît ? demanda l'ancien magistrat avec impatience.

— En supposant une seule minute que ce men-

diant s'est amusé à payer un volume dépareillé cinq cent dix francs, plus les frais, pour le seul plaisir d'augmenter sa bibliothèque.

— Alors, tu crois...

— Je crois que notre amateur de vieilles éditions était tout simplement commissionné par quelqu'un qui avait intérêt à s'approprier l'objet.

— Et ce quelqu'un ne peut être qu'un ennemi de M. Moulinier, un homme qui connaissait le secret, et qui veut le garder pour lui seul... Tu as raison... nous n'obtiendrons rien de son agent...

— Je ne dis pas cela. Je dis seulement que le juif en question doit savoir que le livre a une valeur exceptionnelle et qu'il ne m'y laissera pas mettre le nez gratis.

— Oui, il comprendra que ce serait trahir celui qui le fait agir.

— Parfaitement ; mais la trahison, ça se cote comme toute autre marchandise, et en payant mieux que le mandant nous pourrions acheter le mandataire. Il ne s'agit que d'arriver à temps.

— En effet... Et qui sait s'il n'est pas trop tard... si ce vilain vieillard n'a pas couru tout droit chez l'individu qui l'a envoyé et ne lui a pas déjà livré le volume ?

— Ce serait une complication fâcheuse, mais tout ne serait pas perdu pour cela.

— Comment !... tu ne désespérerais pas encore ?

— Non, car il nous resterait toujours la ressource de nous faire livrer contre de bons écus l'adresse du personnage, et dès que nous saurions à qui nous avons affaire, nous serions sur la voie. On s'informerait des tenants et aboutissants de ce monsieur... Son nom rappellerait peut-être à ta M<sup>lle</sup> Moulinier quelque circonstance dont nous pourrions tirer parti... Enfin, on agirait suivant le cas.

— Tu as réponse à tout.

— Parce que je suis de sang-froid, cher ami ; mais concluons : me donnes-tu carte blanche ?

— Très-volontiers.

— Alors, ne me retiens pas, car chaque minute a son importance.

— Ainsi tu vas...

— Je vais à la chasse. Passe chez moi demain à trois heures ; je te rendrai compte de l'emploi de mon temps.

Ce disant, maître Galmard octroyait une cordiale poignée de main à son ami, et, pour couper court à de nouvelles objections, il appela un fiacre qui passait, sauta dedans et disparut avant que M. Hingant eût pensé à le rappeler.

L'ex-juge de paix resta planté sur ses jambes sous le porche de l'hôtel des ventes, et fort embarrassé de sa personne.

Ainsi qu'il arrive toujours quand on a commis une sottise, il repassait dans sa tête les désolants épisodes de cette bataille des enchères si maladroitement perdue, et cette revue rétrospective ne faisait qu'augmenter son chagrin et ses regrets.

A force de se creuser la cervelle, il eut une idée qui aurait bien dû lui venir plus tôt, car elle était des plus simples.

Ce livre qui lui échappait, s'il avait pu seulement en connaître le titre, c'eût été bien suffisant..

Il devait en exister un exemplaire à la bibliothèque de la rue de Richelieu, et rien n'empêchait d'aller le consulter.

Par malheur, dans le feu de la lutte, il avait oublié ce point important.

On ne pense pas à tout, et les moyens les plus naturels sont ceux dont on s'avise le moins.

Mais peut-être était-il encore temps de s'enquérir.

Le commissaire priseur avait tenu le volume entre ses mains, et s'il s'était borné à annoncer un tome dépareillé, ce n'était point une raison

pour qu'il n'eût pas regardé et retenu le titre de l'ouvrage.

Hingant, frappé de ce raisonnement un peu tardif, rentra précipitamment dans l'hôtel et se mit à monter l'escalier quatre à quatre.

Mais ce jour-là le hasard était décidément contre lui.

Les pourparlers avec son ami Galmard avaient pris un grand quart d'heure, et quand il arriva dans la salle, la vente venait de finir.

Les revendeurs s'en allaient à leurs boutiques; le commissaire avait quitté son estrade, et il ne restait là que les hommes de peine occupés à emmagasiner les meubles adjugés.

Hingant s'informa cependant et n'obtint d'autre renseignement que l'adresse de l'officier ministériel.

C'était peu ; mais il se promit d'utiliser l'indication, et il se décida à quitter la place.

Pendant qu'il regagnait son domicile, la tête basse, le cœur gros et l'esprit tendu sur les inextricables difficultés de la situation, maître Galmard roulait en voiture vers la rue de Cléry.

Le perfide avocat était de fort bonne humeur.

Il se frottait les mains en signe d'allégresse, et regardait à chaque instant par la portière pour

voir si les chevaux marchaient bien, tant il avait hâte d'arriver.

Le trajet était fort court de la place de la Bourse à la rue de Cléry, et pour que Galmard se fût permis la dépense d'un fiacre, il fallait qu'il eût un bien grand intérêt à ne pas perdre de temps.

En approchant de sa maison, il eut l'ineffable joie d'apercevoir de loin la barbe grise de Mardochée.

Le vieillard avait de bonnes jambes, et il s'était dépêché de telle sorte qu'il était arrivé bien avant son digne patron.

Celui-ci fit arrêter son cocher un peu avant sa porte, le paya et rejoignit le juif qui se tenait embusqué à l'entrée du corridor.

— Je l'ai, dit le vieillard barbu avec un sourire diabolique.

En même temps, il montrait un coin du livre soigneusement dissimulé sous sa longue redingote.

— Je le sais bien, et je suis content de toi, père Mardochée, répondit l'avocat. Seulement, tu n'aurais pas dû rester là. Si mon provincial avait eu la fantaisie de m'accompagner jusqu'à ma porte, nous étions pris.

Mardochée leva yeux aux ciel, comme pour



s'accuser d'une grosse faute, et grommela quelques paroles d'excuse.

— Allons ! allons ! je ne t'en veux pas, mon vieux. Tout est bien qui finit bien ; mais ne flânonnons pas ici : la place est dangereuse, car mon homme a pu se raviser. Je monte. Suis-moi. J'ai à te parler.

Mardochée ne se fit pas répéter deux fois l'invitation.

Il grimpa l'escalier derrière l'avocat, qui faisait d'énormes enjambées, tant il était pressé d'arriver.

Maître Galmard demeurait au troisième, et on entrait chez lui par une porte à un seul battant qui ne payait pas de mine.

L'appartement était aussi des plus modestes. Une antichambre où trois personnes n'auraient pas pu tenir à l'aise ; un prétendu salon qui servait en même temps de salle d'attente pour les clients, et le fameux cabinet de consultations.

Le public ne connaissait que ces trois pièces, et il était libre de supposer que l'homme de loi réservait son luxe pour celles qu'on ne voyait pas, car le logement officiel était très-sommairement meublé.

Chez Galmard, point de fauteuils en velours d'Utrecht, ni de bureau en acajou ; pas même de

pendule avec figure historique, comme chez le diplomate de la rue des Canettes.

Les malheureux forcés de recourir aux conseils chèrement payés de l'avocat s'asseyaient sur des chaises de paille, signaient sur le coin d'une table en bois peint des promesses d'honoraires exorbitants, et regardaient l'heure à leur montre quand ils ne l'avaient pas déjà mise au Mont-de-Piété.

Cette simplicité lacédémonienne contrastait pleinement avec l'élégance prétentieuse et la richesse frelatée que le sieur Billebaude étalait dans son intérieur.

Le valet éclipsait le maître, et c'était logique, car Billebaude devait viser à éblouir des clients qui ne lui arrivaient que de seconde main, tandis que Galmard, dont les gens embarrassés venaient spontanément acheter les avis, avait intérêt à se donner l'apparence d'un légiste austère.

Les petits commerçants qui composaient sa clientèle l'auraient pris pour un défenseur de fantaisie, s'il s'était permis la robe de chambre à ramages, le pantalon à pied et les superfluités de mobilier; mais ils accordaient une confiance aveugle au petit avocat râpé.

Sa cravate d'un blanc sale, son habit noir étri-qué et son pantalon lustré par un trop long

usage équivalaient à un brevet d'habileté consommée, voire même à un certificat de vertu.

Un homme si maigrement vêtu et habitant un domicile si piètrement garni ne pouvait être qu'un homme fort et un honnête homme.

Mardochée savait à quoi s'en tenir sur ce dernier point; mais il approuvait cette mise en scène sévère autant qu'il méprisait les façons de charlatan du sieur Billebaude, et il n'entrait jamais sans plaisir et même sans respect dans le sanctuaire dénudé du maître.

Ce fils d'Israël aimait et pratiquait l'humilité par tempérament autant que par calcul.

Il adressa en passant un sourire discret à la servante de Galmard, vieille créature édentée qui ne ressemblait guère à la bonne proprette de la rue des Canettes, et qui complétait parfaitement l'aspect du misérable local.

L'avocat l'avait, sans doute, choisie tout exprès pour l'assortir à ce logis mesquin, et, au fond, il n'avait pas grand mérite à feindre la pauvreté, car son unique passion était l'avarice, une avarice sordide et cependant raisonnée, car, s'il savait coucher sur une paille et dîner d'un radis noir, il savait aussi tirer de sa caisse une grosse somme et l'exposer quand il s'agissait d'amorcer une fructueuse affaire.

— Est-il venu du monde? demanda brièvement Galmard à la maritorne.

— Oui, mais je les ai renvoyés à demain, grommela ce cerbère femelle; reviendront-ils? reviendront-ils pas? C'est à savoir; mais c'est pas en fermant le magasin qu'on attire les chalands.

— C'est bon! c'est bon! je sais ce que je fais, dit l'avocat en poussant Mardochée dans son cabinet.

— Voilà le bouquin, soupira le vieux juif; ah! on peut bien dire que celui-là a coûté son pesant d'or.

— C'est ta faute, papa. Si tu avais eu la main plus leste, nous l'aurions eu pour rien.}

— Oh! maître, je vous jure que ce n'était pas commode. Pensez donc qu'il y avait là du monde et qu'il m'a fallu fouiller tous les meubles l'un après l'autre... trop heureux encore de tomber sur l'objet, car j'avais déjà regardé partout, et je n'avais rien trouvé, quand j'ai senti la reliure au bout de mes doigts... et si ce mauvais gueux n'était pas venu me déranger...

— Bien! bien! je ne t'en veux pas. Tu as fait ce que tu as pu, et nous tenons le volume. Où est le reste du billet de mille que je t'ai confié ce matin?

Mardochée tira de sa houppelande un vieux portefeuille tout graisseux et se mit en devoir

d'en extraire quatre de ces billets de banque alors nouvellement émis, où les mots de *cent francs* se détachaient en noir sur un fond vert d'eau.

— Cinq cent dix francs et les frais font cinq cent trente-sept cinquante, dit-il avec l'accent ému qu'il prenait toujours quand il avait à énoncer un chiffre de dépense; c'est comme qui dirait vingt-six belles pièces de vingt francs, ou au moins vingt-cinq avec le change, puisque l'or est encore à sept francs le mille...

— Je ne t'ai pas fait venir pour t'entendre professer un cours d'opérations de banque, interrompit l'avocat. Terminons notre compte, et file à la boutique.

— Maître, est-ce que ma journée d'aujourd'hui ne vaut pas les soixante-deux francs cinquante qui restent dans la poche du pauvre Mardochée? demanda le juif d'un ton caressant.

— Ah! ah! vieux Barrabas, tu ne t'oublies jamais, toi, dit Galmard en fronçant le sourcil. Soixante-deux francs pour avoir flâné deux heures à l'hôtel des ventes! Peste! comme tu y vas! Combien de douzaines de vieux habits te faudrait-il vendre pour gagner ça?

— Les vieux livres rapportent quelquefois plus que les vieux habits, dit Mardochée avec un sourire qui venait lui redonner des choses,



— Allons ! je suis bon prince, s'écria l'avocat, et quand on me sert bien je n'y regarde pas de trop près. Je te fais cadeau des dix écus.

— Ça sera comme si le bourgeois avait mis une enchère de plus, fit observer, non sans intention, le négociant de la rue des Canettes. Savez-vous, maître, qu'il allait bien, ce gaillard-là, et que j'ai vu le moment où votre billet de mille allait y passer ? Faut croire qu'il y a une fortune dans les pages de ce livre-là.

— Mardochée, mon bonhomme, tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, et tu vas me faire le plaisir de m'écouter au lieu de parler à tort et à travers. Je te disais donc que je consens à te graisser la patte avec les soixante francs ; mais c'est uniquement pour t'encourager à bien faire ton service.

— Oh ! vous pouvez être tranquille. J'ouvrel'œil.

— Bon, si tu n'ouvres pas la bouche. Il ne faut pas que mons Billebaude sache un mot de ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Pas de danger, maître. Je ne l'aime pas assez pour lui faire des confidences.

— Tu as raison de te méfier, car si une indiscretion me revenait aux oreilles, je me fâcherais, et il pourrait t'en cuire. Il n'y a rien de nouveau là-bas ?



— Rien, monsieur Galmard.

— L'ami de Billebaude, celui qui a des lunettes d'or, est-il venu ?

— Deux fois depuis huit jours.

— Et l'autre, l'insurgé ?

— Non, et j'ai même dans l'idée qu'il ne traînera plus jamais ses guêtres dans notre escalier.

— Qui te fait penser cela ?

— C'est que l'homme aux lunettes est trop content d'en être débarrassé et Billebaude aussi ; s'il revenait, il serait mal reçu.

— Je crois, comme toi, qu'il n'y reviendra pas, dit Galmard du ton d'un homme sûr de son fait. Maintenant, une dernière question : le commissaire priseur qui tenait la vacation te connaît-il ?

— De vue, oui ; mais c'est tout au plus s'il sait mon nom.

— Alors il n'a pas ton adresse ?

— Je n'ai pas été si sot que de la lui laisser. Vous avez dû entendre que son secrétaire me l'a demandée et que je lui ai répondu : « Je paie comptant. »

— Oui ; mais tes jolis confrères, les revendeurs, qui font leurs galeries de l'hôtel... ils doivent te connaître, ceux-là.

— Pas beaucoup. Je ne travaille pas dans leur

partie, et ils ne me voient pas souvent aux ventes. Il y en a bien deux ou trois par ci, par là, qui m'appellent père Mardochée...

— Entre autres celui qui t'a pris la main dans le sac pendant que tu fouillais le tiroir.

— Oui, et je lui revaudrai le tour qu'il m'a joué; c'est un revendeur du Pas-de-la-Mule, au Marais. Il m'a connu quand j'étais bijoutier, et il a une dent contre moi parce que je l'ai mis dedans une fois; mais il ne s'est pas inquiété de moi depuis que j'ai quitté son quartier, et il y avait bien un an que je ne l'avais rencontré.

— Tu comprends pourquoi je te demande tout ça ?

— Oh ! ce n'est pas malin. C'est pour savoir si, à l'hôtel *Bouillon*, on pourrait donner mon adresse au bourgeois; mais, de ce côté-là, je n'ai rien à craindre, et, s'il lui prend fantaisie de courir après moi, il en sera pour ses peines.

— A moins que par hasard tu ne te trouves devant ta boutique, un jour où il viendra voir Billebaude, car tu sais que ce vieux est un de nos clients.

— Oh ! je l'ai bien reconnu pour l'avoir vu passer dans l'allée le jour où il courait après l'insurgé, et encore une autre fois. Mais je prendrai mes précautions. J'y vois de loin, et, quand il

mettra le pied dans la rue des Canettes, je rentrerai dans mon trou.

— C'est au mieux ; mais enfin si, par impossible, il te surprenait et qu'il te questionnât, comment t'en tirerais-tu ?

— Je lui dirais tout bonnement que j'ai enchéri pour le compte d'un monsieur que je ne connais pas, qui m'avait remis l'argent dans la salle et qui était allé m'attendre derrière la Bourse.

— Décidément, tu as de l'esprit, mon vieux Mardochée. Le conte vaut ce qu'il vaut, mais je n'en trouve pas de meilleur. Tâche pourtant de ne pas trop te montrer sur le trottoir. J'ai dit. Tourne-moi les talons, et veille au grain.

Le patriarche barbu obéit sans répliquer et s'en alla sur la pointe du pied en pressant amoureusement sur son cœur les soixante-deux francs enfouis dans son gousset.

— Voyons un peu maintenant ce que le livre de feu Moulinier a dans le ventre, dit joyeusement l'avocat dès qu'il se trouva seul.

Le livre était resté sur le coin du bureau où Mardochée l'avait posé, et maître Galmard n'eut qu'à étendre la main.

— Tiens ! dit-il en l'ouvrant à la page qui portait le titre, c'est un volume de l'*Encyclopédie*,

édition de Panckoucke. Qui diable aurait deviné cela? Allons! allons! mon ami Hingant peut chercher; il n'imaginera jamais que feu Moulinier cultivait les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, ni qu'il cachait son secret dans le tome IX de leur grand ouvrage.

Et l'avocat se mit à sourire d'aise à la pensée que le pauvre Jean-Marie avait définitivement perdu la piste.

— Au fait, reprit-il après un instant de réflexion, ce choix n'a rien de bien extraordinaire. Le bonhomme avait été dans le commerce... Capitaine de la garde nationale... il y a gros à parier qu'il faisait volontiers le voltairien, l'esprit fort... Pourquoi donc ne se serait-il pas offert sa petite *Encyclopédie*? Mais je m'amuse aux bagatelles de la porte, au lieu de penser aux choses sérieuses. Voyons d'abord si j'ai conjecturé juste, car enfin il n'est pas dit que j'aie mis la main du premier coup sur la clé, et toutes mes belles espérances pourraient encore s'écrouler comme un château de cartes.

Après avoir formulé tout bas cette réserve prudente, Galmard ouvrit un tiroir de la table devant laquelle il était assis et en tira une liasse de papiers qu'il se mit à feuilleter.

Il eut bientôt trouvé la feuille où la main de

Billebaude avait fidèlement reproduit les signes hiéroglyphiques tracés par le père de Marthe sur l'original resté en possession de M. Hingant, et il étala cet intéressant document sur son bureau, à côté du précieux volume.

Ce n'était pas sans regret que l'agent de la rue des Canettes s'en était dessaisi ; mais l'avocat en avait exigé la remise avec de telles menaces, que l'infortuné Billebaude avait dû obéir à son supérieur.

Avant d'entamer sa vérification, Galmard resta un instant absorbé dans la contemplation du manuscrit et de l'imprimé qu'il s'agissait de collationner.

Il se trouvait à peu près dans la situation d'Ali-Baba examinant la porte de la caverne où les *quarante voleurs* ont caché leur riche butin, et hésitant à prononcer le « *Sésame, ouvre-toi !* » qui doit lui livrer l'entrée du trésor.

En effet, il comptait fermement découvrir dans le tome IX de l'*Encyclopédie*, non seulement la preuve des coquinerie de Billebaude, mais encore l'indication de valeurs laissées par feu Moulinier, ou tout au moins la révélation de quelque mystère de famille lucratif à exploiter.

Ce n'était pas pour rien qu'il s'était risqué à déboursier six cents francs.



Il avait semé ; il voulait récolter.

Ce ne fut donc point sans émotion qu'il commença ses recherches.

— Voyons, dit-il entre ses dents après avoir jeté un coup d'œil sur la feuille couverte de chiffres ; nous avons d'abord 636, 22, 9. Cherchez, et vous trouverez... Je trouverai pour sûr, mais quoi ? C'est ce que je voudrais bien savoir, car au premier mot je serai fixé. Si ce mot était, par exemple, une conjonction, un adverbe... ou quelque terme technique... c'est que mon calcul serait faux.

Maître Galmard marmottait ainsi en tournant les pages pour arriver à la 636<sup>e</sup>, c'est-à-dire tout à fait à la fin du volume.

— Nous disons la 22<sup>e</sup> ligne, murmura-t-il quand il tint sous son pouce le feuillet désigné.

Et il se mit à compter tout bas.

— Maintenant, le 9<sup>e</sup> mot...

Il suivait la ligne avec son index.

— Le 9<sup>e</sup> mot est *Marie*, s'écria-t-il en faisant un haut-le-corps. Diable ! voilà qui ne me renseigne pas du tout. Marie ! qu'est-ce que peut bien vouloir dire Marie?... Singulière façon de commencer un écrit qui devrait contenir des indications relatives à des affaires d'intérêt... une manière de testament. Encore si c'était « *marie* » sans majuscule, je pourrais croire que c'est le



début d'une recommandation intime adressée à la protégée de ce vieux fou d'Hingant. Marie-toi le plus tôt possible... marie-toi avec monsieur... n'importe qui... ou toute autre niaiserie de la même force. Mais non !... il y a bien Marie avec un grand M... Marie, nom propre.

L'avocat compta de nouveau pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé ; mais il eut beau ouvrir les yeux et remuer les lèvres, il arriva toujours au même résultat.

Alors il s'accouda, se prit le front à deux mains et se mit à réfléchir.

Au vrai, il faisait assez triste mine. Il pensait à ses six cents francs, et il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'ils étaient un peu aventurés.

Tout à coup, sa figure s'éclaira, et il se mit à dire en relevant la tête :

— Ah ! parbleu ! je suis bien sot ! Feu Moulinier s'adresse à une personne du sexe féminin qui s'appelle Marie... Ce n'est pas plus malin que ça... Et cette personne ne peut être que sa femme ou sa fille... Voyons un peu... Sa fille... non... Il me semble bien que le père Hingant a dit devant moi qu'elle se nommait... Marthe... oui, c'est bien cela... Marthe. Donc, c'est sa femme. Et d'ailleurs, quoi de plus naturel qu'il laisse ses instructions à son épouse, ce brave Moulinier ?...

Pourtant, elle est morte, son épouse, si je ne me trompe... Oui, car Hingant appelle la petite son orpheline... Alors, comment se fait-il... Bah ! je ne sais pas pourquoi je me creuse tant la cervelle, quand je n'ai qu'à poursuivre mon petit travail pour élucider la question. Nous allons voir... nous allons voir... *videbimus infra*, comme nous disions au collège de Rennes, chantonna maître Galmard en compulsant de nouveau le tome IX.

Après dix minutes d'investigations acharnées, il poussa un cri de triomphe.

Il venait de recomposer mot par mot la première ligne de l'écrit chiffré, et il avait trouvé la phrase suivante :

« Marie, vous trouverez ci-après des recommandations auxquelles je vous prie de vous conformer scrupuleusement. »

Il n'y avait plus de doute. Le papier portait bien les dernières volontés de M. Moulinier, et il était certainement destiné à sa femme.

Encouragé par ce succès, l'avocat se remit au travail avec ardeur ; mais ce travail ne marchait pas vite, car il était des plus minutieux.

Il fallait pointer chaque mot l'un après l'autre, et ce n'était pas petite besogne, car le grimoire, copié de l'écriture assez serrée de Billebaude, couvrait à peu près toute la feuille.

Mais Galmard ne se décourageait pas pour si peu quand il entrevoyait un bénéfice, et il aurait passé la nuit à déchiffrer plutôt que de s'arrêter en si beau chemin.

D'ailleurs, l'opération à laquelle il se livrait ressemblait à un voyage de découvertes, et celles qu'il faisait à chaque traduction nouvelle l'encourageaient beaucoup à continuer.

Au bout d'une grande heure, il était arrivé à peu près à la moitié de l'ouvrage, et comme il écrivait au fur et à mesure les mots que lui fournissait l'*Encyclopédie*, il éprouva le besoin de s'arrêter pour se reposer et surtout pour se relire.

« Vous savez que je suis ruiné, disait feu Moulinier à sa femme après le préambule déjà connu.

« Il ne me reste aujourd'hui pour toute fortune qu'une créance dont le capital est à peu près irrécouvrable.

« Un sieur Billebaude, autrefois banquier, a emporté dans une faillite frauduleuse une somme de deux cent mille francs que je lui avais confiée, et qui était ma dernière ressource.

« J'aurais pu le traîner devant les tribunaux et le faire condamner aux galères ; je préférerai entrer en arrangement avec lui, et je consentis à me taire, à condition qu'il servirait à moi ou à mes héritiers une rente annuelle de six mille francs.

« Cet homme, qui est un misérable très-capable de tout, même de me faire assassiner, a tenu ses engagements par crainte d'être dénoncé à la justice.

« Après ma mort, il essaiera certainement de s'y soustraire, et pour le contraindre vous devrez le menacer de produire l'écrit qu'il a signé de sa main, et qui contient l'aveu de ses actes criminels.

« Cet écrit a été confié par moi, avec les autres preuves des faux à la charge du sieur Billebaude, à Catherine Pirou, la nourrice de Marthe, qui vous le remettra quand vous le lui demanderez.

« Ce Billebaude prend maintenant la qualité d'agents d'affaires et demeure rue des Canettes, 59.

« Vous aurez donc à lui faire connaître que vous êtes en mesure de l'envoyer en cour d'asises, s'il refuse de vous payer la rente.

« C'est le seul moyen d'assurer votre existence et celle de votre fille, que je vous charge d'initier à ce secret.

« Cela étant dit, je passe à un sujet qui vous touche de plus près, et je veux bien vous indiquer la voie à suivre pour établir vos droits à l'énorme succession que vous pouvez être appelée à recueillir un jour. »

Là s'arrêtait, pour le moment, la traduction élaborée par maître Galmard.

Il lut la dernière phrase tout haut et s'écria joyeusement :

— Enfin, nous y voilà !

Le passage intéressant approchait, et c'était le moment ou jamais de pousser activement la traduction.

— Parbleu ! disait-il en se balançant sur sa chaise d'un air satisfait, il faut avouer que j'ai de la chance et que ce Moulinier était un franc imbécile. Si, au lieu de combiner toutes ces précautions mystérieuses, il avait tout simplement confié de vive voix ses petites affaires à sa femme, je n'en aurais jamais su le premier mot, tandis que maintenant je suis le maître d'un secret qui coûtera cher au père Hingant, si je consens à le lui vendre. Ces marchands retirés sont curieux, ma parole d'honneur !... En voilà un qui s'avise de rédiger son testament en chiffres... et qui se donne une peine incroyable pour aboutir à quoi?... A m'enrichir au détriment des siens. Billebaude m'avait bien dit que celui-là pouvait passer pour un fier original, tout garde national qu'il était. Quand je pense au temps qu'il a dû employer à chercher ses mots dans son *Encyclopédie* !... et les noms propres qui ne s'y trouvaient pas et qui



lui ont donné double besogne... Pour celui de Billebaude, par exemple, il lui a fallu prendre d'abord : *bille* et puis *baudet*, en ayant soin d'effacer le T sur le texte imprimé... Je crois, le diable m'emporte, que ça l'aurait moins fatigué de composer un poème épique ou une tragédie en cinq actes.

Après avoir formulé cette facétieuse observation, maître Galmard se mit à rire de bon cœur.

Mais cet accès de gaieté ne fut pas de longue durée.

Il reprit une pose méditative, et ses yeux se reportèrent sur le papier étalé devant lui.

— Singulier style pour un époux qui adresse à sa moitié une recommandation suprême, murmura-t-il après avoir relu avec une attention minutieuse la traduction due à ses talents. Il ne la tutoie pas, et il ne se familiarise jamais. C'est le ton d'un maître qui donne des ordres, ou tout au moins celui d'un mari offensé qui n'a point oublié d'anciens griefs. « Je veux bien vous indiquer la voie à suivre pour établir vos droits... » c'est-à-dire : « Je ne suis tenu à rien envers une femme dont j'ai eu gravement à me plaindre, et je suis fort indifférent à ses intérêts personnels ; cependant, je consens, par pure charité, à lui donner un bon conseil. » Il est clair que M<sup>me</sup> Mouli-



nier avait eu des torts et que le défunt ne la portait pas précisément dans son cœur. Quant à la protégée de mon ami Hingant, la demoiselle Marthe, il n'a pas l'air de la chérir non plus outre mesure, et son affection paternelle me paraît assez tiède. Il y a ici une certaine phrase : « C'est le seul moyen d'assurer votre existence et celle de votre fille... » *Votre fille!*... hé! hé! voilà qui n'est pas tendre, et m'est avis que ce bon Moulinier avait des doutes fâcheux touchant la naissance de cette charmante enfant... Tout cela est bon à noter en attendant des éclaircissements plus amples.

Maître Galmard procédait toujours par la méthode d'induction, et il s'en trouvait bien.

Doué d'un esprit sagace et d'une mémoire prodigieuse, il savait discerner les points intéressants d'une affaire compliquée, et les caser dans ses souvenirs pour les y retrouver en temps utile.

Sa tête était comme un meuble à tiroirs où il emmagasinait avec ordre les observations et les renseignements qui pouvaient lui servir plus tard.

Ainsi les détails intimes de l'intérieur du ménage Moulinier étaient déjà casés dans ce répertoire, aussi bien tenu que les sommiers judiciaires de la préfecture de police.

Il s'agissait maintenant de poursuivre l'étude

de l'écrit instructif laissé par défunt Moulinier, et Galmard comptait bien que la fin serait plus intéressante que le commencement.

Tout ce qu'il avait appris par ce premier travail, il le savait déjà ou peu s'en fallait.

Les coquinerie de son associé Billebaude lui étaient parfaitement connues, et les révélations qu'il venait de traduire n'avaient pas pour lui le charme de la nouveauté.

Une seule indication présentait quelque intérêt et méritait qu'il s'y arrêtât.

C'était celle de la personne dépositaire des preuves du crime de faux commis jadis par Billebaude.

Encore restait-il à découvrir cette nourrice de Marthe, cette Catherine Pirou, qui les possédait.

Mais l'avocat comptait s'informer d'elle adroitement auprès de son ami Hingant, et, d'ailleurs, il n'y avait pas urgence, car il ne se proposait point d'user immédiatement des armes que ce document lui fournissait contre son subalterne.

C'était un moyen d'action à réserver pour un cas extrême, et rien de plus.

Au contraire, la suite de l'écrit chiffré promettait des trouvailles précieuses, et Galmard espérait tirer une fortune de ces mots magiques, les derniers qu'il eût traduits : « l'énorme succes-

sion que vous pouvez être appelée à recueillir un jour. »

Il n'était jamais question devant lui d'héritage, sans qu'il dressât les oreilles comme un cheval d'escadron qui entend la trompette.

A plus forte raison lorsque, comme ce jour-là, il croyait tenir seul le secret de droits à faire valoir à une succession qualifiée d'énorme.

Aussi se remit-il à la besogne avec une ardeur extrême.

Les pages de l'*Encyclopédie* volèrent de nouveau sous ses doigts agiles, et sa plume grinça sur le papier où il reportait chaque mot péniblement arraché au mystérieux volume.

En ce moment, l'avocat de la rue de Cléry avait l'air d'un augure consultant les livres sybillins.

Après un quart d'heure de travail, il arriva à extraire ce qui suit des chiffres de M. Moulinier :

« Dans le dernier entretien que j'ai eu avec vous, je vous en ai dit assez pour que vous puissiez, après ma mort, retrouver sans difficulté le présent écrit et le tome IX de l'*Encyclopédie* qui y correspond.

« Mais il n'a pas été et il ne pouvait pas être question entre nous de l'héritage auquel il vous est permis de prétendre.

« Si je consens à vous laisser sur ce point des

indications que vous saurez, je n'en doute pas, mettre à profit, je ne veux pas qu'elles puissent tomber en d'autres mains que les vôtres ou celles de votre fille.

« Je ne saurais donc prendre trop de précautions dans ce but, et j'en ai imaginé de nouvelles. »

— Pour le coup, voilà qui est fort, s'écria Galmard. Si ce grimoire ne lui paraît pas suffisant pour cacher ses confidences, je me demande ce qu'il a pu inventer de mieux. Décidément, cet homme a manqué sa vocation. Il était né pour diriger le bureau du chiffre aux affaires étrangères. Enfin!... voyons un peu sa combinaison.

Sur ce, l'infatigable traducteur se remit à compiler.

Il n'était pas tout à fait sans inquiétude sur la suite, car la dernière phrase semblait annoncer des complications imprévues, et tous ces ambages ne promettaient rien de bon.

Sa figure devint sérieuse, et il redoubla de soin dans ses opérations.

Il regardait les mots de plus près, et il en vint à les énoncer tout haut, de crainte de se tromper.

« C'est pourquoi, avait écrit feu Moulinier, vous aurez à chercher ailleurs le sens des chiffres qui suivent. »

Maître Galmard pâlit à cette annonce et dit entre ses dents :

— Comment ! ailleurs !... qu'est-ce que ça veut dire ?... Aurait-il eu l'idée infernale de changer la clé de son chiffre ?... Oh ! non, ce serait trop fort pour un marchand retiré... Continuons...

Et il se mit à épeler : « A partir... de la fin... de la présente phrase... ces chiffres... se rapportent... à un livre que... vous connaissez bien... »

— Mais moi, je ne le connais pas ! s'écria l'avocat avec angoisse, et s'il ne le désigne pas mieux... Allons toujours, ajouta-t-il en se remettant à feuilleter d'une main tremblante. « C'est... le livre... que j'ai donné à... votre fille... le jour de sa... première communion... »

— Ah ! le gredin ! murmura maître Galmard consterné, le scélérat !... On ne se moque pas des gens avec cette impudence ! Mais ce n'est pas possible... il y a autre chose après... et en poussant ma traduction jusqu'au bout...

Il recommença à feuilleter et à pointer, mais le résultat de ce complément de travail fut désastreux.

Le chiffre suivant correspondait au mot « métaphore » et celui qui venait après au mot « cocotier. »



Plus d'espoir. Le fil était rompu, et l'avocat ne possédait pas le moyen de le renouer.

— J'en suis pour mes six cents francs, dit-il d'une voix altérée. Que le diable emporte Hingant et la petite sottie qu'il protège!

Et, repoussant le livre avec colère, maître Galmard se leva et se mit à se promener à grandes enjambées dans son cabinet.

— Oui, cherche maintenant ; cherche, imbécile, grommelait-il ; va courir après cette péronnelle et la prier de te prêter son catéchisme.

Les injures qu'il s'adressait libéralement à lui-même eurent cela de bon qu'elles le calmèrent bientôt.

— Au fait!... pourquoi pas? s'écria-t-il en s'arrêtant au milieu de sa course furibonde. Qui m'empêche de me faire présenter à elle par ce nigaud de Jean-Marie?... Tout n'est pas encore perdu peut-être...

Après avoir exprimé cette opinion consolante, l'avocat revint s'asseoir devant sa table et tomba dans une méditation profonde.

Il se pouvait, après tout, que la partie ne fût pas désespérée.

Il en avait gagné de plus compromises, et pour ne pas perdre ses six cents francs, il se sentait capable d'exécuter de véritables tours de force.



Après une assez longue pause, il se redressa, serra le papier chiffré et la traduction dans son tiroir, ferma le tome IX de l'*Encyclopédie*, le plaça dans une armoire qui lui tenait lieu de bibliothèque et dit en ricanant :

— Feu Moulinier me joue un tour ; mais sa fille me le paiera.

---

## III

Où on en revient à l'héritage du corsaire.

M. Hingant était tombé dans un profond découragement à la suite de sa mésaventure de l'hôtel des ventes.

La visite qu'il avait faite le soir même au commissaire priseur ne lui avait rien appris sur la personnalité de son concurrent, devenu l'heureux possesseur du livre si ardemment disputé.

Cet enchérisseur enragé n'était point connu de l'officier ministériel, lequel, du reste, dès que Jean-Marie eut décliné sa qualité, se montra fort courtois et fort désireux d'être agréable à un ancien magistrat.

Il promit de s'informer auprès des habitués. Il affirma que le vieillard à barbe de bouc ne manquerait pas de reparaitre, ne fût-ce que pour prendre livraison du chiffonnier en ébène, et il jura de donner ses instructions en conséquence.

Le garde-magasin devait être chargé par lui de

s'assurer de l'identité de cet homme et, au besoin, de le faire suivre jusqu'à son domicile.

Enfin, il promit tant de choses que, s'il en avait tenu seulement la moitié, Mardochée eût été bientôt rattrapé.

Par malheur, aucun de ces beaux projets n'aboutit.

Le juif barbu ne revint point chercher le meuble dont il s'était rendu acquéreur ; l'obligé commissaire interrogea quelques marchands, qui ne surent ou ne voulurent pas le renseigner.

Bref, les recherches en restèrent là.

L'entrevue que M. Hingant avait eue dès le lendemain avec son ami Galmard n'avait pas donné de meilleurs résultats.

L'avocat avait déclaré avec un aplomb superbe que le mystérieux acheteur n'habitait point Paris ; qu'il était venu de province tout exprès pour leur jouer ce mauvais tour, et qu'il avait déjà repris le chemin de son pays.

Cependant il ne renonçait point à le découvrir plus tard ; mais il lui fallait du temps, beaucoup de temps.

Maître Galmard avait ses raisons pour tenir ce langage évasif.

Il voulait d'abord manœuvrer de façon à mettre

la main sur le livre où se trouvait la suite des instructions laissées par feu Moulinier, et, comme il n'était pas sûr d'y réussir, il entendait garder, comme on dit, une poire pour la soif : en d'autres termes, vendre fort cher à Hingant le tome IX de l'*Encyclopédie*, quand il ne lui resterait plus d'autre moyen de rentrer dans ses déboursés.

Mais l'ex-juge de paix n'avait plus la même confiance dans les talents de son ami, et, après tant d'assurances non suivies d'effet, il commençait à croire que l'avocat était un peu trop enclin à vanter le zèle et l'habileté des agents qu'il employait.

Billebaude lui-même avait beaucoup perdu dans son estime.

Depuis que l'homme d'affaires de la rue des Cannettes s'était si délibérément engagé à retrouver Marie Bréhal, la question n'avait pas fait un pas, et on était toujours au même point.

Hingant en vint bientôt à se dire que ces Parisiens se ressemblaient tous : prodigues de paroles, mais agissant fort peu.

Mieux valait peut-être se passer d'auxiliaires et se contenter de recourir aux moyens légaux, pour lesquels l'ancien magistrat avait une prédilection naturelle.

En même temps, il s'opérait dans l'esprit de Jean-Marie un revirement d'une autre nature.

Il y avait près d'un mois qu'il s'occupait exclusivement de la pauvre orpheline, et le soin de ses intérêts l'avait fort détourné des grands desseins qui l'avaient amené à Paris.

Le testament du corsaire était toujours dans un portefeuille qui ne le quittait jamais, et il y pensait souvent.

Mais, depuis son départ de Cancale, il n'avait pas fait beaucoup de démarches pour en assurer l'exécution.

Bien plus, il avait fort négligé aussi le côté moral de la situation, c'est-à-dire l'étude qu'il se proposait de faire sur le caractère et sur la conduite des héritiers légitimes de feu Léridan.

Aussi n'était-il pas plus en mesure que le premier jour de prendre une décision en connaissance de cause.

Il lui parut que l'heure était venue de se consacrer exclusivement à l'accomplissement de la mission qu'il s'était donnée à lui-même.

M<sup>lle</sup> Moulinier avait commencé une nouvelle existence et s'en trouvait fort bien.

Sa situation vis-à-vis de Paul Gilbert était parfaitement réglée.

Marthe et le lieutenant se voyaient presque

chaque jour chez leur ami commun, et ils n'attendaient, pour se marier, que le moment où cet ami aurait réussi à retrouver, dans les débris de la fortune de M. Moulinier, la somme nécessaire pour constituer une dot à la jeune fille.

Hingant s'était bien gardé de leur raconter la déception qu'il avait éprouvée à l'hôtel des ventes.

Il s'appliquait, au contraire, à leur persuader que tout allait bien, qu'il était sur la voie d'une découverte importante et qu'avant peu il aurait une bonne nouvelle à leur annoncer.

Les amoureux sont toujours confiants, et ceux-là se laissaient aller volontiers à une si douce espérance, à la grande joie du bon Jean-Marie.

Comme il était parfaitement décidé à combler leurs vœux au moyen d'une innocente supercherie, il n'avait plus à s'inquiéter de leur avenir.

Seulement, en sa qualité d'homme méthodique, il voulut se fixer à lui-même un délai, passé lequel il considérerait sa double mission comme terminée.

On était au mois de juillet. Il s'accorda jusqu'à la fin d'octobre pour prendre une résolution à l'endroit de l'héritage du corsaire.

Si, d'ici là, il n'avait pu obtenir aucun renseignement sur Marie Bréhal, et si les neveux de



son ami Mériadec n'avaient pas gravement démérité, il était résolu à les laisser jouir en paix de leur fortune et à s'en retourner à Cancale.

Cette échéance à trois mois, il l'assignait aussi au bonheur des chers fiancés.

Il comptait leur annoncer en septembre le recouvrement miraculeux d'une créance de quarante mille francs que feu Moulinier serait censé avoir laissée, et dont lui, Hingant, prélèverait, bien entendu, le montant sur sa propre fortune.

Quelques semaines devaient suffire pour remplir les formalités exigées par le ministre de la guerre.

L'ex-juge de paix pouvait donc, avant la Toussaint, revenir au pays, revoir sa maison, son jardin, sa vieille servante Brigitte, et emporter la promesse que les jeunes époux viendraient le plus souvent possible partager sa paisible existence.

Rentrer au logis, après avoir fait deux heureux et s'être mis l'esprit en repos sur ses scrupules de conscience, c'était là une perspective qui suffisait pour lui faire prendre en patience le séjour de Paris.

Une fois ce plan arrêté dans sa tête, Hingant le suivit de point en point, et, pour commencer, il renonça virilement aux chimères qui lui avaient déjà fait perdre beaucoup de temps.

Le livre perdu, le juif barbu, Billebaude et sa belle robe de chambre, Galmard et ses ingénieuses conjectures, tout cela lui sortit bientôt de l'esprit.

L'avocat eut beau lui faire coup sur coup deux ou trois visites, lui annoncer monts et merveilles, exprimer en termes chaleureux la sympathie que lui inspirait M<sup>lle</sup> Moulinier, et demander à lui être présenté, Jean-Marie demeura froid et fit la sourde oreille à ses propositions obligeantes.

— Si tu trouves la clé du chiffre, dit l'ex-juge de paix à son ami, je te compterai la somme que tu m'as demandée ; si ton agent découvre Marie Bréhal, je le récompenserai très-largement ; mais je t'avoue que je ne compte guère sur le succès ni d'un côté, ni de l'autre, et de plus je m'ennuie à Paris, et il me tarde de monter dans la diligence de Saint-Malo. Ainsi, dépêchez-vous.

Il ne sortit pas de ce thème, et ses déclarations si nettes eurent pour effet de décider Galmard, non pas à renoncer à ses machinations, mais du moins à changer ses batteries.

Après s'être mis en règle de ce côté, Hingant alla tout simplement au Palais-de-Justice, où il trouva au parquet un magistrat qui l'accueillit fort bien, et lui promit de faire rechercher la nommée Marie Bréhal, disparue depuis 1815.

Il fit ensuite insérer des avis dans les journaux et dans les *Petites-Affiches*, et s'en rapporta pour le reste à la Providence.

Croyant s'être mis en règle vis-à-vis de lui-même, il s'occupa de renouer avec les héritiers des relations un peu trop négligées pendant les premiers temps de son séjour à Paris.

Il leur avait fait des visites en arrivant; mais, à vrai dire, il n'était guère renseigné sur la vie qu'ils menaient dans la grande ville.

Charles Dugenêt était le seul avec lequel il eût des rapports un peu suivis, depuis l'aventure du Val-de-Grâce.

Le joli neveu du corsaire n'avait pas manqué de venir voir M. Hingant, et surtout sa protégée, qu'il croyait riche, et dont il méditait sournoisement de faire la conquête.

Mais Marthe l'accueillait très-froidement, sans que le bon Jean-Marie sût pourquoi.

Jacques le Planchais était allé se loger fort loin de la rue Bergère, au fond de l'île Saint-Louis, et on ne le trouvait jamais chez lui.

François Dolley demeurait rue Feydeau; mais il n'était pas beaucoup plus facile de l'y rencontrer.

Quant à l'élégante nièce, Mathilde Pelchat, elle avait loué et meublé splendidement un bel appar-

tement de la rue d'Amsterdam, où Hingant n'avait encore été reçu qu'une seule fois, quand il eut l'idée de lui proposer de prendre des leçons de M<sup>lle</sup> Moulinier.

L'ex-demoiselle de comptoir du *Café-Militaire* n'avait garde de manquer une si belle occasion d'apprendre les arts d'agrément, et les arrangements furent pris séance tenante.

Marthe devait venir trois fois par semaine passer deux heures avec son élève, qui ambitionnait déjà de devenir l'amie d'une jeune personne du meilleur monde.

C'était en ces termes que M. Hingant avait parlé de sa fille d'adoption, et il n'en fallait pas davantage pour que l'ambitieuse Mathilde rêvât de s'initier aux belles façons en imitant un si parfait modèle.

Elle éprouva quelque déception quand elle vit que Marthe était aussi simple dans ses manières que dans sa toilette ; mais tout alla bien cependant, et l'ex-juge de paix pensa bientôt à se servir de M<sup>lle</sup> Pelchat pour se remettre en relations suivies avec ses cousins.

Il lui insinua qu'il serait à propos de les réunir de temps en temps dans son salon, et cette ouverture fut adoptée avec empressement.

La belle Mathilde, un certain samedi, invita

M<sup>lle</sup> Moulinier et son protecteur à honorer de leur présence une petite réunion de famille qu'elle avait arrangée le soir même.

M. Hingant n'avait garde de manquer une si belle occasion de se mettre en relations avec tous les héritiers de son ami Mériadec, et il accepta avec empressement l'invitation de l'aimable Mathilde.

M<sup>lle</sup> Moulinier montra beaucoup moins d'enthousiasme.

Elle risqua même quelques objections tirées de sa situation personnelle.

Elle était en grand deuil, et il ne lui paraissait guère séant d'assister à une soirée.

Mais son élève lui jura qu'il s'agissait d'une simple réunion intime d'où les étrangers seraient exclus, et qu'un refus lui causerait un chagrin mortel.

Cependant Marthe aurait peut-être persisté à s'abstenir, si elle ne s'était aperçue que son père d'adoption désirait vivement qu'elle acceptât.

Sa répugnance à se produire dans cette assemblée de famille venait surtout de la certitude où elle était d'y rencontrer le cousin Charles, cet odieux bellâtre, contre lequel elle avait de si justes griefs.

Par malheur, il était trop tard pour dénoncer



à M. Hingant la coupable conduite de son jeune ami, et l'orpheline, obligée de se taire sur la scène de la rue des Feuillantines, ne savait trop quel prétexte mettre en avant pour se dégager.

De son côté, l'excellent Jean-Marie, à force de chercher à s'expliquer le véritable motif des hésitations de sa protégée, finit par s'imaginer qu'elle regrettait de perdre la visite quotidienne de Paul Gilbert, et il crut faire merveille en proposant à M<sup>lle</sup> Pelchat d'inviter le lieutenant à sa soirée.

Mathilde ne demandait pas mieux. Elle ne redoutait nullement la société des jeunes officiers, et, de plus, elle n'était pas fâchée de voir si M<sup>lle</sup> Moulinier avait bon goût.

Marthe n'osa plus se faire prier, car, au fond, elle pensait que la présence de son fiancé la débarrasserait peut-être définitivement des assiduités du beau Dugenêt qui lui déplaisaient à l'excès.

Tout fut donc arrangé séance tenante, et on se donna rendez-vous pour huit heures, M<sup>lle</sup> Pelchat se faisant fort d'avoir ses trois cousins, et M. Hingant promettant d'amener Paul Gilbert.

C'était, à vrai dire, une situation sociale un peu excentrique et une existence un peu aventureuse que celles de la nièce du corsaire, et tout autre que l'ancien ami de son oncle aurait peut-



être hésité à la mettre en relations avec une jeune fille bien née et bien élevée.

Mathilde était majeure et ne dépendait de personne, puisque ses respectables parents avaient, depuis longtemps, passé de vie à trépas.

Elle avait donc le droit de vivre à sa guise, et ce droit, elle en avait usé de bonne heure en consentant à trôner au comptoir du *Café-Militaire*, au milieu d'un nuage de fumée de tabac, au bruit des chopes de bière et des billes de billard.

Il est juste d'ajouter que la chronique scandaleuse de Saint-Malo ne lui avait jamais imputé que des torts de pure coquetterie, et qu'au moment où la fortune était venue la trouver, elle était parfaitement en passe d'épouser en légitime mariage un sous-officier qui n'en était encore qu'à son deuxième congé et qui possédait de jolies économies.

Hingant était ainsi fondé à penser que la fréquentation de M<sup>lle</sup> Pelchat n'était point dangereuse pour sa protégée.

L'opinion de la ville où naquit Duguay-Trouin ne s'était jamais prononcée contre la belle Mathilde, et c'était pour un Cancalais une garantie suffisante.

Mais Saint-Malo n'est pas Paris, et à Paris on

ne croit guère à la vertu des jeunes personnes isolées.

Mathilde s'en était bien aperçue au début de son installation dans la ville de ses rêves, car elle avait eu beaucoup de peine à s'y loger d'une façon convenable.

Les portiers la regardaient d'une certaine façon quand elle demandait à louer un appartement, et lui répondaient invariablement que le propriétaire ne voulait pas d'une dame seule dans son immeuble.

Et Dieu sait pourtant si, au lendemain de la révolution de Février, les propriétaires étaient difficiles!

Cet accueil étonnait d'autant plus l'ex-reine de comptoir, qu'elle s'était munie, en quittant son pays, de la compagnie d'une dame respectable.

Cette personne, qui avait facilement consenti à lui servir de chaperon, était veuve d'un tambour-major et se nommait M<sup>me</sup> Tromblas.

Elle avait fait connaissance avec M<sup>lle</sup> Pelchat au *Café-Militaire*, où feu son époux l'amenait quelquefois de son vivant, et le décès prématuré de ce brave guerrier n'avait fait que cimenter la liaison des deux amies, en dépit de la disproportion d'âge et d'éducation.

La veuve Tromblas escortait la charmante pro-

vinciale dans ses courses à travers la capitale, sans que sa présence influât sur l'accueil des concierges.

Il est vrai que cette veuve ne brillait pas précisément par l'élégance de la tournure, ni par la distinction des manières.

Elle avait le verbe haut, le teint couleur de brique cuite, la taille épaisse, la démarche virile, et avec sa robe d'indienne et son bonnet à rubans, elle ressemblait assez à un cuirassier déguisé en femme.

Mathilde avait cependant fini par trouver un logement assez agréable, au quatrième étage d'une maison toute neuve de la rue d'Amsterdam.

M<sup>me</sup> Tromblas se chargea de tous les détails d'installation et mena les choses rondement.

Au bout de quinze jours, M<sup>lle</sup> Pelchat était meublée de façon à recevoir la plus brillante société, et la veuve du tambour-major jurait ses grands dieux que la dame d'un général de division pourrait se contenter d'un intérieur aussi splendide.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la brillante société ne vint pas.

Le salon coquet ne reçut guère que les cousins, et encore de loin en loin.

Aucune femme ne s'y montra, quoique Ma-

thilde essayât d'y attirer ses voisines, les locataires des étages aristocratiques.

Force lui fut de reconnaître que Paris ne tenait pas ce qu'elle avait espéré.

Elle en était réduite pour toute distraction à se promener en fiacre aux Champs-Élysées et à passer ses soirées au théâtre.

M<sup>me</sup> Tromblas se consolait de cet isolement par la bonne chère, car elle avait pris la direction spéciale de la cuisine, ce qui ne l'empêchait pas de flanquer de sa robuste personne la sémillante Mathilde toutes les fois qu'elle sortait.

Les leçons de piano avaient apporté quelque diversion à cette monotonie, et l'élève se montrait pleine de prévoyance pour sa jeune institutrice ; mais, à sa grande contrariété, Mathilde faisait encore moins de progrès dans l'intimité de Marthe que dans les exercices musicaux.

M<sup>lle</sup> Moulinier enseignait avec une patience exemplaire ; mais elle causait fort peu, et, dès que la séance était finie, elle prenait congé, sans s'arrêter même aux triomphantes histoires que la veuve Tromblas essayait de lui raconter.

Ce fut donc un grand événement que la proposition de M. Hingant, et on ne perdit pas de temps pour organiser la petite fête dans l'appartement de la rue d'Amsterdam.

L'aimable héritière entrevoyait déjà tout un avenir mondain, car elle espérait bien qu'on n'en resterait pas là, et qu'un jour viendrait bientôt où elle pourrait élargir le cercle de ses invitations.

En attendant, comme on est obligé en ce monde de se contenter de ce qu'on a, elle dépêcha des messagers à chacun de ses trois cousins, et comme elle ne manquait pas de finesse, elle eut soin de leur écrire qu'elle avait à leur parler d'affaires.

Elle se défiait de leur complaisance à l'endroit de ses fantaisies mondaines, et elle comptait davantage sur leur sollicitude bien connue pour leurs intérêts d'argent.

On agita ensuite la grave question du programme de la soirée.

M<sup>me</sup> Tromblas opina pour un punch au kirsch offert avec accompagnement de brioches ; mais Mathilde assura que ce genre de rafraîchissement n'était point usité dans le grand monde.

Finalement, on se décida à servir un thé et des gâteaux auxquels la veuve exigea absolument qu'on ajoutât des petits pâtés chauds.

Elle affirma d'ailleurs à Mathilde que, chez le colonel du régiment où feu Tromblas avait servi quinze ans, les choses ne se passaient jamais autrement.



Le soir de cette mémorable journée, tout le monde était sous les armes bien avant l'heure fixée pour la réunion.

Mathilde avait choisi sa plus fraîche toilette, un chef-d'œuvre de la meilleure faiseuse de Saint-Malo.

La veuve Tromblas avait arboré une robe sang de bœuf, décolletée à faire frémir, et un bonnet enrubanné de jaune et de noir qui ressemblait à un casque de dragon.

La bonne, une Bourguignonne fûtée que ces dames avaient recrutée au bureau de placement, s'était parée comme une châsse.

On avait mis des fleurs sur la terrasse, car il y avait une terrasse ou, pour mieux dire, un balcon, selon la mode qui commençait à se répandre à cette époque de nouvelles bâtisses.

L'eau chaude chantait dans la bouilloire posée au milieu de la table du salon, et entourée d'une telle profusion d'assiettes chargées de gâteaux, qu'on aurait dit l'établissement d'un pâtissier.

Mathilde frétilait d'aise et ne quittait pas des yeux la pendule, tant elle avait hâte de voir arriver ses invités.

M. Hingant fut d'une exactitude militaire.

Huit heures sonnaient quand il fit son entrée avec M<sup>lle</sup> Moulinier au bras.



Décrire les transports d'effusion et les débordements de civilité qui éclatèrent à ce moment solennel serait chose fort difficile.

Mathilde se jeta sur les deux mains de Marthe pour les serrer à l'anglaise, et la veuve Tromblas se permit de l'embrasser sur les deux joues.

M. Hingant, tout attendri de cet accueil, s'applaudit de son idée et commença par s'informer des cousins.

— Oh ! ils viendront ; j'y compte bien, dit la nièce du corsaire, et ils seraient déjà ici pour sûr, s'ils se doutaient que M<sup>lle</sup> Moulinier est des nôtres. Charles surtout, ajouta-t-elle en regardant Marthe, qui ne daigna point sourire. Mais il me semblait... j'espérais que vous deviez amener...

— Le lieutenant Gilbert, dit M. Hingant ; il m'a promis de nous rejoindre dès qu'il serait libre, car il était de service aujourd'hui, et vous savez qu'un officier...

— Il me semble qu'on a sonné ; c'est peut-être lui, interrompit M<sup>lle</sup> Pelchat en rougissant un peu.

Le cœur de Mathilde avait battu mal à propos, car ce n'était point le jeune officier qui s'annonçait ainsi par un coup de sonnette discret.

La bonne ouvrit brusquement la porte du salon et cria :

— Madame, v'là vot' cousin !

Pour le coup, M<sup>lle</sup> Pelchat passa du rouge au cramoisi.

Cette façon d'introduire les gens ne faisait point partie du programme qu'elle avait essayé d'inculquer à sa camériste.

Mais la Bourguignonne avait la tête dure et, malgré plusieurs répétitions, elle n'avait pas pu retenir les instructions de sa maîtresse, qui lui expliquait minutieusement comment les choses se passent dans le grand monde.

— Ma fille, tu ne seras jamais qu'une buse, dit M<sup>me</sup> Tromblas d'une voix de basse-taille. On t'a appris à annoncer les messieurs par leur nom, et tu nous lâches un : *V'là vot' cousin !* Parole d'honneur, au vingt-neuvième, les fourriers n'auraient pas voulu de toi pour les servir à la cantine.

— Ah ben ! tant pis ! J'y comprends rien à toutes vos *manigances*, murmura la bonne avant de disparaître.

M. Hingant se mordait les lèvres pour ne pas éclater, et Marthe elle-même n'avait pu s'empêcher de sourire.

Quant à la maîtresse du logis, elle aurait voulu

être à cent pieds sous terre et ne savait plus quelle contenance tenir.

Heureusement pour elle, Charles Dugenêt vint faire diversion.

Le joli cousin s'avancait le chapeau à la main et la bouche en cœur, ganté, rasé, frisé et surtout pommadé.

Il était si bien tiré à quatre épingles, qu'il avait l'air de sortir d'une boîte, et on lisait sur sa figure un parfait contentement de sa personne et de sa toilette.

Le fait est qu'il s'était formé depuis qu'il habitait Paris.

A Saint-Malo, il avait la tournure d'un pilier d'estaminet; maintenant, il ressemblait à un coiffeur.

C'était un progrès incontestable.

Il faut ajouter qu'il était parvenu à châtier son langage, autrefois émaillé d'expressions quelque peu triviales et de termes de terroir.

C'est ainsi qu'il n'employait guère qu'une douzaine de fois par heure l'interjection *dame !* si chère aux habitants d'Ille-et-Vilaine.

La cousine Pelchat désespérait d'atteindre jamais à ce degré de perfectionnement.

— Mesdames !... mademoiselle !... monsieur ! dit-il en ponctuant d'un profond salut chacune de

ces appellations prononcées du ton le plus respectueux.

— Bonsoir, mon cher Charles, dit Hingant avec sa cordialité accoutumée.

— C'est bien aimable à vous, mon cousin, d'être venu de bonne heure, reprit Mathilde en minaudant.

— Jeune homme, l'exactitude est la première vertu d'un militaire, et, dans le civil, ça ne nuit jamais de ne pas faire attendre les belles, prononça gravement la veuve Tromblas.

Marthe se contenta de répondre par un salut assez froid aux courbettes du beau Dugenêt.

Il ne se déconcertait pas pour si peu, et il prit place entre les deux demoiselles, sans montrer le moindre embarras.

— Oserai-je vous demander à qui vous destinez ce charmant ouvrage ? dit-il en touchant du bout du doigt la broderie que Marthe venait d'étaler sur ses genoux, à la profonde stupéfaction de M<sup>lle</sup> Pelchat et de la veuve Tromblas.

Ces dignes personnes ne possédaient que des notions vagues sur les usages mondains, et il leur semblait fort étrange qu'en soirée, comme elles disaient, on s'occupât d'autre chose que de jacasser ou de manger de la pâtisserie.

— Ce travail est destiné au marchand qui me

l'a commandé, dit Marthe sans daigner lever les yeux sur M. Charles.

— Oh ! mademoiselle... Vous voulez rire... s'écria niaisement le bellâtre...

— Je n'en ai nulle envie, monsieur. Je brode pour vivre, de même que je donne des leçons de piano à M<sup>lle</sup> Pelchat, votre cousine, répondit sèchement l'orpheline.

Cette déclaration, aussi nette qu'inattendue, jeta du froid dans l'assistance ; mais ce n'était pas sans intention que M<sup>lle</sup> Moulinier l'avait lancée.

Elle était trop intelligente pour ne pas deviner que M. Dugenêt la prenait encore pour une riche héritière, et elle voulait couper court à ses visées cupides.

Dans les visites que le jeune provincial avait faites à M. Hingant, il n'avait point été question de la véritable situation de fortune de Marthe, pas plus que de son futur mariage avec le lieutenant Gilbert.

Le beau cousin pouvait donc se croire toujours en passe de charmer la fille bien dotée d'un négociant opulent.

Il était temps de lui enlever cette illusion, et M<sup>lle</sup> Moulinier pensait y avoir réussi.

Jean-Marie, assez étonné de la sortie à laquelle

venait de se livrer sa protégée, ne jugea point à propos d'y ajouter des explications.

Mathilde s'agitait sur sa chaise et ne savait plus quoi dire pour ranimer la conversation.

La veuve Tromblas toussait et se mouchait avec un bruit formidable.

Quant à Dugenêt, il se promettait de tirer du père Hingant la vraie vérité, et de changer ses batteries s'il acquérait la certitude que Marthe n'avait pas le sou.

Dans ce cas, il comptait bien revenir à sa première idée et tenter la conquête illégitime d'une jeune fille assez jolie pour valoir la peine d'être recherchée en dehors du bon motif.

En somme, personne ne soufflait mot, et la soirée d'inauguration de M<sup>lle</sup> Pelchat tournait un peu trop au sérieux, quand il arriva du renfort en la personne du cousin Dolley.

Celui-là entra, pour ainsi dire, sans qu'on s'en aperçût, car la Bourguignonne, craignant de lâcher une nouvelle sottise, s'abstint de risquer l'annonce et se borna à le pousser dans le salon.

L'ex-maître d'école n'avait pas fait de progrès en élégance comme le joli Charles et la triomphante Mathilde.

Il en était resté aux lunettes d'or, à la lévite



marron et aux gros souliers à cordons qu'il portait à Cancale.

En revanche, au lieu d'engraisser et de montrer une face réjouie à l'instar de son jeune cousin et de sa jeune cousine, il avait considérablement maigri, et il était jaune comme un coing.

Sa bouche n'avait jamais été bien souriante; mais on aurait dit maintenant qu'elle rentrait en dedans, tant il pinçait les lèvres, et son front bas semblait plissé par de graves soucis.

Il s'approcha du groupe avec l'air maussade et la démarche hésitante d'un homme qui tombe au milieu d'une compagnie sur laquelle il ne comptait pas; mais quand il reconnut M. Hingant, sa figure changea d'expression.

Il alla droit à lui, sans s'occuper de saluer les dames, et lui prit les mains avec une effusion que démentait sa physionomie inquiète.

On y lisait clairement qu'il se demandait ce que le bonhomme faisait là, et pourquoi Mathilde Pelchat lui avait ménagé cette surprise.

— Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici, n'est-il pas vrai, mon cher François? dit M. Hingant avec son bon sourire.

— Mais... j'avoue qu'en effet... ma cousine avait oublié de me prévenir...

— C'est moi qui l'ai priée de vous inviter, car,

vraiment, je me reprochais tous les jours de négliger les neveux de mon pauvre ami Léridan... Depuis mon arrivée, c'est comme un fait exprès, je n'ai pas eu un jour à moi... Et puis ce Paris est si grand... Mais enfin, je vous tiens, et j'espère bien que maintenant nous nous réunirons souvent en famille... car je suis un peu de la vôtre.

— Ce sera une vraie joie pour moi, et...

— Pour commencer, ce soir, la fête sera complète. Voici Mathilde et Charles... Jacques n'est point encore arrivé, mais il ne peut tarder...

— Jacques ! comment ! Jacques le Planchais va venir ? s'écria Dolley avec une émotion très-mal déguisée.

— Sans doute. Je tenais à vous voir tous, et votre cousine s'est chargée très-aimablement de vous rassembler chez elle... Mais il est temps que je vous fasse faire connaissance avec M<sup>lle</sup> Moulinier... la fille d'un de mes amis...

La désignation n'était pas tout à fait exacte ; mais l'ancien magistrat jugeait avec beaucoup de tact que le moment eût été mal choisi pour entrer dans de plus longs détails sur la situation de sa protégée.

François salua gauchement, et Marthe s'inclina sans quitter sa broderie.

Ce nouvel échantillon des héritiers du corsaire ne lui plaisait pas beaucoup plus que le premier.

Elle n'avait accordé qu'un coup d'œil au sieur Dolley ; mais c'en était bien assez pour que sa figure blême lui devînt antipathique.

Un secret instinct l'avertissait que tous ces gens-là n'étaient pas dignes de l'amitié que M. Hingant leur portait.

— Il me semble que ça serait bien le moment de dire deux mots à la tarte aux confitures, s'écria M<sup>me</sup> Tromblas.

La respectable veuve commençait à trouver que la soirée languissait, et que l'heure était venue de passer à des exercices plus solides.

— Pas avant le thé, ma chère, lui souffla Mathilde. Ça ne se fait pas, je vous assure.

— Bah ! bah ! ça se faisait au vingt-neuvième, riposta tout haut la dame. Attaquons le gâteau en attendant que vous nous versiez votre eau chaude. La demoiselle et le petit cousin me tiendront compagnie, pendant que les personnes d'âge parleront politique, si ça leur convient. Vous, ma chère, vous soignerez le thé, et vous n'oublierez pas d'y mettre une goutte de rhum.

Hingant et le cousin Dolley ne pensaient point à traiter les affaires de l'État ; mais ils avaient

beaucoup de choses à se dire, et sans s'être donné le mot, ils adoptèrent tous les deux l'ingénieuse ouverture de M<sup>me</sup> Tromblas.

— Nous sommes les personnes d'âge, mon cher François, dit gaîment l'ex-juge de paix ; si vous m'en croyez, nous laisserons Mathilde faire à la jeunesse les honneurs de son salon, et nous irons causer au frais sur le balcon.

François ne demandait pas mieux, et ils s'en allèrent s'asseoir côté à côté au milieu des pots de fleurs dont M<sup>lle</sup> Pelchat avait orné sa terrasse.

— Fameuse idée que vous avez eue là, monsieur Jean-Marie, dit aussitôt Dolley. J'ai justement un renseignement à vous demander.

— Sur quoi donc, mon ami ?

— Sur un certain homme d'affaires qui demeure 59, rue des Cannettes.

Si M. Hingant s'attendait à quelque chose, ce n'était certes pas à entendre François Dolley demander des nouvelles de l'homme d'affaires de la rue des Cannettes.

Il n'avait jamais parlé à personne de ses visites à ce personnage, pas plus que de ses relations avec Galmard, et l'ex-maître d'école était bien le dernier individu qu'il aurait soupçonné de les connaître.

C'est pourquoi la question le troubla un peu.

Il se serait même volontiers dispensé d'y répondre ; seulement il ne se souciait pas de mentir en niant ses accointances.

— Voulez-vous parler, dit-il avec quelque embarras, d'un sieur Billebaude, homme de loi, domicilié, je crois, à l'adresse que vous indiquez ?

— Précisément.

— J'ai eu en effet quelques relations avec lui ; mais... comment, diable ! pouvez-vous le savoir ?

— Je conçois que cela vous étonne, monsieur Jean-Marie ; c'est pourtant bien simple, et, si vous le permettez, je vais vous expliquer la chose.

— Si je le permets, mon ami ! mais c'est-à-dire que je vous en prie, car je suis vraiment curieux d'apprendre...

— Voilà l'affaire. Vous n'ignorez pas que je suis venu à Paris dans l'intention de faire valoir avantageusement mes capitaux...

— Vos capitaux ! Je pensais que votre oncle ne vous avait laissé que des terres ?

— C'est vrai ; mais, avec des terres, on trouve facilement de l'argent, surtout dans notre pays...

— Hum ! en temps de révolution, ce n'est pas si aisé, même chez nous.

— Oh ! que si, monsieur Jean-Marie. J'ai emprunté cent mille francs, sur première hypothèque



que, chez un notaire de Saint-Servan qui ne m'aurait pas prêté cinquante écus du temps que j'étais instituteur.

— Mauvaise opération, mon ami, et si vous m'aviez consulté...

— Pas si mauvaise, car les trois fermes que j'ai eues dans mon lot ne me rapportent pas trois pour cent de leur valeur, et, d'ici à six mois, j'aurai peut-être doublé mes cent mille francs.

— J'en doute, mon cher François ; les spéculations sont toujours incertaines, et, en ce moment, elles me paraissent horriblement dangereuses. Mais... est-ce que ce serait, par hasard, maître Billebaude qui vous aurait conseillé...

— Il a fait mieux que me conseiller : il m'a indiqué un genre d'affaires qui rapporte à coup sûr, j'en ai eu la preuve. En moins de quinze jours, il m'a déjà fait gagner mille écus. Vous voyez qu'avec une douzaine d'opérations comme celle-là dans une année, je ne serai pas loin de compte.

— Vous avez donc confié à cet homme une somme qui représente à peu près la moitié de votre avoir ?

— Oui, monsieur Jean-Marie, et je ne m'en repens point, je vous assure.

— Mais, mon pauvre garçon, c'est une grave imprudence. Comment, vous, à votre âge et avec



votre expérience, pouvez-vous croire qu'on fait produire ainsi à l'argent des intérêts exorbitants sans risquer de tout perdre ? Si c'est la Bourse qui vous a donné une fois ce résultat miraculeux...

— Ce n'est point la Bourse, monsieur Jean-Marie.

— Quoi donc alors ?

— La diplomatie privée, répondit superbement Dolley.

Pour le coup, M. Hingant pensa qu'il était devenu fou, et il lui dit avec une douceur mêlée de compassion :

— Expliquez-vous plus clairement, mon ami, car je vous avoue que je ne comprends pas du tout ce que c'est que la diplomatie privée.

— C'est l'art de découvrir certains secrets qui intéressent les particuliers et d'en trafiquer, dit l'ex-maître d'école, répétant presque mot pour mot la définition à lui donnée naguère par maître Galmard.

— Quels secrets ?

— Oh ! il y en a de plus d'une sorte. Nous avons d'abord les successions en déshérence.

A cette réponse, Hingant dressa l'oreille et commença à croire que le cousin François n'était pas si fou qu'il en avait l'air.

— Où veut-il en venir ? se demanda-t-il ; ce

Billebaude lui aurait-il parlé des recherches dont je l'ai chargé ?

Et il reprit tout haut :

— Tout cela, mon cher enfant, est de l'hébreu pour moi ; mais nous nous éloignons de notre sujet. Vous m'aviez promis de me dire comment vous aviez su que je connaissais cet agent d'affaires qui demeure rue des Cannelles...

— J'y arrive, monsieur Jean-Marie, j'y arrive. Imaginez-vous qu'en m'intéressant dans son entreprise diplomatique et privée, M. Billebaude tenait peut-être moins au versement de fonds que je lui ai fait qu'au concours personnel que je pouvais lui prêter. Il a donc été convenu entre nous que j'utiliserais mon intelligence en dirigeant à moi tout seul une partie des affaires qui nous seraient confiées. Quelle n'a pas été ma surprise quand j'ai vu que la première opération dont j'ai été chargé concernait le meilleur ami de mon oncle regretté, un homme que j'aime et que je révère !...

— Si c'est de moi que vous voulez parler, abrégez, mon ami, je vous en supplie. De quelle opération s'agissait-il ?

— De retrouver une demoiselle Marie Bréhal, héritière d'une immense fortune, et protégée par M. Hingant, ancien juge de paix à Cancale.

Le coup réservé pour la fin porta en plein.

Hingant ne put s'empêcher de rougir et resta quelques instants sans répondre.

Il faut convenir que la manœuvre de Dolley était tout à la fois audacieuse et habilement calculée.

Le provincial raccolé par Billebaude, c'était lui, et, depuis le jour où maître Galmard l'avait sommairement initié à *l'affaire Bréhal*, comme il disait en son langage de chercheur de pistes, François avait passé par bien des transes.

La première idée qui lui vint fut naturellement que cette protégée inconnue de Jean-Marie Hingant pouvait bien être une personne au profit de laquelle feu Léridan avait testé, et, comme il n'avait point envie de se laisser déshériter à son profit, il s'était bien promis de ne jamais la découvrir, tout en feignant de la chercher.

Cette résolution n'avait pas peu contribué à le décider à entrer dans l'association Billebaude et compagnie, afin de se tenir au courant de toutes les nouvelles qui pourraient concerner la mystérieuse héritière.

Mais, à sa grande déception, ses co-intéressés ne lui en avaient pas appris beaucoup plus long sur Marie Bréhal, et cela par l'excellente raison qu'ils ne savaient que fort peu de chose.



Ils affectaient même de donner momentanément la préférence à d'autres affaires plus urgentes.

Galmard lui avait compté trois mille francs pour rémunérer ses premières démarches, lesquelles s'étaient bornées à écrire à plusieurs notaires de l'arrondissement de Saint-Malo, afin de savoir s'ils avaient connaissance de l'existence de la demoiselle Bréhal.

C'était largement payé, puisque les réponses avaient été négatives.

Dolley n'avait donc rien à dire, et, après avoir fait la sottise de lâcher ses cent mille francs contre un reçu de Billebaude, il s'était contenté d'observer et d'attendre.

Seulement, il était toujours dévoré d'inquiétude, et il avait songé plus d'une fois à s'en aller tout bonnement trouver le père Hingant pour lui conter son cas.

Il faisait fond sur sa loyauté, à ce point qu'il ne doutait pas d'en tirer une réponse sincère. Cependant, la situation était si délicate, qu'il n'avait pas encore osé risquer une visite à l'ancien magistrat ; mais quand le hasard le mit en sa présence chez M<sup>lle</sup> Mathilde Pelchat, il se décida tout à coup à aborder de front la question difficile.

Le bon Jean-Marie n'était nullement préparé à

cette boîte, et il se trouva fort embarrassé pour la parer.

Il lui répugnait fort de déguiser la vérité, et, d'un autre côté, comment avouer à ce pauvre diable d'instituteur enrichi par une succession inespérée que lui, Hingant, l'ami de son oncle, il n'avait d'autre but que de le dépouiller de son héritage au profit d'une étrangère ?

Il aurait fallu confesser aussi la possession du testament, s'excuser de ne l'avoir pas brûlé, s'exposer à un concert de plaintes et de reproches.

Cette perspective était bien de nature à faire reculer l'ex-juge de paix, et il commençait à ne plus trop savoir comment se tirer de là, quand il lui vint une idée lumineuse.

Répondre à côté de la question n'est pas mentir, et c'est à quoi M. Hingant se décida.

— Mon ami, dit-il en choisissant ses mots avec intention, je n'ai d'autre protégée que M<sup>lle</sup> Moulinier, cette jeune fille qui est assise là-bas à côté de votre cousine, et je n'ai aucun motif pour vous cacher que j'ai prié mon ancien camarade, Galmard, et son associé, Billebaude, de s'intéresser à elle.

— Quoi ! il s'agirait simplement d'établir ses droits à la succession de... de qui ? demanda Dolley, partagé entre la crainte et l'espérance.



— Il s'agit de lui faire retrouver la succession de son père, et ces messieurs s'y sont presque engagés. J'ignorais que vous fussiez leur auxiliaire, mon cher François ; mais je ne puis que me féliciter de ce hasard, car je suis bien sûr que vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour nous aider à réussir.

— N'en doutez pas, monsieur Jean-Marie ; je suis à vous corps et âme. Faut-il prendre l'affaire pour moi tout seul ? presser le zèle de mes associés ? Vous n'avez qu'à parler.

Depuis qu'il savait que M<sup>lle</sup> Moulinier ne prétendait point à l'héritage de son oncle, le neveu du corsaire se sentait soulagé d'un grand poids.

— Mon Dieu ! reprit M. Hingant, je ne sais trop quel service demander à votre obligeance. Galmard m'avait donné des espérances qui ne se sont pas réalisées. Un instant j'ai cru toucher au but. Il ne s'agissait que de remettre la main sur un livre où se trouve la seule indication qui puisse nous mettre sur la voie.

— Un livre !

— Oui, c'est toute une histoire, trop longue pour vous être racontée en ce moment... Mais je vous donnerai des détails si, comme je l'espère bien, vous venez me voir.



— Je viendrai pas plus tard que demain, et je vous promets de me mettre en quatre pour dénicher le volume que vous cherchez. Comment est-il fait, ce bouquin ?

— C'est un grand in-8°, relié à la manière ancienne, avec une tranche rouge, et si j'en connaissais seulement le titre, nous serions sauvés. Malheureusement, il a été acheté en vente publique par un vieux juif à barbe grise que Galmard n'a pas encore pu retrouver.

— Un vieux juif !..... Vous ne savez pas son nom ?

— Nous l'avons entendu appeler Mardochée, et nous n'en sommes pas beaucoup plus avancés... Mais voici mon jeune ami le lieutenant Gilbert qui nous arrive... Venez que je vous fasse faire sa connaissance.

François Dolley se leva avec empressement, et il suivit M. Hingant au salon en répétant tout bas :

— Voilà un nom qui est bon à retenir.

C'était en effet le jeune officier qui se présentait dans le salon.

Cette fois, la Bourguignonne n'avait même pas osé se montrer.

Après avoir ouvert la porte au nouveau venu, elle était allée se confiner dans sa cuisine, de peur

de s'exposer aux objurgations de M<sup>me</sup> Tromblas.

Assez surpris de ne pas être annoncé dans un salon où il se présentait pour la première fois, Paul Gilbert s'avança lentement, cherchant des yeux une figure de connaissance, et n'apercevant d'abord que le triomphant bonnet de la veuve du tambour-major.

M. Hingant vint à son secours fort à propos et se chargea de la présentation obligée.

Les deux cousins restèrent assez froids, surtout Charles Dugenêt, qui flairait déjà un rival préféré.

En revanche, la cousine accueillit le lieutenant avec un empressement marqué.

Elle avait toujours eu un faible pour les militaires, et sa figure s'illumina au premier aspect d'un uniforme si bien porté.

Quant à M<sup>me</sup> Tromblas, elle exprima sa joie en se levant toute droite, comme une sentinelle au port d'armes, et en disant tout bas :

— Joli fantassin !... il aurait fait honneur au vingt-neuvième.

Le fait est que le lieutenant pouvait passer partout pour un charmant officier.

Il ne portait plus le bras en écharpe, et sa blessure n'avait laissé sur sa personne d'autre trace qu'un peu de pâleur au visage.

Sa taille dégagée, ses traits réguliers, ses yeux expressifs, sa fine moustache noire et ses dents blanches firent une vive impression sur M<sup>lle</sup> Pelchat, qui savait apprécier les avantages extérieurs du sexe fort.

Peut-être même la laissa-t-elle un peu trop voir.

Marthe se montra, comme toujours, réservée, presque jusqu'à la froideur.

Elle échangea un regard avec Paul et reprit tranquillement son ouvrage.

Les amoureux comprennent à merveille le langage des yeux, et ce regard unique leur avait suffi pour se dire à peu près ceci : « Quel ennui d'être forcés de passer notre soirée avec ces gens-là ! »

— Est-ce que vous attendez encore quelqu'un, ma petite ? demanda la veuve Tromblas.

— Mais... il me semble qu'il ne nous manque plus que mon cousin Jacques, dit Mathilde en minaudant.

— Le Planchais ? Oh ! il ne viendra pas ! s'écria François Dolley.

— En effet, il ne doit pas aimer beaucoup le thé, ricana le beau Dugenêt, qui professait le plus profond mépris pour les instincts vulgaires du co-héritier absent.

— Cependant, je lui ai écrit que j'avais à lui parler d'affaires importantes, hasarda M<sup>lle</sup> Pelchat.

— Oui, comme à moi, dit ironiquement l'ex-maître d'école ; mais j'ai peur qu'il n'ait pas reçu ta lettre, car il déménage souvent.

— Alors, ce n'est pas la peine de rester plus longtemps en faction devant la théière, reprit M<sup>me</sup> Tromblas. Tout à l'heure, j'avais l'estomac dans les talons ; maintenant que j'ai mangé de la tarte, j'ai le gosier sec comme de l'amadou. Si nous nous rafraîchissions d'une tasse de rhum à l'eau chaude ? Qu'en dites-vous, mon lieutenant ?

Paul Gilbert s'inclina en essayant de sourire, quoiqu'il n'en eût guère envie.

Sans avoir une grande habitude du monde, il s'apercevait fort bien que les amis du digne M. Hingant n'appartenaient point à la bonne compagnie, et il lui déplaisait que M<sup>lle</sup> Moulinier se trouvât en contact avec eux.

Ce n'était pas le moment, toutefois, de laisser percer la répugnance qu'ils lui inspiraient, car il tenait beaucoup à ménager les susceptibilités de l'ancien magistrat.

Mais il se proposait d'éviter, à l'avenir, toute occasion de rapprochement.

Cependant, on avait pris place autour de la table, et l'aimable Mathilde, cédant aux réclamations de la veuve altérée, versait à la ronde et déployait toutes ses grâces pour offrir à chacun de ses invités la tasse de thé de rigueur.

Elle profita même de l'occasion pour dédier à Paul Gilbert une de ses mines les plus gracieuses; mais l'officier ne parut pas accorder la moindre attention à cet engageant manège.

Il regardait Marthe à la dérobée, et il était clair qu'il ne pensait qu'à elle, trop clair même, car M<sup>lle</sup> Pelchat, vexée de cette indifférence, se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Peu s'en fallut que ce premier mouvement de jalousie n'eût de fâcheuses conséquences pour la veuve Tromblas; Mathilde faillit, dans son trouble, répandre le contenu d'une tasse sur la superbe robe sang de bœuf.

C'était, en vérité, s'enflammer un peu bien vite; mais la sensible nièce du corsaire était affligée d'un cœur tendre, et depuis qu'elle avait abdiqué la royauté qu'elle exerçait sans partage au *Café-Militaire*, elle était absolument sevrée des séductions de l'épaulette.

Au reste, elle ne renonçait pas à l'espoir de fasciner le récalcitrant fantassin, car, en se comparant à M<sup>lle</sup> Moulinier, elle se disait que M. Paul

Gilbert aurait bien mauvais goût s'il persistait à la lui préférer.

Qu'était-ce qu'une petite fille sans sou ni maille, réduite à courir le cachet pour vivre, à côté d'une opulente beauté qui pouvait apporter deux cent mille francs à son mari ?

Pendant que Mathilde flattait ainsi son espoir naissant de se faire aimer d'un lieutenant décoré, le cousin Charles se livrait à des méditations du même genre.

La conquête de Marthe lui tenait toujours au cœur, avec ou sans dot, et il cherchait un moyen d'évincer le bel officier.

Pour commencer, il se mit à adresser à M<sup>lle</sup> Moulinier des galanteries provinciales qui n'eurent pas le pouvoir de la dérider, mais qui firent froncer le sourcil à Paul.

M. Hingant ne manquait pas de tact, en dépit de sa bonhomie naïve.

Il comprit que ses jeunes protégés n'étaient point satisfaits de la tournure que prenait la conversation, et il s'empressa de mettre sur le tapis un sujet d'entretien plus général.

— Mes amis, dit-il en s'adressant collectivement à tous ceux qui l'entouraient, il faut que je vous fasse part d'un grand projet.

Tout le monde leva les yeux sur lui, et



M<sup>me</sup> Tromblas, qui allait introduire dans sa tasse un quatrième morceau de sucre, suspendit son mouvement pour mieux écouter.

— Vous vous plaisez à Paris, reprit l'ex-juge de paix ; je le sais, et je n'y trouve point à redire. Mais j'espère pourtant que vous n'avez pas tout à fait renoncé à notre cher pays.

— Peuh ! dit Charles, il n'est pas gai, le cher pays.

— Ces dames du haut commerce de Saint-Malo sont bien *pimbèches*, ajouta Mathilde en faisant la moue.

— Et puis, moi, j'ai mes affaires ici, murmura Dolley.

— Vous, mon cher François, continua Hingant, vous serez certainement obligé d'être là-bas à la Saint-Michel pour régler vos comptes avec vos fermiers, car vous êtes un homme sérieux. Je soupçonne que Mathilde et Charles ne s'occupent pas beaucoup de ces détails ; mais ils ne seront peut-être pas fâchés de venir faire un tour en Bretagne à la fin de la belle saison, pour se reposer un peu des plaisirs de la grande ville. J'ai donc médité sournoisement de rassembler toute la famille de mon pauvre ami Léridan dans ma vieille maison de Cancale, et j'espère que M<sup>lle</sup> Moulinier et M. Gilbert compléteront cette réunion intime.

Il y eut quelques sourires de condescendance plutôt que d'approbation; mais la veuve fut la seule à répondre catégoriquement :

— Fameuse idée ! j'en suis ! On étouffe dans ce Paris, et l'air de la mer me fera du bien.

— Quant à l'ami Jacques, reprit Hingant sans faire semblant de s'apercevoir du peu d'enthousiasme qu'excitait sa proposition, je suis sûr de le décider. Un marin comme lui ne peut passer sa vie à naviguer sur l'eau douce, et il sera enchanté de revoir nos pêcheurs de La Houlle.

— Hum ! je crois que vous auriez tort de compter sur lui, grommela l'ex-maître d'école.

— Le fait est, dit assez aigrement M<sup>lle</sup> Pelchat, que s'il ne se dérange pas plus pour M. Jean-Marie que pour moi...

— Il ne faut pas lui en vouloir, ma chère enfant, interrompit le conciliateur par excellence; il demeure si loin !... D'ailleurs, il n'est pas encore très-tard, et nous le verrons peut-être ce soir. Mais, j'y pense, à quoi passe-t-il son temps ici, ce brave Jacques ? Vous devez savoir cela, vous, mon cher François, quoique je ne suppose pas qu'il se soit, comme vous, lancé dans la haute spéculation.

— Moi ! s'écria Dolley, je n'en sais rien du tout, et je vous prie de croire que je n'ai point envie de m'en informer.

— Quoi ! penseriez-vous donc que notre ami Le Planchais...

— Je pense qu'il mène une vie qui ne me convient nullement. Mais c'est son affaire, et, pourvu qu'il ne me compromette pas, c'est tout ce que je lui demande.

— Bah ! il n'est pas si méchant que ça, dit la veuve Tromblas, et je lui verserais de bon cœur un verre de rhum. Passez-moi donc le flacon que je boive à sa santé, à ce cher Le Planchais.

— Présent ! Le Planchais ! Qui est-ce qui veut voir Le Planchais ? le vrai ? répondit du fond du salon une voix avinée.

Tout le monde se retourna, car la surprise était un peu forte.

Décidément, la Bourguignonne n'était pas née pour servir dans le grand monde.

Elle laissait entrer les gens chez sa maîtresse comme on entre dans un café.

— Nous parlions précisément de vous, mon cher Jacques, dit Hingant en allant au-devant du cousin retardataire.

— Mieux vaut tard que jamais... Plus on est de fous, plus on rit, prononça gravement M<sup>me</sup> Tromblas.

— Il est gris comme un Polonais ; ça va être drôle, murmurait Charles Dugenêt.

---

— Salut, la compagnie! grommela Le Planchais en s'approchant des dames.

Ce fut un coup de théâtre.

Marthe se leva, étendit les bras comme pour repousser une horrible vision et tomba évanouie sur le parquet.

En même temps, Le Planchais fit un bond en arrière, et, repoussant brutalement M. Hingant qui cherchait à le retenir, il se précipita hors du salon.

Le meurtrier et la fille de sa victime s'étaient reconnus.

---

## IV

## Conférence entre héritiers.

Le lendemain de cette réunion de famille qui avait si bien commencé et si mal fini, M<sup>lle</sup> Pelchat et ses deux cousins, Charles et François, causaient avec animation dans le salon où Jacques Le Planchais avait fait la veille une si malencontreuse entrée.

Son apparition et l'évanouissement de M<sup>lle</sup> Moulinier avaient donné le signal d'une débandade générale, si bien que personne n'avait songé à poursuivre l'assassin, ni même à demander des explications.

M. Hingant, consterné, abasourdi, ne s'était occupé que de sa chère protégée.

Paul Gilbert, ne comprenant rien à ce qui se passait, fort désireux d'ailleurs de quitter une compagnie qui lui déplaisait fort, s'était empressé d'aller chercher un fiacre, et il avait aidé l'ex-juge de paix à ramener Marthe à son domicile.

Les cohéritiers étaient donc restés seuls à se regarder, comme des augures embarrassés de leur contenance, ne sachant trop s'ils devaient rire ou s'affliger de ce dramatique incident que Dolley était seul en état d'expliquer.

Peut-être auraient-ils échangé sur-le-champ leurs impressions, car chacun d'eux, pour des raisons différentes, éprouvait le besoin de soulager son cœur; mais la présence de la veuve Tromblas les gênait.

La bonne dame, en voyant M<sup>lle</sup> Moulinier tomber en syncope, s'était mise à pousser des cris de mouette effarée.

Peu s'en fallut même que l'émotion et la tarte aux confitures ne lui procurassent une indigestion, et elle troubla si fort l'assistance par ses gémissements, qu'on se sépara sans rien se dire.

Seulement, Mathilde eut soin de donner rendez-vous à ses cousins pour la matinée suivante, à une heure où elle espérait que la sensible Tromblas reposerait encore.

Tous les deux furent exacts, car il leur tardait de s'entendre avec elle sur certains points fort intéressants pour chacun d'eux.

L'entretien débuta par de vifs reproches que l'ancien maître d'école adressa à Mathilde pour



lui avoir joué le mauvais tour de l'inviter en même temps que Le Planchais et M. Hingant.

— C'est un véritable guet-apens, dit-il avec humeur, et si j'avais su que je m'y rencontrerais avec cette brute de Jacques, je ne serais certainement pas venu chez toi.

— Eh ! ce n'est pas ma faute, s'écria M<sup>lle</sup> Pelchat d'un ton dolent ; je suis assez contrariée de ce qui est arrivé... C'est le père Jean-Marie qui m'a tourmentée pour que je rassemble ici toute la famille, et nous avons tous intérêt à ne pas nous brouiller avec lui.

— Bon ! mais encore fallait-il m'avertir que je ne serais pas seul chez toi ; j'aurais su alors ce que j'avais à faire.

— Aussi, qui est-ce qui aurait deviné que ça tournerait au tragique ? Est-ce que je me doutais, moi, que Jacques avait eu des histoires avec ma maîtresse de piano ? Et encore maintenant, aussi vrai que je m'appelle Mathilde, je n'y vois que du feu dans toutes ces machines-là.

— Moi non plus, dit le joli Dugenêt, mais ça m'est assez égal. Ce n'est pas tant Jacques qui m'inquiète que la chose de savoir si la petite Moulinier aura une dot.

— Vraiment ! s'écria François avec ironie. Tu te figures qu'elle s'est évanouie pour rien et que

nos accointances avec Le Planchais ne peuvent pas nous faire du tort ! Et toi, ma fille, tu crois qu'on peut inviter cet animal-là chez soi sans se compromettre avec la police !

— La police ! répéta M<sup>lle</sup> Pelchat terrifiée.

— Comment ? comment ? demanda Charles presque aussi ému que sa cousine ? Est-ce que le malheureux aurait volé ?

— Il n'a rien volé du tout. Au contraire, c'est lui qui se fait voler par les camarades avec lesquels il passe sa vie à boire au cabaret. Seulement, il a bien mieux qu'un vol sur la conscience. Il a commis un assassinat.

— Ah ! mon Dieu ! gémit la pauvre Mathilde.

— Pas possible ! murmura Charles toujours sceptique.

— C'est comme ça, mes petits amis. En débarquant ici, Jacques s'est lié avec des ivrognes de son espèce qui l'ont mené dans les clubs et qui lui ont fait accroire qu'en se fourrant dans la politique il s'enrichirait. Ils l'ont si bien chambré que le jour où la bagarre de juin a commencé, mon imbécile a pris un fusil et les a suivis aux barricades. Comme au fond il n'est pas crâne et qu'il ne se souciait pas d'attraper une balle ou un coup de baïonnette derrière un tas de pavés, il a graissé la patte à un portier, et il est allé

se cacher à l'entresol d'une maison auprès de la porte Saint-Denis. De là il pouvait tirer sans risquer sa peau, et il n'a pas manqué une si belle occasion. Du premier coup il a tué le capitaine de la compagnie de garde nationale qui marchait en tête; mais voilà où ça devient curieux : on l'a poursuivi ; il s'est sauvé au premier étage, et il est tombé tout justement chez qui?... chez M<sup>lle</sup> Moulinier, la propre fille du capitaine qu'il venait d'expédier dans l'autre monde...

— Et elle l'a reconnu hier soir chez moi!... Mais je suis perdue ! s'écria M<sup>lle</sup> Pelchat.

— Ah ! ah ! tu commences à comprendre maintenant.

— Moi aussi, parbleu, dit Dugenêt ; mais pourquoi diable ne l'a-t-elle pas fait empoigner, pendant qu'elle le tenait, par les gardes nationaux de son papa ?

— Parce qu'elle n'avait rien vu ; parce qu'il ne s'est pas vanté du mauvais coup qu'il venait de faire, et qu'il s'est présenté comme un pauvre diable, insurgé malgré lui et cherchant à fuir de féroces défenseurs de l'ordre qui voulaient le fusiller. La petite a cru ce beau récit et lui a ouvert une porte de derrière pour qu'il pût se sauver.

— Ça ressemble à un roman, fit observer

Charles ; mais elle a donc su la vérité plus tard, puisqu'elle s'est trouvée mal hier rien qu'en voyant Jacques ?

— Parfaitement ; et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le père Jean-Marie s'est trouvé là tout justement pour la lui apprendre. Il était sergent dans la compagnie de Moulinier ; il l'avait vu tomber, et il n'y avait qu'une chose qu'il ne pouvait pas dire à sa fille, parce qu'il ne la savait pas : c'était le nom de l'assassin. Maintenant il le connaît.

— Diable ! c'est grave... très-grave... Mais toi, François, tu le savais donc ?

— Je savais que ce mauvais gueux de Jacques avait *descendu* un officier sur le boulevard Bonne-Nouvelle, et ça par une bonne raison : c'est qu'il s'est réfugié chez moi pour se cacher et qu'il m'a raconté cette belle équipée. Mais je ne me doutais pas que le père Jean-Marie s'intéressait à la fille du défunt capitaine.

— Au fait, comment le vieux se trouve-t-il donc mêlé à toute cette histoire-là ?

— Je viens de l'apprendre il n'y a pas une heure, car, moi, je ne suis pas comme vous, qui ne vous occupez que de fanfreluches, et je sais me remuer quand mes intérêts sont en jeu. Ce matin donc, je me suis levé avec le jour, et je suis

allé causer avec le portier de feu Moulinier, qui m'a tout raconté par le menu. Papa Hingant s'est pris d'une belle amitié pour la fille de son capitaine, à la suite de l'aventure. Il l'a emmenée chez lui d'abord, et puis il lui a trouvé un logement convenable et des leçons, en attendant que la succession de son père soit liquidée.

— C'est donc vrai qu'elle n'est pas riche ? interrompit Dugenêt, que ce point intéressait tout particulièrement.

— Ça, mon petit, c'est une autre question, et nous allons la traiter tout à l'heure. Je reviens à Le Planchais, parce que je tiens à vous prouver à tous les deux qu'il est prudent de se garer de sa société.

— Oh ! il n'y a pas de danger que je la recherche, murmura Mathilde.

— Vous pensez bien, reprit Dolley, que je ne me souciais pas de le garder chez moi, d'autant que l'affaire du coup de fusil tiré de l'entresol avait fait du bruit, et que la police cherchait partout le coupable. Je l'ai donc mené dans la maison d'un de mes amis qui a bien voulu lui céder une chambre. Vous croyez peut-être qu'il s'y est tenu tranquille ? Pas du tout. Il sortait déguisé en ouvrier ; il courait les marchands de vin ; il rentrait ivre à ne pas se tenir debout. Bref, il



en a tant fait que j'ai prié mon ami de m'en débarrasser. On l'a casé provisoirement dans la banlieue, en attendant qu'on pût le faire filer à l'étranger ; mais je doute que nous y réussissions, car il se fera certainement pincer un de ces jours. Jugez si j'ai été content quand j'ai appris hier soir qu'on l'attendait ici. Je me demande même comment il a pu recevoir ta lettre, ajouta-t-il en s'adressant à Mathilde.

— Je l'ai envoyée à son logement, celui qu'il m'avait indiqué en arrivant à Paris : quai de Béthune, dans l'île Saint-Louis.

— Et elle lui est arrivée... preuve qu'il ose encore se montrer à son domicile... Il ne manquait plus que cela ! Nous pouvons compter qu'avant peu nous le verrons devant un conseil de guerre, à moins que la rencontre de la jeune Moulinier ne le rende un peu plus prudent. En tout cas, vous voilà avertis, mes enfants : c'est affaire à vous de lui fermer votre porte.

— Sois tranquille, dirent en chœur le cousin et la cousine.

— Pourvu que M. Hingant ne me dénonce pas pour l'avoir reçu, ajouta Mathilde.

— Il en est bien incapable, le pauvre cher homme ! et d'ailleurs je me charge de te justifier vis-à-vis de lui si tu en avais besoin. Passons



maintenant à un sujet qui nous touche d'aussi près que les coquinerics de Jacques. Toi, Charles, tu m'as demandé si M<sup>lle</sup> Moulinier était décidément ruinée. Je suis en mesure de te répondre, quand tu m'auras dit pourquoi tu tiens tant à savoir ça.

— Oh ! pour rien... par pure curiosité, balbutia le beau Charles assez interloqué.

— Très-bien, mon petit. Tu veux jouer au fin avec moi, mais je te préviens que ça ne réussira pas. Crois-tu donc que je n'ai pas des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ? Te figures-tu que je n'ai pas deviné que tu trouves la petite à ton goût, comme j'ai deviné que Mathilde en tient pour l'officier ?

— Par exemple !... si on peut dire !... balbutia M<sup>lle</sup> Pelchat en rougissant.

— Eh bien ! quand ce serait vrai ? dit Dugenêt.

— Si c'était vrai, mon gars, il faudrait me le dire catégoriquement.

— Pourquoi ça ?

— Parce que, dans ce cas-là, monsieur mon cousin, dit gravement François Dolley, j'aurais une proposition à vous faire.

— A qui et à quoi se rapporte-t-elle, ta proposition ? demanda le cousin Charles.

— A un projet de mariage entre M. Dugenêt,

propriétaire, et M<sup>lle</sup> Moulinier, répondit Dolley sans sourciller.

— Allons donc ! tu es fou !

— Pas si fou, mon bonhomme ; et pour te montrer que je sais parfaitement ce que je dis, je vais te répéter ce que tu penses aussi exactement que si je lisais dans ton joli petit cœur.

— Parbleu ! je serais curieux de voir ça.

— Alors, écoute-moi au lieu de m'interrompre à tout bout de champ. Tu tenais beaucoup tout à l'heure à connaître au vrai la situation financière de la jeune personne, et ta raison pour t'en informer, là voici : la petite te plaît, et tu as bonne envie de lui faire la cour quand même ; mais tu ne voudrais épouser que si elle est riche, et ce n'est pas moi qui t'en blâmerai. Si au contraire elle est ruinée sans rémission, tu te rabattras sur une simple amourette, et tu essaieras tout bonnement de supplanter pour un temps ce lieutenant que Mathilde trouve si beau. Ai-je deviné ?

— Ma foi ! oui. Je ne vois pas pourquoi je m'en cacherais.

— Ni moi non plus ; mais je conclus que tu as un grand intérêt à savoir à quoi t'en tenir, car il serait désagréable de faire fausse route.

— Sans doute.

— Eh bien ! je suis peut-être le seul homme au monde qui puisse te renseigner exactement, car si tu t'adressais au père Jean-Marie, il ne se gênerait pas pour t'éconduire, attendu qu'il a d'autres visées que de t'accorder la main de la jeune personne.

— Ça n'est pas prouvé, s'écria Charles avec une fatuité naïve qui fit sourire son cousin.

— Essaie, et tu m'en diras des nouvelles. En attendant, tu ferais mieux de commencer par me consulter.

— Aurais-tu par hasard le projet de me vendre ta consultation ?

— On en achète tous les jours de moins profitables, et je ne serais point embarrassé d'en tirer parti ailleurs. Mais il faut bien faire quelque chose pour ses parents, et je vais t'instruire gratis.

— C'est ton métier, ricana Dugenêt.

— Bon ! c'est connu. J'ai été instituteur, et je n'en rougis pas ; mais je ne le suis plus depuis que tu as donné ta démission de commis ; et je ne donne des leçons qu'à ma fantaisie. Profite de celle qu'il me plaît de t'offrir ce matin. Ce soir, il ne serait peut-être plus temps.

— J'attends que tu aies fini tes préambules.

— J'ai fini. M<sup>lle</sup> Moulinier ne possède en ce

moment que sa beauté, ses talents et un joli mobilier qui vaut bien trois mille francs au bas mot.

— Charmante perspective pour entrer en ménage !

— Monsieur son père n'ayant laissé que des dettes, elle est absolument sans fortune.

— Je m'en doute depuis hier, et si tu n'as que cette nouvelle à m'apprendre...

— Elle est sans fortune, reprit imperturbablement Dolley, mais elle a, comme on dit, des espérances.

— Quelles espérances ?

— D'abord, il faudrait être bien sot pour ne pas voir que M. Hingant, n'ayant pas d'héritiers et s'étant pris pour cette enfant d'une belle passion paternelle, compte lui laisser un jour tout son avoir... Et il a de bons biens au soleil, le père Jean-Marie.

— Superbes ; mais je ne crois pas aux successions qu'on promet, et, quand même il serait vrai que le bonhomme ait l'idée de coucher la petite sur son testament, il peut vivre vingt ans et plus. J'aurais le temps d'user bien des paires de souliers avant de pouvoir chausser les siens.

— C'est pourquoi je n'insiste pas sur cette chance, qui est pourtant assez belle pour qu'on s'en préoccupe. Mais j'ai mieux à t'annoncer.

— Quoi donc ? Un oncle d'Amérique ? un quine à la loterie ?

— Tu ne seras jamais sérieux, et c'est un tort, mon cher. Sache que M<sup>lle</sup> Moulinier est appelée à recueillir un gros, très-gros héritage qui lui appartient dores et déjà.

— Appelée ! qu'est-ce que ça veut dire ? Quand recueillera-t-elle ?

— Le jour où elle sera en mesure de produire un titre qui établit ses droits, qu'elle n'a pas en sa possession maintenant, mais qu'elle peut avoir demain.

— Oh ! demain ! Si elle était si sûre que ça de le tenir demain, elle ne s'amuserait pas à donner des leçons de piano en attendant.

— Demain, c'est une façon de parler. Je veux dire seulement, et j'affirme qu'elle est en passe de le retrouver d'un moment à l'autre.

— Il est donc perdu, ce fameux titre ?

— Perdu ou volé, peu importe, pourvu qu'il existe et qu'on remette la main dessus.

— Serais-tu chargé de le chercher par hasard ?

— Précisément, et j'ajoute que je suis sûr de réussir à le rattraper, car je sais où il est.

— Et le père Jean-Marie le sait-il ?

— Non, puisque c'est lui qui m'a prié de m'occuper de cette affaire-là.

— Et M<sup>lle</sup> Moulinier ?

— Pas davantage.

— Alors, qu'attends-tu pour leur faire cette agréable surprise ?

— J'attends, mon petit, que je sois en mesure de tirer profit de ma trouvaille.

— Hingant et sa protégée te la paieront.

— Pas ce qu'elle vaut, et peut-être même pas du tout, car je suis censé agir en ami, et j'aurais mauvaise grâce à mettre mes services à prix.

— Diable ! en ce cas, tu risques fort de travailler pour le roi de Prusse.

— Nullement, cher ami, car je compte sur toi pour me récompenser de mes peines.

— Sur moi ! voilà qui est fort !

— C'est tout simple, au contraire. Supposons que tu parviennes à épouser M<sup>lle</sup> Moulinier, devenue millionnaire ; tu jouirais tout au moins de son revenu, attendu que le mari est le chef de la communauté, même sous le régime dotal. Il me semble que si cette aimable éventualité se réalisait, je serais assez fondé à te demander une part dans l'aubaine.

— Et moi assez disposé à te l'accorder. C'est même une jolie partie à jouer ; mais fais-moi le plaisir de me dire qui de nous deux avancera la mise. Épouserai-je avant que tu aies enrichi ma



femme, ou lui apporteras-tu sa fortune avant que j'épouse ? Ça demande à être éclairci, car celui qui se risquerait le premier courrait risque d'être volé.

— Hé ! hé ! petit, tu es plus fort que je ne le pensais, dit Dolley avec un rire sec. Seulement, tu n'as pas pensé qu'il y avait un moyen de tout concilier. Si tu veux me signer une reconnaissance d'une somme que nous fixerons d'un commun accord, le jour où ton mariage sera décidé je te remettrai en échange le titre qui constitue la fortune de ta future. De cette façon, personne ne s'exposera à une tromperie.

— Ça demande réflexion ; mais cependant, quand tu m'auras montré la preuve authentique et palpable que la petite est riche, je ne refuserai pas à m'engager à proportion de la dot.

— C'est tout ce que je te demande. En attendant que l'heure de conclure arrive, tu auras de quoi t'occuper.

— Comment ça ?

— Eh ! parbleu ! il te reste à te faire aimer de M<sup>lle</sup> Moulinier, et il n'est pas trop tôt de t'y mettre.

— Si tu crois que c'est facile...

— Il suffit que ce soit possible, et tu as assez d'atouts dans ton jeu pour gagner, si tu sais t'en

servir. Je ne suis plus d'âge à conter fleurette ; mais si j'étais à ta place, je ne serais pas embarrassé.

— Je voudrais bien voir comment tu t'y prendrais.

— De la façon la plus naturelle. Je m'arrangerais pour trouver une bonne occasion de dire à la demoiselle que tu n'osais pas lui déclarer tes intentions, parce que tu la croyais riche, mais que, la sachant pauvre et ne craignant plus d'être soupçonné d'agir par intérêt, tu n'as plus de motif de lui cacher ton amour. Voilà le canevas ; c'est à toi de le broder...

— Pas si mal imaginé, mais...

— Le désintéressement... la passion... tous les beaux sentiments en avant... Les fillettes s'y laissent toujours prendre.

— Bon ! mais le diable, c'est que la petite est coiffée de ce lieutenant...

— Est-ce là ce qui t'arrête ? Notre cousine nous donnera un coup de main pour le lui souffler. Cette chère Mathilde, voilà une demi-heure que nous l'ennuyons de nos affaires... Il s'en va temps que nous nous occupions un peu des siennes... Allons ! avoue, ma fille, que si tu voulais t'en donner la peine, tu aurais bientôt fait la conquête du fantassin.

— Je n'y pense guère, dit M<sup>lle</sup> Pelchat en affectant un air dégagé ; mais le fait est que je me flatte de valoir un peu mieux qu'une petite pensionnaire maigre comme un cent de clous et pâle à faire peur.

— Avec des joues fraîches et des yeux brillants comme les tiens, tu tournerais la tête à tous les officiers de la garnison de Paris, et je ne donne pas huit jours à celui-là pour tomber amoureux de toi. M<sup>lle</sup> Moulinier en séchera de jalousie, et la jalousie peut mener loin, quand on a sous la main un jeune et joli cavalier comme notre cousin Charles. Alors, ma foi ! tout s'arrangerait pour le mieux, puisque chacun aurait son lot ; nous ferions les deux noces en même temps, et tu peux compter, ma bonne Mathilde, que nous ne serions pas ingrats. Pour ma part, je me chargerais d'arrondir ta dot de façon à te contenter.

— Et moi donc ! s'écria Dugenêt.

— Nous verrons... je ne dis pas non, balbutia Mathilde, beaucoup plus émue qu'elle ne voulait le paraître.

— A la bonne heure ! vous voyez qu'on finit toujours par s'entendre. Ainsi, c'est convenu, et il n'y a plus à s'en dédire. Nous marchons d'accord, et nous réussirons, je vous en réponds. L'union fait la force, comme je vous disais là-bas,

---

au *Pignon-Maudit*, le soir de nos partages. Ce brutal de Jacques n'a pas voulu me croire ; tant pis pour lui, et qu'il n'en soit plus question. Et maintenant, mes enfants, je vous conseille d'aller, aujourd'hui même, et chacun de votre côté, chez ce bon M. Hingant, pour savoir comment se porte cette excellente M<sup>lle</sup> Moulinier. Si par hasard vous la rencontrez chez lui, et si M. Paul Gilbert s'y trouve aussi, tout sera pour le mieux, et je vous engage à commencer l'attaque.

— Y seras-tu ? demanda Dugenêt.

— Moi ! non pas ; je n'ai de cour à faire à personne, et j'ai à courir après quelque chose.

— Quoi donc ?

— Après la fortune de ta femme, mon petit, dit François Dolley en prenant son chapeau pour sortir.

---

## V

**Le déjeuner de maître Galmard.**

François Dolley avait, par son père, du sang normand dans les veines, et s'il s'était assez naïvement gouverné depuis son arrivée à Paris, cela tenait uniquement à ce qu'il avait toujours vécu jusque-là dans un chef-lieu de canton.

Il faut avoir le pied marin pour naviguer au milieu des écueils de la grande ville, et c'est pourquoi les débuts de l'ex-maître d'école dans le rôle de spéculateur n'avaient pas été fort heureux.

En se laissant enguirlander par Billebaude, il avait agi en vrai provincial qui ne sait encore juger ni les hommes, ni les affaires.

Mais il était de ceux auxquels l'expérience profite vite, et il ne lui avait pas fallu trois semaines pour apprécier ses associés à leur juste valeur.

Il savait parfaitement maintenant que ces deux respectables personnages étaient, comme on dit, ca-

pables de tout, ce qui signifie qu'ils possédaient toutes les aptitudes, hormis celle de faire le bien.

Un honnête homme, en pareil cas, n'aurait pas eu d'autre pensée que de retirer de leurs griffes le capital à eux si imprudemment confié, ne fût-ce que pour ne pas se trouver un jour compromis dans des opérations qui pouvaient fort bien se terminer en police correctionnelle.

Mais François Dolley raisonnait d'une façon tout opposée. Non qu'il envisageât tranquillement la possibilité de perdre ses cent mille francs : ce malheur lui eût au contraire été fort sensible ; mais il comptait surveiller ses complices de telle sorte qu'ils ne pourraient pas lui jouer de mauvais tours, et il se disait qu'entre leurs mains son argent lui rapporterait gros, tant qu'ils n'auraient pas intérêt à se débarrasser de lui.

Pour l'allécher, ils lui avaient déjà donné trois mille francs. Pour continuer à en tirer de bons profits, il lui suffisait de se rendre nécessaire, en d'autres termes de les tenir par la possession d'un bon secret qui les mettrait à sa discrétion.

Ces messieurs faisaient *chanter* leurs clients ; — Dolley ne connaissait pas le mot, mais il avait deviné la chose ; — il voulait leur appliquer la loi du talion et les faire *chanter* à leur tour.

Or, ce secret qu'il cherchait à se procurer, le



hasard venait de le lui livrer. De la conversation avec M. Hingant avait jailli un trait de lumière, et aux inquiétudes qui le dévoraient avait succédé une joie sans mélange.

Rassuré sur la succession de son oncle, l'heureux François voyait s'ouvrir devant lui des horizons nouveaux.

Son esprit sagace s'était appliqué sur-le-champ à rapprocher des renseignements livrés par Jean-Marie certaines circonstances à lui connues.

Ainsi, il s'était rappelé avoir vu plusieurs fois sur le seuil de sa boutique de la rue des Cannettes, au rez-de-chaussée de la maison habitée par Billebaude, un vieillard à barbe grise qui avait bien la mine d'un enfant d'Israël.

Il lui était déjà plus d'une fois venu à l'esprit que ce marchand de bric-à-brac, qui faisait presque fonctions de portier chez l'homme d'affaires, devait être en relations secrètes avec l'association. Le moment était opportun pour s'en assurer, et Dolley n'avait pas perdu une minute.

Pendant qu'on s'empressait autour de M<sup>lle</sup> Moulinier évanouie, il avait subitement pris le chemin de la porte en criant qu'il allait tâcher de rattraper Le Planchais pour lui demander des explications, et il s'était rendu tout droit au café où maître Billebaude tenait ses assises tous les soirs.

Là, entre deux verres de bière et une partie de domino, il n'eut pas de peine à obtenir de son associé une indication précieuse.

Il eut soin, sans avoir l'air d'y attacher d'importance, d'amener la conversation sur le locataire de la boutique.

Billebaude se garda bien de lui confier que le bonhomme était l'agent et l'espion de l'association, et surtout de Galmard.

Mais comme au fond il le détestait, il voulut faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire détourner tout soupçon d'accointances et décharger sa bile, en se plaignant vivement de ce Mardochée qui, prétendit-il, le gênait beaucoup, parce que son étalage attirait des flâneurs incommodes et parce qu'il se mêlait souvent de dévisager les clients.

Il n'eut pas plutôt lâché le nom de Mardochée que Dolley sut à quoi s'en tenir.

Il n'insista plus et s'en alla enchanté de sa soirée.

La nuit fut employée par lui à méditer sur ce qu'il venait d'apprendre et à arrêter un plan de campagne.

Il ne doutait point d'avoir, du premier coup, mis la main sur la bonne piste, et il était à peu près sûr qu'une tramé s'était formée entre tous ces coquins contre le père Jean-Marie.

Comment? dans quelles circonstances et dans quel but? Il fallait le savoir, et pour cela il se leva de si bonne heure, qu'avant d'aller chez sa cousine Pelchat il eut le temps d'apprendre une foule de choses.

D'abord, chez le portier de la maison du boulevard Bonne-Nouvelle, toute l'histoire de M<sup>lle</sup> Moulinier et la mort tragique de son père.

Ensuite, chez M. Hingant, qu'il prit au saut du lit, tous les détails de sa mésaventure à l'hôtel des ventes.

François, désormais, était fixé.

Évidemment, Mardochée n'avait agi que par ordre de Galmard ou de Billebaude, et ce livre devait être en la possession de l'un des deux.

Évidemment encore les drôles se proposaient de vendre fort cher à Marthe et à son protecteur l'héritage de M. Moulinier, et d'escamoter, à lui Dolley, sa part dans l'exploitation de ce secret.

Il ne s'agissait plus que de le leur arracher, ou plutôt de se substituer à eux en s'emparant adroitement du volume qui le contenait.

Sur ce beau projet vint se greffer immédiatement celui d'en tirer un double parti, et on a vu comment, sans perdre une minute, l'ingénieux maître d'école sut faire entrer dans sa combinai-

son l'inflammable Mathilde et l'ambitieux cousin Charles.

En sortant de la conférence qu'il avait jugé à propos d'avoir avec eux, il voulut mettre les heures à profit, car il n'était point homme à s'endormir sur un premier succès.

Son siège était fait, et il savait comment s'y prendre pour mener de front la conduite de tous les intérêts qu'il avait mis en jeu.

Une seule chose l'embarrassait encore.

Lequel des deux associés convenait-il d'attaquer? En d'autres termes, le livre était-il caché rue des Cannelles, chez Billebaude, ou bien rue de Cléry, chez Galmard?

Toutes les probabilités étaient en faveur de la dernière hypothèse.

D'abord, Galmard était le chef véritable de l'association, et, dans une occurrence aussi sérieuse, il avait sans doute tenu à opérer lui-même.

De plus, sa présence à l'adjudication était un indice concluant.

Jean-Marie avait raconté l'incident déplorable qui lui avait fait manquer l'enchère définitive, et c'en était assez pour que Dolley supposât à bon droit que toute cette scène avait été arrangée d'avance entre l'avocat et le juif barbu.

Le cousin François se décida d'autant plus volontiers à commencer par Galmard, qu'il avait un excellent prétexte pour lui faire une visite.

Il avait à l'entretenir de la nouvelle incartade de Le Planchais et à lui demander de le délivrer définitivement de ce parent dangereux.

Il se dirigea donc d'un pied léger vers le domicile de l'homme de loi.

Comment il s'y prendrait pour arriver à ses fins, maître Dolley ne le savait pas encore.

Il comptait beaucoup sur son adresse et un peu sur le hasard, car il n'était pas assez sot pour aborder de front la question brûlante du livre subtilisé par Mardochée.

Il aurait fallu pour cela parler de ses relations personnelles avec M. Hingant, et il se serait bien gardé de commettre une pareille imprudence.

C'était la première fois, du reste, qu'il allait mettre les pieds dans le cabinet de consultations de la rue de Cléry, car maître Galmard avait toujours tenu à distance le provincial qu'il avait daigné admettre en tiers dans son entreprise.

Il ne communiquait avec lui que par l'entremise de Billebaude.

Aussi ne fut-il pas peu surpris quand sa vieille servante lui annonça que M. Dolley demandait à le voir pour affaire urgente.



Il n'était guère plus de dix heures du matin, car François avait mené rondement ses courses, et l'avocat était occupé à déjeuner d'un hareng saur et d'un morceau de fromage de Gruyère, qu'il arrosait d'eau claire.

Son modeste appartement ne comportait point le luxe d'une salle à manger, et le praticien prenait ce frugal repas sur le coin de la table de son cabinet.

Il ne fit aucune difficulté d'admettre Dolley à le contempler dans l'exercice de sa vertu dominante, la sobriété, et l'ex-maître d'école fut introduit sur-le-champ.

— Quel bon vent vous amène, cher monsieur ? dit Galmard sans cesser de s'escrimer avec les arêtes de son hareng. Auriez-vous fait quelque trouvaille inespérée ? Seriez-vous sur la piste de Marie Bréhal ?

— Hélas ! non, soupira Dolley ; je n'ai rien de bon à vous apprendre, et si je me permets de vous déranger à l'heure de votre déjeuner, c'est que...

— Vous ne me dérangez point, et c'est moi qui aurais à m'excuser de vous faire assister à un repas qui ne rappelle en rien ceux de Lucullus. Mais je ne rougis pas de la simplicité de mes habitudes, et d'ailleurs les affaires avant tout. Voyons ! de quoi s'agit-il ?



— De ce misérable parent que vous avez bien voulu vous charger d'éloigner de Paris. Le drôle y est encore, et il commet imprudence sur imprudence. Croiriez-vous que, hier soir, il a eu l'audace de se présenter dans une maison où je passais la soirée avec des compatriotes?

— Diantre! voilà qui est désagréable et même compromettant pour vous.

— D'autant plus désagréable qu'il était ivre, selon son habitude, et d'autant plus compromettant qu'il se trouvait là des personnes qui avaient eu vent de sa conduite pendant les affaires de Juin.

— Et comment a fini l'aventure?

— Moins mal que je ne le craignais. Il s'est aperçu qu'il avait fait une sottise, et il est parti de bonne heure; mais sa visite a produit le plus mauvais effet, et comme il pourrait lui prendre fantaisie de recommencer...

— Vous venez me demander de le faire filer le plus tôt possible.

— Oh! oui, le plus tôt possible! s'écria Dolley avec conviction.

— Très-bien; je vais y aviser; mais d'abord je voudrais être un peu mieux renseigné sur la situation. Est-il riche, votre parent?

Dolley allait répondre à cette question assez

inattendue, quand son attention fut attirée par un objet qu'il n'avait point aperçu tout d'abord.

La façon dont la vieille servante de maître Galmard avait mis le couvert de son maître était aussi simple que les mets qu'elle lui avait servis.

Une assiette unique et, par dessus le marché, fortement ébréchée, contenait le hareng saur et le fromage de Gruyère.

Aux déjeûners de l'avocat, le dessert fraternisait avec les hors-d'œuvre, sans que son palais répugnât le moins du monde à cet étrange amalgame.

Un copieux morceau de pain, — deuxième qualité, — un verre de cabaret et un petit tas de sel gris au fond d'un cornet de papier déplié, représentaient les accessoires du festin, complétés par un couteau à manche de corne que Galmard, homme prudent, portait toujours dans sa poche.

Mais ce n'était pas le curieux spectacle d'un avocat du barreau de Paris, mangeant sur le pouce comme le commissionnaire du coin, qui étonnait en ce moment François Dolley au point de l'empêcher de répondre.

Il n'était pas lui-même assez raffiné dans ses goûts pour s'effaroucher de cette infraction au *décorum* professionnel.

Seulement, ses yeux s'étant portés par hasard

sur le bout du bureau qui servait de table, il avait remarqué que l'assiette en terre de pipe était posée sur une espèce de piédestal formé par une pile de gros bouquins entassés.

Maître Galmard, sybarite à sa façon, avait sans doute voulu s'épargner la peine de se courber pour disséquer son hareng, opération qu'il exécutait, du reste, avec ses doigts.

Des livres ! Il n'en fallait pas plus pour attirer tout particulièrement l'attention de l'ex-maître d'école, car son esprit était tendu vers cette idée fixe de mettre la main sur le volume dérobé à M. Hingant.

Il regardait donc à la dérobée ce support d'un nouveau genre, cherchant à reconnaître chacune des assises qui la composaient.

Il y en avait trois.

Les deux premières étaient deux tomes brochés, sur le dos desquels on pouvait lire en grosses lettres ce titre : *Répertoire de jurisprudence*, et même le nom du grand jurisconsulte Dalloz.

Le couronnement de l'édifice était formé par un gros livre solidement relié en veau, qui présentait à François Dolley sa large tranche d'or.

Celui-là répondait assez au signalement donné

par le protecteur de Marthe pour mériter que le cousin l'examinât de plus près.

Par malheur, la position qu'occupait le grand in-octavo ne permettait pas qu'on pût lire le titre qu'il portait, et Dolley se trouvait, par rapport à ce vénérable bouquin, exactement dans le cas d'un homme qui croit reconnaître à sa tournure quelqu'un dont il a entendu parler, mais qui ne peut pas apercevoir son visage pour se le graver dans la mémoire.

Il restait le cou tendu et les yeux fixes, absorbé à ce point par cette découverte incomplète, que l'avocat fut obligé de répéter la question qu'il venait de lui adresser.

— Je vous demande si votre parent est riche, dit-il en élevant la voix.

François le regarda d'un air ahuri et n'eut pas l'air de comprendre.

— Ah ! ça, mon cher compère, qu'est-ce que vous avez donc ? reprit-il d'un ton railleur. Tout à l'heure vous causiez avec beaucoup de bon sens, — comme toujours d'ailleurs, — et voilà que maintenant vous avez l'air d'être dans les nuages.

— Excusez-moi... c'est que je pensais... je rêvais à autre chose, balbutia Dolley.

— Quand je dis dans les nuages, c'est une façon de parler, car votre rayon visuel est, au con-

traire, tourné vers mon assiette avec une persistance qui m'intrigue. Ah ! mon Dieu ! auriez-vous faim, par hasard ? Et moi qui n'ai pas pensé à vous demander si vous aviez déjeûné !

— Non... non... ce n'est pas cela, je vous assure.

— C'est qu'il ne faudrait pas vous gêner ; l'épici-  
cier est en bas, et ma bonne irait chercher tout ce  
que vous pourriez désirer.... Ses denrées sont  
exquises à ce brave épicier, et, de plus, c'est un  
de mes clients.

— Je vous remercie mille fois... je déjeûne  
toujours de grand matin, et je ne prends jamais  
rien entre mes repas.

— Vous prendrez bien... la peine de me ren-  
seigner sur la position de fortune de votre pa-  
rent, dit en ricanant Galmard qui, ce jour-là,  
était d'humeur facétieuse.

— Le Planchais est riche... si vous voulez...

— Comment ! si ej veux ! qu'entendez-vous  
par ces paroles ?

— Il est riche... sans l'être.

— Voilà qui n'est pas beaucoup plus clair.

— Je veux dire qu'il est, ou plutôt qu'il était  
à son aise, très à son aise même, mais que,  
grâce à la vie qu'il mène, il a déjà dû fortement  
écorner son capital.

— On a toujours le droit de se ruiner, et ce ne serait vraiment pas la peine de vivre en république, si on devait être privé de cette précieuse liberté.

— Je crois, en effet, que la république est pour quelque chose dans les sottises qu'il fait, car il s'est ingéré de se fourrer dans un tas de sociétés secrètes, et je sais qu'on l'y exploite de toutes les manières.

— Que possède-t-il, en somme ? A-t-il des rentes ou des biens-fonds ?

— Il a deux belles terres dans son pays, qui est aussi le mien, dit François assez surpris de l'insistance que l'avocat mettait à s'enquérir de ces détails ; mais je ne vois pas bien quel rapport il peut y avoir...

— Entre sa situation financière et votre projet de le faire déguerpir de Paris ? Cela vous étonne, et c'est pourtant bien simple. Mais une autre question avant de m'expliquer : vous intéressez-vous véritablement à ce garçon ?

— Moi ! je le voudrais voir au diable, et je me soucie fort peu de ses intérêts ; mais je le crains.

— Très-bien. Alors, si je lui faisais payer un bon prix pour le mettre définitivement à l'abri des recherches, vous n'y verriez aucun inconvénient ?

•



— Au contraire, j'en serais ravi. Ça lui apprendrait à chagriner sa famille.

— Et ça vous profiterait comme à moi, car j'opérerais pour le compte de notre petite association.

— Je ne saisis pas très-bien, et...

— En d'autres termes, je prendrais sur le fonds commun une somme que je lui prêterais à un joli intérêt, cinquante pour cent par exemple, et en prenant hypothèque sur les deux terres que vous connaissez si bien...

— Hé! hé! c'est une idée! ricana Dolley en se caressant le menton.

Et il continua en se parlant à lui-même :

— Ce bon Jacques doit avoir besoin d'argent... et quand il a bu, il signe tout ce qu'on veut... Une fois qu'il sera à l'étranger, il achèvera de se ruiner, et il ne reviendra pas nous chercher chicane... Dans ce cas-là, d'ailleurs, nous aurions toujours la ressource de le dénoncer et de le faire arrêter... et, ma foi! d'ici à un an, nous pourrions arriver à l'expropriation de ses immeubles...

— Admirablement raisonné, mon cher associé, et, si vous m'en croyez, nous ne perdrons pas de temps pour entamer l'affaire.

— Je ne demande pas mieux... seulement, je ne voudrais pas qu'il sût que je suis son créan-

cier, parce que, vous comprenez, j'aurais mauvaise grâce, moi son proche parent...

— N'est-ce que cela qui vous inquiète? Je serai seul en nom dans le prêt, et je n'ai besoin de vous que pour m'aider à décider notre homme.

— Dans ces conditions-là, je suis tout prêt.

— Alors, comme je n'aime pas les entreprises qui traînent en longueur, dès que j'aurai achevé ce succulent gruyère, nous irons, si vous le voulez bien, faire une visite à votre M. Le Planchais.

— Très-volontiers; mais, si vous savez où le prendre, vous êtes plus avancé que moi.

— Soyez tranquille; je connais les habitudes du pèlerin, et à cette heure il est dans un endroit où je vous conduirais les yeux fermés. Le temps d'avaler mes dernières bouchées, et nous partons.

Tout en parlant, maître Galmard jouait des mâchoires avec une remarquable activité.

Il était évident qu'il prenait plaisir à savourer son fromage; mais Dolley, qui ne s'associait point à cette satisfaction gastronomique, profita de ce répit pour réfléchir à bien des choses.

Les ouvertures que l'avocat venait de lui faire à l'endroit du cousin Jacques lui agréaient fort, car il détestait ce brutal personnage, et il ne de-

mandait pas mieux que d'arrondir de ses dépouilles la part qui lui était échue dans l'héritage de leur oncle.

Mais il ne perdait pas de vue pour cela une autre combinaison tout aussi ingénieuse, celle qui reposait sur la succession Moulinier.

Le livre où il soupçonnait que le secret était caché, le livre était là, sous ses yeux, à portée de sa main, et quoique l'ex-instituteur ne fût pas généreux de son naturel, il aurait donné gros pour l'examiner et surtout pour s'en emparer.

Mais le moyen ? L'assiette où puisait Galmard couvrait toujours le volume en litige, et quant à détourner l'attention de l'avocat pour le lui dérober, il n'y fallait pas songer.

Lui adresser une question à ce sujet, c'eût été à coup sûr éveiller sa défiance.

François ne pouvait guère compter que sur une heureuse occasion, et il chercha du moins à la faire naître.

Il se leva, comme s'il eût été fatigué d'être assis, et il se mit à arpenter le cabinet en ayant soin de diriger de préférence ses promenades vers la fenêtre.

C'était le côté par où il était loisible à un observateur doué d'excellents yeux de voir le dos de la reliure, et il fit bien tout ce qu'il put pour

lire le titre qui y était imprimé en lettres majuscules.

Faute de mieux, il se serait parfaitement contenté de ce succès, car — il se le rappelait à merveille — Hingant lui avait dit que la connaissance de cette simple indication lui suffirait pour diriger utilement les recherches.

Mais la table formait rempart, et à moins de se pencher ostensiblement jusqu'à la toucher du menton, la distance était trop grande pour lui permettre de déchiffrer l'inscription.

— Vous avez des inquiétudes dans les jambes, cher ami ! lui cria Galmard ; un peu de patience : vous allez les exercer tout à l'heure.

François revint piteusement se rasseoir, sans cesser de couvrir des yeux le trésor relié.

— Là ! voilà qui est fait ! dit l'avocat en se levant après s'être essuyé la bouche avec son mouchoir en guise de serviette.

Le hasard fit que, dans ce mouvement, il accrocha du coude la pile de livres, qui s'écroula sur le plancher, entraînant dans sa chute la malheureuse assiette, qui se brisa en dix morceaux.

— Sacrebleu ! mon service est dépareillé, grommela Galmard ; c'est votre parent qui paiera les pots cassés.

Dolley, au lieu de rire de cette plaisanterie me-

naçante, se jeta à genoux pour ramasser le livre qu'il convoitait depuis une demi-heure.

Maître Galmard attachait sans doute une assez grande importance au sort de ses bouquins, car il se précipita aussi pour les ramasser.

Il résulta de ce mouvement irréfléchi que les têtes des deux associés se heurtèrent avec une certaine violence, et que l'avocat se fit une grosse bosse au front.

En sa qualité de Breton, Dolley avait le crâne plus dur, et le choc ne lui fit point lâcher le volume relié sur lequel il avait mis la main tout d'abord.

— Ne prenez point tant de peine, criait Galmard à peine revenu de son étourdissement.

En même temps, il cherchait à saisir le livre précieux.

Mais déjà l'ex-maître d'école s'était relevé prestement, et il avait eu tout le temps de lire le titre inscrit au dos en lettres jadis dorées.

Il n'en demandait pas davantage, et il posa le grand in-octavo sur la table en disant avec beaucoup de calme :

— Les coins ne se sont point écornés dans la chute... c'est fort heureux... Endommager un si bon ouvrage... je ne m'en serais pas consolé.



— Un bon ouvrage ! un bon ouvrage ! ça vous plaît à dire, grommela maître Galmard ; il est bon tout au plus à me servir de coussin ou de presse-papier, et c'était bien inutile de me cogner si fort pour le remettre en place.

— Excusez-moi... j'avais cru... il me semblait que cet accident pouvait dépareiller votre bibliothèque.

— Elle est dans ma cervelle, ma bibliothèque, et je ne tiens nullement à un vieux bouquin moisi qui me vient je ne sais d'où. Nous perdons du temps ici, et le mien vaut de l'argent. Partons !

Dolley prit son chapeau sans faire la moindre objection.

Il avait vu ce qu'il voulait voir, et il répétait mentalement, pour les graver dans sa mémoire, les mots : « *Encyclopédie*, tome IX. »

Il aurait volontiers poussé plus loin ses investigations, examiné par exemple la première page, afin de retenir le nom de l'éditeur et la date de l'édition.

Mais il lui aurait fallu pour cela ouvrir le volume, et cette insistance aurait pu le trahir.

La véritable sagesse consiste d'ailleurs à se contenter de ce qu'on a, et François possédait un renseignement qui valait gros.

S'il eût conservé quelques doutes sur l'impor-



tance de la découverte qu'il venait de faire, les façons singulières de l'avocat auraient suffi pour les dissiper.

Ainsi il remarqua fort bien que Galmard, avant de sortir, serra avec beaucoup de soin dans une armoire le livre dont il prétendait faire si peu de cas.

C'était là un indice des plus significatifs, que confirmait, du reste, son air embarrassé et son empressement à quitter la place.

— Je suis fixé, se disait Dolley en descendant l'escalier, et maintenant que je tiens le secret, je saurai bien l'exploiter à la barbe de messieurs mes associés. Il s'agit seulement de les gagner de vitesse, car ils vont vouloir en user pour leur compte.

— Est-ce que ce provincial aurait eu vent de quelque chose ? se demandait pendant ce temps-là Galmard.

Et il se répondit à lui-même :

— Non, il trop bête.

— Où allons-nous, cher maître ? dit François quand ils se trouvèrent tous les deux sur le trottoir de la rue de Cléry.

— Tout près de l'Hôtel-Dieu, cher ami.

L'indication était laconique, mais ce n'était pas le moment d'élever des objections.

Dolley était décidé à obéir aveuglément à l'avocat pendant toute l'expédition qu'ils allaient entreprendre, car il avait grand intérêt à en finir avec son cousin Le Planchais.

Seulement, il tenait à mener rondement l'affaire, car il lui tardait de retourner voir M. Hingant.

— C'est fort loin d'ici, dit-il timidement. Si nous prenions un fiacre pour aller plus vite ?

— Impossible. L'endroit où nous allons n'est pas de ceux qu'on aborde en voiture. Vous n'en mourrez pas pour marcher une demi-heure.

— Non, certes, mais...

— Mais quoi ?

— Est-ce que notre excursion présenterait du danger ?

— Qui vous fait penser cela ?

— Ce que vous venez de me dire. Ce lieu où on n'arrive qu'à pied est donc situé dans quelque ruelle suspecte. S'il s'agissait d'un coupe-gorge, et cela ne me surprendrait pas beaucoup, vu les habitudes de mon parent... dans ce cas-là, je vous avoue que...

— Que vous ne vous souciez pas d'y risquer votre peau. Je comprends ce scrupule, et je n'ai pas plus que vous l'envie de m'exposer à une fin tragique. Mais rassurez-vous. Nous allons tout

bonnement rue du Petit-Pont, à l'entrée de la rue Saint-Jacques, chez un liquoriste qui a consenti, sur ma recommandation, à donner asile à notre homme. Seulement, comme la boutique est assez fréquentée, il me paraît inutile d'y débarquer en carrosse.

— En effet, il vaut mieux éviter d'attirer l'attention, car enfin la police, qui cherche toujours cette triple brute de Jacques, pourrait bien avoir retrouvé sa trace, et si elle surveillait les alentours...

— Il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Mon ami, le débitant, est bien noté dans le quartier, et la police ne s'avisera jamais de mettre le nez dans ses affaires ; mais il donne à boire à toutes sortes de gens, et je ne veux pas me faire remarquer.

— Ni moi non plus, parbleu ! J'aimerais mieux faire six lieues à pied.

— En route alors, et au pas accéléré.

Sur cette conclusion, les associés s'acheminèrent côte à côte vers la Seine, et ils ne se dirent pas grand'chose pendant le trajet.

Galmard ruminait la combinaison récemment éclosée dans son cerveau fertile.

Dolley méditait aussi sur la face nouvelle qu'allaient prendre ses affaires.

De plus, en dépit de toutes les assurances à lui

données par l'avocat, il n'était pas absolument tranquille sur les suites de l'aventure.

D'abord, Le Planchais lui faisait peur, car il le savait très-capable de se porter à des extrémités violentes.

Ensuite, il avait remarqué dans les dires de maître Galmard certaines contradictions qui ne laissaient pas que de le préoccuper.

Ainsi, après s'être chargé de mettre Jacques en lieu sûr, l'avocat avait affirmé qu'il l'avait casé dans la banlieue, en attendant qu'il pût l'expédier plus loin, et il se trouvait maintenant que le susdit Jacques était installé au cœur de Paris, libre par conséquent de commettre toutes les sottises qui lui passeraient par la tête.

François, à présent, ne s'expliquait que trop qu'il vînt chercher ses lettres à son ancien domicile, et que lui, Dolley, dût à cette imprudence le désagrément de l'avoir rencontré la veille chez Mathilde.

Cependant, il était trop tard pour reculer, et il résolut de faire, comme on dit, bonne mine à mauvais jeu.

En arrivant sur le quai Saint-Michel, Galmard montra à son compagnon l'entrée d'une rue fort étroite qui s'en allait montant vers les hauteurs du quartier Latin.

— C'est ici, la sixième maison à gauche, dit-il brièvement.

Dolley n'était jamais venu dans ces parages, et il fut frappé de l'aspect désolé des constructions qui formaient les deux angles de la ruelle où ils allaient entrer.

L'une surtout paraissait avoir été le théâtre d'une bataille acharnée, car les murs éventrés par les boulets se tenaient à peine debout.

Les gens qui circulaient aux alentours de ces ruines portaient pour la plupart des blouses, et on devinait à leurs figures que, s'ils avaient pris part à la lutte, ils n'avaient certes pas combattu dans les rangs de la garde nationale.

L'ex-maître d'école ne put s'empêcher de faire intérieurement cette réflexion que, pour cacher un insurgé, c'était un singulier choix que celui de ce quartier, qui devait être tout spécialement désigné à la surveillance de l'autorité.

— Nous approchons, dit l'avocat ; je vais marcher devant. Suivez-moi de près, et faites ce que vous me verrez faire.

Dolley obtempéra à l'ordre, quoiqu'il eût au fond quelque velléité de rebrousser chemin.

Il n'eut pas fait trente pas dans la rue qu'il vit Galmard s'arrêter un instant devant une boutique ouverte, puis continuer et se jeter dans une allée.

Il avança, à son tour, sans trop hésiter, et il entra aussi.

Il avait jeté en passant un coup d'œil sur le magasin du liquoriste, et il avait aperçu cinq ou six individus à faces patibulaires occupés à boire debout devant le comptoir ; mais il n'avait point reconnu Le Planchais parmi cette aimable société.

— Nous voici dans la place, murmura Galmard après avoir conduit son associé jusqu'au fond du corridor. Personne n'a fait attention à nous, n'est-ce pas ?

— Non... du moins je n'ai pas remarqué.

— Je vous demande cela, parce que j'ai cru voir un homme à figure suspecte planté sur le trottoir en face... Mais je me serai trompé, et d'ailleurs j'enverrai tout à l'heure le garçon en reconnaissance.

— Si nous nous en allions ?... Ce serait peut-être plus prudent, balbutia Dolley, qui se sentait fort peu rassuré.

— Allons donc ! vous plaisantez !... je ne me suis pas dérangé pour revenir bredouille, et il me faut mon Le Planchais.

En même temps, l'avocat frappait contre la cloison de l'allée trois coups espacés d'une certaine façon.



L'effet de ce signal ne se fit pas attendre. Une porte s'entr'ouvrit sans bruit, une porte dont, à moins d'être averti, personne ne pouvait soupçonner l'existence, et Dolley, par l'entrebâillement, entrevit une étrange figure.

Une figure ! c'est un museau qu'il faudrait dire, car l'être qu'on entrevoyait par l'étroite ouverture de la porte ressemblait exactement à un furet.

Son front fuyant, son nez pointu, ses petits yeux cligotants, son menton avalé composaient un ensemble plus grotesque encore que repoussant.

L'homme affligé de cette ridicule physionomie ne se pressait point de livrer passage aux visiteurs.

Le corridor était très-sombre, et il ne les avait sans doute pas reconnus.

— C'est moi, vieux mécréant, dit Galmard.

— Oh ! maître, excusez-moi ; je ne vous voyais pas, s'écria le bizarre personnage en se glissant par l'entrebâillement. Et puis je m'attendais si peu que vous viendriez ici...

— Si j'y viens, c'est que j'y ai affaire, dit sèchement l'avocat.

— Monsieur est avec vous ?

— Monsieur est un de mes amis, et nous avons besoin de parler à ton pensionnaire.

— A Jacquot ? Hum ! ça n'est pas très-facile pour le moment.

— Est-ce qu'il est dehors ?

— Non pas. Il est ivre.

— Qu'importe ? Il l'est toujours, à ce que tu m'as dit.

— Toujours ou peu s'en faut. Mais ce matin il a commencé de très-bonne heure à *tuer le ver*, si bien que maintenant il est couché.

— Nous le ferons lever. Conduis-nous à son grenier.

— Pas la peine. Il est là, dans le cabinet du fond.

— Il dort donc sur la table ?

— Je ne sais pas si c'est dessus ou dessous ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a guère plus sa connaissance. Les amis sont venus à l'absinthe, et ils ont voulu l'inviter... Ah ! bien oui ! plus personne... il ne leur a seulement pas répondu.

— Les amis !... les amis... tu le laisses donc boire avec tout le monde ?... Si c'est comme ça que tu tiens compte de mes recommandations, nous finirons par nous fâcher, mon vieux *Fil-en-Quatre*.

L'individu qui répondait à cet agréable surnom se gratta l'oreille et dit d'un air embarrassé :

— Maître, ce n'est pas ma faute. Votre protégé

a du bon, mais il n'est pas commode, et il m'envoie promener très-bien quand je veux me mêler de ses affaires. Tenez ! hier encore, il est allé à son ancien logement, en plein jour, et puis le soir il s'est habillé... en belle redingote neuve... et il est sorti, malgré tout ce que j'ai pu lui dire. Pour sûr, il se fera pincer, et peut-être moi avec.

— N'aie pas peur. Je viens t'en débarrasser ; mais est-ce que tu t'es aperçu qu'on vous surveillait ?

— On nous surveille toujours... seulement, depuis cette semaine, je vois rôder dans la rue des têtes qui ne me reviennent pas.

— Diable ! tu aurais bien pu m'avertir. Je ne me soucierais pas de me trouver chez toi si la police y venait faire une descente.

— Nous ferions mieux de nous en aller, murmura Dolley, qui était toujours disposé à battre en retraite.

— Oh ! mon bon monsieur, dit Fil-en-Quatre en toisant l'ex-maître d'école, vous n'avez rien à craindre. Si par malheur les agents entraient dans la boutique pendant que vous causerez avec Jacquot dans le cabinet du fond, vous auriez toujours le temps de filer par une allée que je vais vous montrer et qui communique avec la maison d'à côté.

— Alors ne nous amusons pas à bavarder ici.

— Où est-il, ton cabinet du fond ?

— Là-bas, au bout du corridor. La porte que voilà donne, comme vous savez, derrière mon comptoir, mais il y en a une autre plus loin pour entrer dans le petit salon de société. Oh ! c'est bien aménagé chez moi. Rien ne se commande, et on peut toujours sortir d'une pièce sans passer par l'autre.

Ayant dit, Fil-en-Quatre se glissa discrètement le long du mur, et les deux associés le suivirent.

— Voici, leur souffla-t-il en s'arrêtant à un vitrage mobile ; vous n'avez qu'à pousser. Jacquot est là derrière, et personne ne viendra déranger votre conversation, si vous réussissez à le faire parler. En tous cas, si vous entendiez du tapage dans la boutique, en trois temps et deux mouvements vous seriez dans le couloir... là, derrière vous... et vous n'auriez plus qu'à courir tout droit pour déboucher dans une petite rue où il ne passe jamais un chat.

— Très-bien. Seulement, on n'y voit goutte dans ton couloir.

— Pas de danger. J'ai là ma cave ; j'y vais tous les jours sans chandelle, et je ne me cogne jamais. Maintenant, maître, si vous n'avez plus

besoin de moi, je vas retourner à mon comptoir, car j'ai des pratiques à servir.

— Tiens-les au doigt et à l'œil, tes pratiques, pour qu'elles ne viennent pas nous déranger.

— Soyez tranquille. Tous des amis, doux comme des moutons et soumis comme des caniches.

— Bon ! si j'ai à te parler avant de sortir, je frapperai à la petite porte.

— Convenu, patron, et vous pouvez compter sur moi en tout et pour tout. Fil-en-Quatre est comme ça, voyez-vous. Quand on lui a rendu un service, on le trouve toujours.

— Va-t'en donc, bavard dit Galmard en le poussant par les épaules.

L'obligeant liquoriste s'en alla sur la pointe du pied et disparut dans l'ombre de l'allée.

— Maintenant, cher ami, dit l'avocat, il nous faut enlever lestement notre affaire, et m'est avis que vous ferez bien de me laisser la parole.

— Je ne demande pas mieux ; mais si Jacques est ivre-mort, vous aurez de la peine à en tirer quelque chose.

— C'est ce que nous allons voir, dit Galmard en poussant la porte vitrée.

Il entra, et Dolley ne put pas faire autrement

que de le suivre, quoiqu'il regrettât de plus en plus d'être venu.

Le lieu dans lequel ils pénétrèrent était assez mal éclairé par un vasistas donnant sur une cour intérieure, et les verres dépolis qui servaient de clôture n'y laissaient pénétrer qu'un jour douteux.

Les deux complices cherchaient à s'habituer à ce clair-obscur, et ils sentaient une forte odeur alcoolique bien suffisante pour leur révéler la présence de Le Planchais.

Ils finirent par l'apercevoir la tête appuyée sur ses bras étendus sur le bord de la table, et un ronflement sonore leur apprit qu'il dormait du lourd sommeil des ivrognes.

Avant de le réveiller, maître Galmard fit le tour du cabinet et constata que ce réduit était séparé de la boutique par une cloison assez mince.

Il était prudent de ne pas trop crier, si on voulait éviter d'être eutendu des buveurs rassemblés devant le comptoir.

Mais la porte de communication avait un verrou que l'avocat eut soin de pousser, pour se précautionner contre une invasion.

Cette prudente disposition étant prise, il revint au dormeur et lui frappa rudement sur l'épaule.

Un formidable grognement fut la première réponse qu'il obtint.



— Hé ! Jacques, c'est moi, dit Dolley en se penchant à l'oreille de son cousin.

Le son d'une voix connue réveilla Le Planchais, qui se redressa brusquement.

Il promena d'abord des yeux effarés sur les visiteurs qui venaient le troubler dans sa bauge, et dès qu'il reconnut son cousin il grommela :

— Qu'est-ce que tu me veux, *failli chien* ?

— Nous venons vous tirer de peine, mon brave, dit doucement Galmard.

— Allons ! bon ! v'là l'autre !... le petit vieux ! murmura l'ivrogne en se parlant à lui-même.

— N'aie pas peur, Jacques, c'est pour ton bien que nous sommes ici, reprit l'ex-maître d'école.

— Tonnerre ! s'écria tout à coup Le Planchais en essayant de se lever ; j'y suis maintenant !... je me rappelle... la petite qui m'a reconnu hier soir... vous venez pour m'arrêter, canailles !

Il eut beau s'agiter, il retomba lourdement sur le banc où il était assis ; mais il eut la force de saisir par le goulot une bouteille vide et de la brandir comme une massue.

Dolley fit un bond en arrière pour se mettre hors de portée, mais l'avocat ne broncha point.

— Vous arrêter, mon ami ! dit-il avec des intonations caressantes ; oh ! c'est mal de nous accuser ainsi, nous qui ne pensons qu'à vous

sauver, à vous défendre... car on vous en veut... on vous cherche...

— C'est vrai... on me cherche, répéta l'ivrogne. Hier, un homme m'a suivi jusqu'à la porte de la boutique à *Fil-en-Quatre*.

Et il posa la bouteille sur la table.

— Vous voyez bien, mon cher, que notre appui ne vous sera pas inutile et qu'il est temps, grand temps, que vous quittiez cette maison.

— Pour où aller, petit vieux ?

— Pour aller hors de Paris, hors de France même, si c'est nécessaire, et je me charge...

— As-tu fini ? interrompit Le Planchais. Moi, sortir de France, quitter ma belle patrie ! jamais ! Et puis j'aime *Fil-en-Quatre* !... c'est un bon, un solide !... il me laisse boire tant que je veux... c'est pas comme ce *grigou* de la rue des Cannettes qui m'avais mis une cruche d'eau à côté de mon matelas... Je suis bien chez *Fil-en-Quatre*... j'y reste.

— Soit ! dit froidement l'avocat ; mais je vous préviens, mon garçon, que vous n'y resterez pas si longtemps que vous le pensez, car si vous vous obstinez à ne pas suivre mon conseil, vous coucherez ce soir en prison.

Le mot « prison » produisit sur Le Planchais un effet magique.

Il se renversa en arrière jusqu'à ce que son dos eût rencontré le point d'appui de la muraille, passa deux ou trois fois la main sur son front, respira bruyamment comme s'il eût voulu reprendre son souffle étouffé par les fumées de l'absinthe, et montra tout à coup aux deux visiteurs une face moins hébétée.

Les buveurs émérites finissent par acquérir l'utile faculté de repêcher, dans les cas graves, leur intelligence noyée sous des flots capiteux.

L'ivresse leur étant familière, ils la traitent comme une vieille amie, et là où sombrerait sans rémission un novice en l'art de vider les pots, ils peuvent la dominer pour un instant et remonter passagèrement à la surface des ondes alcooliques, sauf à y faire ensuite un nouveau plongeon.

En leur langage, ils appellent cela *se bien tenir sous les armes*, ou encore *bien porter la voile*.

La métaphore varie, suivant qu'ils servent sur terre ou sur mer, mais elle est toujours juste.

Le Planchais, qui se piquait d'avoir appartenu à la marine, portait donc admirablement la voile en tout temps, mais jamais mieux que lorsqu'il apercevait un écueil contre lequel il était menacé de faire naufrage.

Tiré par la voix de l'avocat de sa douce somnolence, il n'eut pas besoin de plus de deux minutes pour redevenir le Jacques de la vie ordinaire, c'est-à-dire un fort méchant animal, ayant parfaitement la conscience de ses actes.

— Bon ! bon ! dit-il, je suis à vous maintenant, mes petits agneaux ! Toi, petit vieux, tu as peur de te compromettre dans mes affaires. Mais c'est égal... je ne t'en veux pas, parce que tu n'es qu'un bourgeois... Et puis tu m'as rendu service tout de même en m'envoyant chez l'ami Fil-en-Quatre. Mais toi, cousin, je te vois venir. Tu avais tendu hier une ligne de fond pour m'attraper. Je n'ai pas été si bête que d'y mordre, et ce matin tu viens me harponner dans mon trou pour m'expédier dans la poêle à frire. Tu n'en seras pas le bon marchand ; c'est moi qui te le dis, mon gars. Si tu me fais pincer, je te dénonce. Tu peux compter là-dessus comme sur une grande marée en septembre.

— Tu es fou, Jacques ! s'écria Dolley très-ému. Ce n'est pas moi qui t'ai fait inviter chez Mathilde, et d'ailleurs je ne savais pas que la petite du boulevard Bonne-Nouvelle y serait. Nous ne sommes ici que pour ton bien, et quant à me dénoncer, comme je n'ai rien à me reprocher...

— Rien que de m'avoir poussé à me mettre

avec les amis qui faisaient des barricades, parce que tu étais trop lâche pour y risquer ta peau... Quand je dirai ça aux mouchards qui m'empoigneront et qu'on saura que tu m'as caché après la danse, tu en mangeras aussi de la prison... Sans compter que le petit vieux ne s'en tirera peut-être pas non plus.

— Pardon, mon ami, dit maître Galmard avec beaucoup de sangfroid, nous nous écartons de la question. Soupçonnez-nous, accusez-nous même tant qu'il vous plaira ; mais commençons par vous tirer, par nous tirer, si vous voulez, des griffes de la police. On vous cherche, on vous observe ; vous l'avez dit vous-même tout à l'heure, et je le sais de source certaine. Si vous refusez de vous mettre à l'abri, il se peut en effet que votre honorable parent et moi-même nous ayons de graves ennuis pour avoir été trop généreux à votre égard ; mais, croyez-moi, nous en serons quittes pour quelques jours d'arrestation préventive, tandis que vous...

— Et après ? je ne serai pas pendu pour ça.

— Non, vous serez fusillé.

— Fusillé ! allons donc !

— A moins qu'on ne vous coupe le cou. Ça dépendra des juges. Mais ne vous illusionnez pas, mon garçon : votre cas est un cas spécial. Vous



ne serez pas traité comme un insurgé, mais comme un assassin. L'histoire du joli coup de fusil de l'entresol est connue.

— Si je croyais ça...

— Que feriez-vous, je vous prie ?

— Je tâcherais de filer, parbleu !

— A la bonne heure ! nous finissons par nous entendre. Eh bien ! quand on a pris une bonne résolution, il ne faut pas perdre de temps pour l'exécuter, et je vous conseille de partir ce soir.

— Pour aller où, petit vieux ?

— En Angleterre, mon ami.

— Merci ! c'est trop loin et trop vite. Je ne pourrais pas seulement dire adieu aux amis.

— Vous les retrouverez là-bas, soyez tranquille. Paris n'est pas sain pour eux, et ils s'arrangeront aussi pour passer la Manche.

— Après ça, murmura l'ivrogne en se parlant à lui-même, il y du *gin* chez ces gueux d'*Englich*, et si c'était seulement à Jersey ou à Guernesey...

— A Jersey, si vous voulez. Pourvu que vous soyez de l'autre côté de l'eau, c'est tout ce qu'il faut.

— C'est un peu trop près, dit Dolley, qui avait fait la grimace en entendant parler des îles anglaises.



Il n'avait point oublié le trésor du corsaire, et il ne se souciait pas de voir son cher cousin se fixer sur une terre voisine de l'îlot inconnu où l'or était enfoui.

— De quoi vous inquiétez-vous là, s'écria Galmard, et pourquoi voulez-vous contrarier notre ami Jacques dans le choix de sa résidence? Allons! c'est dit, n'est-ce pas? nous décampons ce soir.

— Décamper! décamper! vous êtes charmant! grommela Le Planchais. Et avec quoi? je n'ai ni passeport ni argent.

Un éclair passa dans les yeux de l'avocat, qui s'empressa de répondre :

— Je vous apporterai tout ça dans une heure.

— Oui, je vous connais encore, vous! Le passeport, je ne dis pas; vous êtes bien capable d'en fabriquer un, mais l'argent?... Qu'est-ce que vous appelez de l'argent?... Mille francs, mille écus tout au plus... C'est comme si vous m'offriez cent sous... Est-ce que vous vous figurez que moi, qui suis riche, je vas m'en aller porter mon sac en Angleterre, sans savoir quand j'en reviendrai, et m'embarquer sans biscuit pour crever de soit dans leur pays de brouillards? Pour courir cette bordée-là, faudrait pas avoir comme moi deux cent mille francs de biens au soleil.

— En voulez-vous cinquante mille aujourd'hui ? demanda froidement l'avocat.

— Vous m'apporteriez cinquante mille francs ! vous ?

— En or, en billets de banque ou en traites sur Londres, à votre choix.

— J'aime mieux en or ; mais, dites donc, ce n'est pas sur ma parole que vous me prêterez ça, pas vrai ?

— Non, à mon grand regret, car j'ai confiance en vous ; mais vous pensez bien que je ne suis pas assez capitaliste pour disposer d'une telle somme.

— Le fait est que vous n'en avez pas l'air, avec votre habit râpé et votre cravate de six sous.

— Un de mes amis vous la prêterait, sur ma recommandation appuyée de celle de votre parent, M. Dolley, et sur votre simple signature.

— Pas possible !

— Vous le verrez.

— Dites donc, petit vieux, pendant que vous y êtes, est-ce que vous ne pourriez pas décider votre ami à aller jusqu'à cent mille ?

— Cent mille, si vous voulez. Vous êtes bon pour le double.

— Alors je tope. A quand l'affaire ?

— A trois heures. Le temps de courir porter à mon ami les billets que vous allez me souscrire et de revenir avec les fonds.

— Comment ! les billets ! Mais je ne signerai qu'en recevant l'argent.

— Alors, rien de fait, mon brave. Vous comprenez que le capitaliste en question ne se souciera ni de me remettre la somme sans recevoir la valeur, ni de venir ici l'échanger contre votre papier. C'est un homme qui n'a pas l'habitude de traiter des négociations au cabaret.

— Si j'allais chez lui avec vous ?

— Ce serait un moyen comme un autre de vous faire arrêter dans la rue, et je ne veux pas me trouver mêlé à la bagarre. D'ailleurs, vous vous défiez de moi. N'en parlons plus.

— Cent mille francs ! répétait tout bas l'ivrogne, qui supputait dans sa tête combien de tonnes d'eau-de-vie, de genièvre et d'absinthe pouvait bien représenter une pareille somme.

— Maintenant, reprit Galmard sans s'émouvoir, il ne nous reste plus qu'à prendre congé de vous. Vous voilà averti. C'est à vous de vous tirer d'affaire.

— Mais, sacrebleu ! comment voulez-vous que je signe des billets ici ? Est-ce que j'ai du papier timbré dans ma poche ?

— J'en ai, moi, dit l'avocat en exhibant un portefeuille usé. Mais, je vous le répète, je ne veux en aucune façon vous forcer la main, et si vous avez des doutes sur ma loyauté...

— J'en ai, petit vieux, grommela Le Planchais ; mais si tu me jouais un tour, j'aurais encore le temps de te tordre le cou avant qu'on ne m'arrête. Où sont les billets ?

Maître Galmard tira de son portefeuille une liasse de petits carrés oblongs de papier à gros grain marqués d'une figure de femme tendant des balances, et mit le paquet sur la table.

Il prit ensuite dans sa poche un rouleau de maroquin renfermant un assortiment de plumes et une écritoire de corne.

Maître Galmard était homme de précaution, et il eut tôt fait d'étaler devant l'héritier du corsaire tout ce qu'il faut pour... se ruiner.

— Il y a dix timbres de dix mille chacun. Vous n'avez qu'à mettre votre nom au bas, dit-il d'une voix douce.

— Et j'aurai l'argent à trois heures ?

— A trois heures au plus tard. J'ajoute que les billets porteront une simple obligation de payer après six mois d'avertissement et sans échéance fixe, car mon capitaliste entend faire un

placement de longue durée. C'est moi qui me chargerai de les libeller.

— Ça y est ! je signe, s'écria l'ivrogne.

Et il commença à écrire son nom d'une main peu sûre, poussant les papiers signés à l'avocat, qui s'empressait de les caser dans le portefeuille ouvert pour les engloutir.

François Dolley n'avait pas dit un seul mot depuis un quart d'heure ; mais il suivait l'opération avec une émotion bien naturelle, car il comptait fermement avoir sa part du butin.

Le prudent François ne savait ce qu'il devait le plus admirer, de l'audace de maître Galmard ou de la stupidité de Le Planchais.

Lui, Dolley, qui convoitait pourtant l'argent de son cousin avec autant d'ardeur que l'avocat, il n'aurait jamais osé proposer, même à un homme ivre, de signer en blanc des papiers timbrés d'une valeur de cent mille livres.

Il n'aurait jamais cru non plus que l'abrutissement de Jacques allât jusqu'à se livrer ainsi pieds et poings liés au premier venu.

— Je n'avais pas jusqu'ici suffisamment étudié les effets de l'absinthe, se disait-il avec contrition ; c'est une liqueur dont on peut tirer grand parti en affaires.

Au fond, François était ravi, et il y avait bien de quoi.

Son associé tenait les blanc-seings ; mais son associé allait être obligé de faire les fonds à lui tout seul, puisqu'il s'était engagé à les apporter à Le Planchais dans une heure.

Donc, pas de nouveaux déboursés en perspective pour l'ex-instituteur, et certitude d'être appelé au partage, car il avait, ou du moins il croyait avoir le moyen de tenir Galmard dans sa main, au cas où il lui prendrait fantaisie de garder tout.

Il eût peut-être raisonné autrement, s'il eût connu mieux la profonde scélératesse de l'aspic de la rue de Cléry.

Quoi qu'il en fût, Le Planchais, après avoir parachevé ses signatures, posa sa plume comme un homme fatigué d'un exercice dont il n'a pas l'habitude, et dit en regardant Galmard entre les deux yeux :

— Vous, si vous n'êtes pas ici à trois heures précises, vous passerez un mauvais moment à trois heures et demie.

— Combien voulez-vous en or ? demanda l'avocat sans daigner répondre à cette menace.

En même temps, il remettait dans sa poche son vieux portefeuille bourré des engagements de l'héritier du corsaire.



— Tout ce que je pourrai porter sur moi, petit vieux, et le reste en une traite sur Londres.

— Quinze cents francs en or pèsent une livre, et vingt livres dans une ceinture, c'est lourd.

— Apporte tout de même, petit vieux. J'ai les reins solides... plus solides que toi, tu sais. Ainsi, pas de farces, ou je te casse en deux comme une allumette. Quant à toi, François de mon cœur...

— Chut! souffla tout à coup l'avocat. Il me semble que j'entends du bruit dans la boutique.

Dolley dressa les oreilles et tendit le cou, comme un lièvre au gîte qui écoute le pas d'un chasseur marchant sous bois dans les feuilles sèches.

Le Planchais ne s'émut point. Il était accoutumé aux allures bruyantes des habitués du comptoir de son hôte.

Cependant, le tapage qui se faisait de l'autre côté de la cloison était d'une nature particulière.

On criait, on jurait, et surtout on piétinait avec violence.

C'était le vacarme qui accompagne une lutte corps à corps entre plusieurs individus rassemblés dans un espace étroit.

— On jurerait qu'on empoigne notre ami et sa clientèle, dit Galmard.

— Si c'était la police ! murmura l'ancien maître d'école en se levant tout effaré.

— Faites pas attention... des amis qui s'expliquent en douceur, et vl'à tout, ricana l'inébranlable Jacques.

L'avocat avait déjà la main sur le bouton de la porte vitrée qui donnait sur le corridor.

— Mon ami, dit-il avec un calme parfait, vous pouvez avoir raison, car vous connaissez la maison mieux que moi ; mais si vous vous trompiez, par hasard, votre argent et votre liberté seraient bien aventurés. C'est pourquoi je vous engage à vous préparer à filer.

Jacques haussa les épaules ; mais il se décida pourtant à quitter le banc où il était assis et à se rapprocher de la sortie.

— Vous connaissez le couloir qui conduit à la maison voisine, je suppose ? lui demanda Galmard.

— Parbleu ! c'est là qu'est l'entrée de la cave où le patron met ses liquides ; j'ai rôdé assez souvent autour de la trappe, mais le gredin a soin de la fermer.

— Bon ! nous allons nous sauver par là. Vous passerez le premier, puisque vous savez le chemin.

— Et moi je suivrai, se hâta d'ajouter Dolley.

— C'est convenu. Je resterai le dernier, comme le capitaine à bord d'un navire naufragé, dit l'avocat en ouvrant la porte et en s'effaçant pour laisser passer les deux autres.

Ils n'avaient pas plutôt pris leur poste de retraite qu'un choc formidable ébranla fortement la cloison du cabinet du fond.

— La police !... sauvez-vous ! cria la voix sonore de *Fil-en-Quatre*, qui résonna à leurs oreilles comme la trompette du jugement dernier.

Ce fut une débandade générale.

Dolley bondit le premier, au mépris de l'ordre convenu pour fuir, et s'élança dans le couloir indiqué.

Le Planchais, plus lourd à s'ébranler, retrouva cependant l'équilibre qui lui manquait encore, et se rua sur les traces de son cousin.

Quant à Galmard, soit qu'il eût subitement perdu la tête, soit qu'il n'eût pas confiance dans cette voie où il venait de pousser les autres, au lieu de s'y engager, il tourna brusquement à droite et enfila de toute la vitesse de ses jambes l'allée par laquelle il était entré.

Bien lui en prit, car la course des deux héritiers ne fut pas de longue haleine et se termina d'une façon désastreuse.

A dix pas tout au plus de la porte vitrée du

cabinet, dans une obscurité profonde, François et Jacques sentirent tout à coup le plancher manquer sous leurs pieds et disparurent dans des profondeurs inconnues.

La chute fut si soudaine, qu'ils n'eurent pas le temps de jeter un cri, et si rude qu'ils restèrent plusieurs minutes étendus sans mouvement, sans voix et presque sans connaissance sur un sol peu tendre.

Le Planchais, qui avait les os solides, fut le premier à manifester son existence par des jurons épouvantables.

Dolley ne lui répondit d'abord qu'en poussant des soupirs à fendre l'âme.

— Cette brute de *Fil-en-Quatre* a oublié de fermer sa trappe, grommelait Jacques.

— Nous sommes donc dans sa cave ? murmura François.

— Où veux-tu que nous soyons, animal ? Crois-tu qu'il y a des oubliettes ici ?

— Alors, nous pourrions peut-être en sortir, quoique je me sente moulu... brisé...

— Pas si bête que d'essayer... pour nous faire pincer par les agents qui sont là-haut. Tiens ! mais le petit vieux n'est pas tombé avec nous, car on l'entendrait geindre... Ils lui auront mis la main dessus.

— A moins qu'il ne nous ait joué ce tour-là exprès.

— Mille tonnerres ! si je croyais ça...

— Tâchons d'abord d'y voir clair. Heureusement, j'ai une boîte d'allumettes dans ma poche.

La précaution était bonne, et la lumière phosphorique leur permit du moins de se rendre compte de leur désagréable situation.

Dolley avisa tout d'abord un paquet de chandelles à portée de sa main, et s'en empara sans aucun scrupule pour établir une lumière plus durable.

— Que de tonneaux ! que de bouteilles !

Ce cri parti du cœur fut le premier que poussa Le Planchais en regardant autour de lui.

— Dix pieds de hauteur, et pas d'échelle ! Nous ne pourrons jamais remonter, gémit Dolley.

— Et qu'as-tu besoin de remonter, imbécille ? Tu as donc envie de coucher en prison, que tu ne te plais pas ici ?

— Et qui te dit, malheureux, que nous n'y coucherons pas ce soir en prison ? Te figures-tu que les agents qui te cherchent s'en iront sans avoir fouillé la maison du haut en bas ?

— Ils peuvent fouiller ; ils ne trouveront jamais la cave. *Fil-en-Quatre* m'a dit vingt fois que lui seul connaissait le secret de la trappe.

— C'est donc pour ça qu'elle s'est refermée ! s'écria Dolley en élevant sa chandelle à bout de bras pour examiner le plafond.

On n'y apercevait aucune solution de continuité, et il était évident que les planches sur lesquelles ils avaient imprudemment posé le pied dans l'allée s'étaient remises en place d'elles-mêmes après avoir basculé.

Ce mécanisme était certainement ingénieux, mais François le trouva surtout inquiétant.

Il se disait que tout cela sentait bien le traquenard, et il se demandait avec effroi comment l'aventure allait finir.

— Nous sommes pris au piège comme des renards, dit-il d'une voix étranglée par la peur ; on nous oubliera dans ce trou, et nous y mourrons de faim.

— Ni de faim, ni de soif, mon gars. Tu ne vois donc pas ce tas de jambons : nous en aurions pour six mois avant de les manger tous, et quant au liquide, tiens, regarde-moi ça, ricana Le Planchais en saisissant une bouteille dont il s'empressa de casser le goulot. Je vas commencer par goûter, pour voir ce que c'est.

Et, levant le coude au-dessus de sa bouche béante, il se versa une ample lampée dans le gosier.



— C'est du rhum, et du fameux ! dit-il en s'arrêtant pour respirer. Tiens ! goûte-le.

Dolley lui repoussa le bras et s'écria d'un ton tragique :

— Misérable ! tu as donc juré de nous faire mourir ici !

— Tu n'en veux pas ? C'est bon ; mais n'en dégoûte pas les autres, grommela l'ivrogne, qui reprit sans hésiter l'exercice auquel il venait de se livrer.

— Mais tu ne vois donc pas que j'ai besoin de toi pour me faire la courte échelle et que, si tu continues, tu seras mort-ivre avant cinq minutes.

— Et après ? Ça n'est pas si mauvais d'être mort-ivre. Je ne verrai plus ta face de carême.

— Et les billets que tu as signés ! Et ton argent !

— Mes billets ! Eh *ben* ! le petit vieux les a... il m'apportera mon argent, le petit vieux !

Le rhum commençait à opérer, et Jacques roulait déjà des yeux hébétés ; sa langue empâtée balbutiait lourdement les phrases ineptes que son cerveau alourdi avait bien de la peine à lui fournir.

Il se balançait encore quelques instants à la façon des idiots, puis il se renversa en arrière, et,

---

laissant échapper sa bouteille, il s'étendit doucement sur la terre humide de la cave.

— Il va crever là comme un chien, et moi... ah ! moi, je suis perdu ! murmura son cousin désespéré.

---

## VI

Encore un qui a déraillé.

La soirée de M<sup>lle</sup> Pelchat avait amené de nouveaux changements dans l'existence de Marthe.

D'abord, elle était tombée malade à la suite de la commotion qu'elle avait éprouvée en voyant se dresser tout à coup devant elle l'odieuse figure de l'assassin de son père.

Il ne fallut pas moins d'une semaine de soins et de repos absolu pour la rétablir.

Encore lui resta-t-il de cette terrible secousse une grande faiblesse et une sorte d'irritabilité nerveuse qui demandaient des ménagements infinis.

Le moindre effort physique, la moindre contention d'esprit la jetaient aussitôt dans un accablement profond.

La plus petite contrariété lui arrachait des larmes.

Aussi, M. Hingant se gardait-il bien de la fatiguer ou de s'opposer à ses volontés.

La première qu'elle exprima fut celle de ne plus remettre les pieds chez son élève de la rue d'Amsterdam.

A quoi son père adoptif n'opposa aucune objection.

Une maison où on était exposé à de pareilles rencontres n'était pas de celles qu'on regrette, et la question du prix des leçons perdues n'avait pas d'importance au point de vue où le bon Jean-Marie s'était placé dès l'origine.

Que lui importait que M<sup>lle</sup> Moulinier gagnât quelques écus de plus ou de moins, à lui qui était décidé à lui assurer bientôt une petite fortune ?

Du reste, il n'eut même pas à regretter cette modeste source de revenus pour sa protégée, car la belle Mathilde, dès la première visite de condoléance qu'elle lui fit, déclara qu'elle comprenait à merveille la répugnance que sa jeune maîtresse de piano éprouvait maintenant à venir professer à domicile ; mais elle ajouta qu'elle n'entendait pas se priver pour cela de ses leçons.

Elle proposa donc d'intervertir les rôles et de se rendre chaque jour de sa personne dans le petit appartement de la cité Bergère, pour y étudier ses gammes sous la direction de M<sup>lle</sup> Moulinier.

Hingant la remercia beaucoup de ses bonnes

intentions et ne vit aucune difficulté à accepter l'arrangement. Mais quand il fit part à Marthe de ce beau projet, il éprouva quelque mécompte.

Avant le déplorable incident qui avait marqué la fin du thé de M<sup>lle</sup> Pelchat, la jeune fille supportait déjà très-impatiemment une compagnie pour laquelle, certes, elle ne se sentait pas née.

Maintenant, tout ce vilain monde lui inspirait une invincible répulsion.

Elle prenait Mathilde pour une sotte, Charles pour un fat, et François pour un intrigant de bas étage.

Quant à la veuve Tromblas, elle en avait tout simplement horreur, et le fait est que les manières et l'esprit de cette virago n'avaient rien qui pût l'attirer.

Ces antipathies bien naturelles, Marthe ne les cacha point à son père adoptif, qui se trouva dans le plus grand embarras.

Hingant, dans sa naïveté, avait rêvé de concilier l'attachement qu'il portait à M<sup>lle</sup> Moulinier et l'intérêt que lui inspiraient les neveux de son vieil ami Léridan.

Voilà que tout son plan, laborieusement échafaudé, était mis à néant du premier coup par une véritable catastrophe.

Apprendre sans préparation aucune que l'un

de ses protégés de Cancale n'était qu'un scélérat de la pire espèce, découvrir un lâche meurtrier dans la personne d'un garçon qu'il avait toujours pris pour un pauvre matelot, un peu grossier, un peu ivrogne, mais foncièrement honnête, c'était une surprise à laquelle l'ex-juge de paix ne s'attendait guère, et la plus amère de toutes les déceptions.

Cependant, il n'avait nulle envie de poursuivre ce misérable pour le livrer à la justice, et, de ce côté-là, il ne trouva chez la fille de la victime aucune opposition à cette indulgence peut-être excessive.

Marthe n'était pas de celles qui se vengent à tout prix, et elle sut comprendre qu'elle briserait le cœur de M. Hingant en lui imposant le cruel de voir de faire punir l'infâme Le Planchais.

Elle exigea seulement l'assurance de ne plus être exposée à le rencontrer.

Jean-Marie s'engagea bien volontiers à lui épargner ce supplice en prenant des mesures pour que cet affreux coquin de Jacques pût quitter la France dans le plus bref délai, et Marthe, confiante dans sa promesse, consentit en revanche à souffrir que M<sup>lle</sup> Pelchat vînt chez elle perfectionner son éducation musicale.

Elle se résigna même à supporter que son pro-



tecteur reçût de temps à autre les deux neveux qui n'avaient pas d'assassinat sur la conscience.

Celle de l'ancien magistrat n'en resta pas moins fort troublée par ces derniers événements.

Il avait eu d'abord une forte velléité d'user du testament du corsaire pour punir en bloc toute cette race d'héritiers qui avait produit un monstre.

Puis il s'était dit que l'indignité d'un seul ne devait pas s'étendre aux trois autres; qu'en frappant le coupable, il allait atteindre les innocents.

Dolley n'était encore à ses yeux qu'un brave Breton dévoyé par de mauvaises fréquentations parisiennes; Dugenêt, un enfant entraîné par les séductions de la grande ville; Mathilde Pelchat, une évaporée à qui la coquetterie avait tourné la tête.

Pour le vertueux Jean-Marie, vertueux au point de ne pas soupçonner le mal, Jacques Le Planchais était encore le seul du sang de Mériadec Léridan qui eût véritablement *dérailé*.

*Dérailé!* le mot était de lui, et il l'avait emprunté à la langue alors nouvelle des chemins de fer, lesquels, il faut bien le dire, lui faisaient grand'peur.

Si les neveux l'avaient écouté, ils n'auraient pas pris le *train*, ce train de Paris qui emmène les gens à toute vapeur, sans leur permettre de

jeter un regard en arrière vers la paisible province où ils vivaient heureux, qui dévore l'existence et l'espace, et qui finit souvent par se briser contre un rocher ou par verser dans un précipice.

Par malheur, c'était fait. Ils roulaient maintenant sur les rails périlleux de la vie parisienne.

Mais il était temps encore de les préserver d'un choc qui, d'un moment à l'autre, pouvait leur faire quitter violemment la bonne voie.

Peut-être même était-il temps de les décider à prendre un billet de retour, ou, pour continuer la métaphore, à monter dans la lente et tranquille diligence de leurs pères, c'est-à-dire à rentrer au pays et à y faire souche d'honnêtes gens.

Pour atteindre ce louable but, Hingant dressa sur le champ ses batteries.

Il commença par laisser dormir au fond de son portefeuille le testament qui enrichissait Marie Bréhal au détriment de ses protégés.

Il espérait que l'âme de son ami Léridan se réjouirait au ciel de lui voir prendre une si sage résolution, car il était de plus en plus convaincu que le défunt capitaine du *Goëland* n'avait pas eu sérieusement la volonté de dépouiller les enfants de ses sœurs.

Ensuite, il se demanda comment il fallait attaquer chacun de ces héritiers affolés par leur nou-

velle opulence, et il arriva toute de suite à cette conclusion très-simple qu'il fallait marier le cousin Charles avec la cousine Mathilde.

Ils étaient à peu près du même âge et pourvus des mêmes avantages physiques et moraux.

En réunissant leurs héritages, ils pouvaient former un opulent ménage et satisfaire leur vanité en revenant éblouir leurs compatriotes d'un luxe de bon aloi, tandis qu'à Paris ils ne pouvaient que végéter obscurément.

Telle était la vérité dont il s'agissait de les convaincre, et pour y parvenir Hingant résolut de les réunir chez lui aussi souvent qu'il pourrait le faire sans choquer Marthe.

Il était peut-être moins facile de ramener François Dolley dans le bon chemin.

Un campagnard ne tâte point impunément des gains faciles, et quand il a pris goût à la spéculation parisienne, il ne se résigne pas sans peine à se contenter du revenu de la bonne terre qui rapporte deux et demi pour cent.

Mais, depuis qu'il connaissait les relations de l'ex-maître d'école avec Billebaude, Hingant comptait trouver un puissant auxiliaire en la personne de son ami Galmard.

Il faisait encore assez de fond sur la loyauté de l'avocat pour espérer qu'il l'aiderait à faire comprendre à Dolley que la *diplomatie pri-*

vée n'était point une carrière qui pût lui convenir.

Quant à la restitution des cent mille francs, dans son innocence, il ne doutait point de l'obtenir moyennant quelque léger sacrifice, et enfin, pour décider tout à fait François à revenir au bercail, il tenait en réserve un puissant argument, tiré de la possibilité d'épouser une certaine demoiselle, aussi bien dotée par ses parents que par la nature, et domiciliée au pays de Dol, c'est-à-dire à quelques lieues des propriétés laissées par le corsaire.

Hélas ! ce fut précisément avec François que commencèrent ses mécomptes.

Il se transporta chez lui le surlendemain de la soirée de Mathilde, et il apprit avec une vive surprise qu'il n'était point rentré depuis la veille.

Il revint deux jours après, et puis encore à la fin de la semaine.

François était toujours absent ; on n'avait aucunes nouvelles de François.

Il alla en demander à Galmard, et Galmard lui apprit des choses qui l'étonnèrent bien davantage.

D'abord, l'avocat nia formellement que ce provincial eût versé la moindre somme entre les mains de son agent Billebaude.

Il ajouta qu'il avait de fortes raisons de le soupçonner de toutes sortes de complicités avec

un abominable drôle auquel, sur sa recommandation, on avait consenti à donner un asile momentané dans la maison de la rue des Cannettes.

Il était plus que probable, affirmait Galmard, que les deux coquins se cachaient pour fuir la police qui était à leurs trousses, et qu'un jour ou l'autre ils finiraient mal.

Il dit encore que, s'il avait pu deviner que son ami Hingant s'intéressait à ces gens-là, il l'aurait averti de leur conduite, mais que maintenant il était trop tard et qu'il ne savait pas du tout ce qu'ils étaient devenus, pas plus qu'il ne savait encore où prendre le Mardochée et le livre cherchés par lui depuis une quinzaine.

Hingant, découragé, s'en revint en se répétant tout bas :

— Encore un qui a déraillé !

Restaient Mathilde et Charles.

Contre ceux-là Hingant n'avait aucun grief sérieux, et les raisons qui l'avaient empêché de produire le testament subsistaient toujours.

Il suffisait qu'un seul des héritiers n'eût pas démerité pour qu'il se fit scrupule de le rendre responsable des torts des autres, et, par malheur, les conséquences de l'écrit signé en 1815 par le corsaire ne pouvaient pas se scinder.

En déposant entre les mains du président du tribunal de Saint-Malo ce méchant bout de papier



ramassé dans les cendres, Jean-Marie ruinait aussi bien le beau Dugenêt et la sensible Pelchat que leurs cousins qui n'avaient pas volé le châtimement.

Sans doute, la légataire inconnue n'était pas là pour les déposséder, et ne serait peut-être jamais retrouvée; mais les biens ne pouvaient échapper à un séquestre plus ou moins prolongé.

Il n'en fallait pas davantage pour précipiter les deux pauvres jeunes gens du faite de leurs prospérités éphémères.

Que seraient-ils devenus alors, rejetés brusquement dans leur humble condition première, ayant perdu l'habitude du travail et contracté le goût du luxe?

Hingant n'osait pas même y penser, et il repoussait de toutes ses forces l'idée de prendre sur lui une si lourde responsabilité.

D'un autre côté, celle qu'il avait assumée en gardant le testament de Mériadec ne lui pesait pas moins, et il commençait à se demander s'il n'avait pas commis une grave imprudence en s'avisant d'usurper ainsi le pouvoir de Dieu, qui seul distribue aux créatures humaines les récompenses et les peines.

Sans doute l'honnête juge de paix avait obéi à une inspiration généreuse en se permettant de réparer une injustice.

Mais qui l'assurait maintenant qu'il ne s'était



pas trompé, et que Léridan n'avait pas apprécié à leur juste valeur ces neveux qu'il avait toujours refusé de recevoir ?

Pour les deux aînés déjà, Hingant était obligé de s'avouer à lui-même que son vieil ami le commandant n'avait pas tort quand il leur fermait obstinément sa porte.

Et puis il s'apercevait bien à présent que la fortune n'améliore pas les hommes et qu'il n'est pas toujours bon de changer la distribution des richesses en ce bas monde.

Qu'avait gagné cette famille au coup de baguette qui l'avait élevée subitement de deux ou trois rangs dans l'échelle sociale ?

Rien de bon assurément. Ses besoins avaient crû en proportion et même au delà de ses ressources.

En revanche, elle avait désappris la patience, l'humilité, la persévérance, toutes ces vertus qui soutiennent les petits et les aident à grandir peu à peu par le labeur acharné.

Elle s'était désaccoutumée de vivre avec ses pairs et habituée à se repaître de vaine gloriole en paradant au milieu de flatteurs, d'intrigants et de parasites.

Au lieu de l'espérance qui console et qui fortifie, elle avait les joies factices de l'oisiveté qui énerve et qui dégrade.

Quand l'excellent Jean-Marie était trop assailli par ces réflexions très-sensées, quoiqu'un peu tardives, il se réfugiait bien vite dans la pensée moins amère de réparer tout cela en ramenant au moins deux heureux au pays natal.

Le projet de marier Charles avec sa cousine passa bientôt à l'état d'idée fixe, et comme le brave homme ne perdait pas de vue non plus celui d'unir Paul Gilbert et Marthe Moulinier, il se trouva bientôt n'avoir plus que des préoccupations matrimoniales.

De la part d'un célibataire endurci comme lui, qui avait vécu soixante ans sans songer à prendre femme, c'était une véritable conversion, et la vieille Brigitte, qui soignait la maison de Cancale en l'absence de son maître, la vieille Brigitte eût été bien étonnée si elle avait su à quelles entreprises conjugales M. Jean-Marie employait son temps à Paris.

Hingant s'y était mis avec l'ardeur juvénile qu'il apportait à toutes choses, et il ne s'épargnait point à célébrer devant le jeune Dugenêt les qualités et les grâces contestables de Mathilde, pas plus qu'à louer en présence de M<sup>lle</sup> Pelchat les mérites non moins problématiques de Charles.

Il ne perdait d'ailleurs aucune occasion de les réunir chez lui, et quoiqu'il n'eût point la satis-

faction de constater de grands progrès dans leur bon vouloir réciproque, il était de plus en plus décidé à aborder hardiment la grande question au premier jour.

La saison s'avançait, et il se disait que les poires de ses espaliers devaient commencer à mûrir.

Paris lui devenait odieux, et il voulait faire les deux noces avant que l'automne eût jauni les dernières feuilles, car il comptait bien ramener les nouveaux mariés en Bretagne, les uns pour toujours, les autres au moins pour un mois.

Il lui tardait donc d'en finir des deux côtés ; mais si les amours de Marthe avec Paul marchaient à merveille, celles du cousin avec la cousine n'existaient encore que dans l'imagination de l'ancien magistrat.

Ils se voyaient pourtant assez souvent, ce neveu et cette nièce de feu Léridan, plus souvent, certes, que ne le soupçonnait Jean-Marie.

Dugenêt fréquentait assidument le coquet appartement de la rue d'Amsterdam, où, dans les premiers temps de son séjour, il ne mettait jamais les pieds.

Bien plus, Mathilde, parfois, ne dédaignait pas de franchir en fiacre la distance qui séparait son élégant quartier des solitudes lointaines de la rue des Feuillantines.

Entre germains, telle liberté est permise, et d'ailleurs ils ne passaient point le temps de leurs entrevues à se dire des douceurs.

S'il avait pu y assister, Hingant en aurait appris bien long sur leurs véritables intentions.

Un certain soir du mois d'août, par exemple, s'il lui avait pris fantaisie d'aller s'asseoir à l'ombre des grands marronniers du Luxembourg, il aurait assisté à diverses scènes qui lui auraient enlevé ses dernières illusions sur la famille Mériadec.

Sept heures venaient de sonner à l'horloge du palais, et les promeneurs affluaient dans les allées du terre-plein qui s'élève du côté de l'orangerie.

On dîne de bonne heure dans les tranquilles parages de l'Odéon, et, à défaut des étudiants, qui commençaient à se faire rares, à cause des vacances, force couples bourgeois circulaient le long de la balustrade.

Rien ne manquait au tableau que présente toujours en été le jardin des Médicis, ni les joueurs de paume sous les grands arbres, ni les troupiers rôdant sournoisement autour des bonnes d'enfants, ni les deux cygnes voguant majestueusement sur le grand bassin du milieu.

A l'angle du large quinconce, du côté de la rue de Vaugirard, une élégante jeune femme et un cavalier très-pimpant causaient assis sur un

banc de pierre, au pied d'un superbe vase de marbre blanc.

Il était aisé de deviner à leur toilette qu'ils n'habitaient point ces régions où les modes nouvelles ne pénétrèrent guère, et qu'ils s'y étaient donné rendez-vous pour que leur tête-à-tête ne fût pas troublé.

Le lieu était fort solitaire et propice entre tous aux confidences amoureuses.

Telle n'était pas la nature de celles qu'échangeaient en ce moment Charles et Mathilde, et cependant leur entretien était fort animé.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'ils s'étaient rencontrés là, et ce n'était certainement pas le hasard qui les y avait amenés.

— Sais-tu que ce n'est pas très-*chic*, ce que nous faisons là ? disait Dugenêt.

— Comment ! très-*chic* ? demanda Mathilde, qui n'était pas encore familiarisée avec les termes du haut goût que son cousin avait appris à la Grande-Chaumière.

— Je veux dire que ce n'est pas beau.

— Ça m'est bien égal, pourvu que ça réussisse.

— N'empêche que les lettres anonymes, c'est mal porté dans le grand monde, et que... si on savait...

— Qu'est-ce que ça te fait, puisque ce n'est pas toi qui les as écrites ?



— Non, parbleu ! mais n'importe ! je ne voudrais pas pour cent francs être compromis dans une affaire pareille.

— Poltron, va !

— Poltron ! poltron ! tu en parles à ton aise, parce que tu n'es qu'une femme ; mais moi je ne serais pas curieux que le lieutenant Gilbert vint me chercher dispute.

— Sois tranquille ! je me charge de le retenir.

— D'autant que j'ai fort peu de chose à gagner à toute cette histoire-là. Encore si la petite était millionnaire, comme François essayait de me le faire accroire, on pourrait risquer sa peau pour la chance de l'épouser. Mais c'est une farce que ce mauvais maître d'école a voulu me jouer, puisqu'il n'a pas reparu depuis ton fameux thé, et maintenant, le moins qui puisse m'arriver pour m'être mêlé de tes affaires, c'est de me brouiller avec le père Hingant.

— Et moi donc ! t'imagines-tu qu'il me pardonnera de troubler le joli petit ménage de ses protégés ?

— Bon ! mais toi, tu rêves de donner dans l'œil à l'officier, et ça ne serait pas un si mauvais parti. Tu pourrais être un jour la femme d'un colonel... Cet espoir-là vaut bien qu'on s'aventure un peu.

M<sup>lle</sup> Pelchat ne put s'empêcher de rougir de



plaisir à la seule pensée d'un avenir qu'elle n'aurait jamais osé entrevoir lorsqu'elle trônait au comptoir du Café-Militaire.

Mais elle répondit sèchement :

— De quoi te plains-tu ? Cette pimbèche est assez avenante pour que tu sois flatté de sa conquête, même sans le bon motif.

Les femmes du genre auquel appartenait Mathilde sont impitoyables, quand il s'agit d'une rivale.

— Soit ! dit Dugenêt, mais tâchons du moins de ne pas faire de bêtises. Répète-moi un peu comment tu as arrangé ton coup de théâtre.

— J'ai écrit à M. Gilbert... c'est-à-dire non... j'avais peur qu'il ne montrât la lettre à M. Jean-Marie... c'est M<sup>me</sup> Tromblas qui a écrit...

— Alors, ça doit être du joli, grommela Dugenêt.

— Tais-toi..... tu ne sais ce que tu dis..... M<sup>me</sup> Tromblas a reçu une très-bonne éducation... Elle a donc écrit à M. Gilbert que la personne qu'il devait épouser le trompait et que, s'il voulait en avoir la preuve, il n'avait qu'à venir au Luxembourg, devant l'orangerie, ce soir, à sept heures et demie.

— Et la même Tromblas a écrit à M<sup>lle</sup> Mouli nier que, si elle voulait voir son amoureux se promenant avec une femme, elle n'avait qu'à ar-

river par la rue de Vaugirard à sept heures trois quarts.

— C'est bien ça.

— Et tu comptes sur moi pour aborder la petite et lui offrir mon bras... parfait ! Seulement j'ai dans l'idée qu'elle refusera.

— Elle ne refusera pas si elle voit le lieutenant me promener au sien.

— En supposant qu'il consente à te le donner.

— Il faudrait qu'il fût bien peu galant.

— En effet, mais il me semble qu'il y a un cas que tu n'as pas prévu.

— Lequel ?

— Celui où, l'officier étant en retard ou la petite en avance, ils arriveraient tous les deux en même temps.

— J'y ai pensé, dit Mathilde, quoique, franchement, j'aie bien de la peine à croire que M. Gilbert se fasse attendre.

— Peuh ! on ne sait pas. Il est si entiché de la demoiselle qu'il prendra peut-être l'avertissement pour une calomnie. Mais enfin, si le cas se présentait, que comptes-tu faire ?

— Nous n'attendrons pas qu'il se présente, car nous allons nous séparer sans plus tarder. Moi, je vais me promener tout doucement le long de l'orangerie ; toi, tu vas t'en aller rôder du

côté de la porte de la rue de Vaugirard. L'important, c'est qu'ils ne nous voient pas ensemble.

— Et alors, le premier de nous qui apercevra son objet l'abordera hardiment, n'est-ce pas ?

— Tout juste, et il s'arrangera pour l'amener dans un endroit bien en vue.

— Pour que l'autre l'aperçoive, c'est convenu. Mais du diable si je sais ce que je dirai à la petite.

— Tout ce qui te passera par la tête, pourvu que tu la retiennes assez pour qu'elle puisse me voir au bras de son amoureux. Seulement, il faut t'arranger pour avoir l'air d'être venu là par hasard.

— Parbleu ! je ne serai pas assez bête pour lui parler de la lettre de la veuve Tromblas. Ça n'empêche pas que je m'attends à être mal reçu.

— C'est que tu ne sauras pas t'y prendre.

— Vraiment ! tu en parles bien à ton aise, toi ! Voilà quinze jours que je me mets en quatre pour lui plaire, à cette petite, et que je n'en peux rien tirer... c'est à peine si elle daigne me regarder...

— Du reste, ajouta Dugenêt d'un air moqueur, il me paraît que tes affaires ne sont pas beaucoup plus avancées que les miennes, et le bel officier ne me fait pas l'effet d'apprécier tes charmes autant qu'ils le méritent.

— Ça me regarde, dit sèchement M<sup>lle</sup> Pelchat.

Avant tout, je veux lui ouvrir les yeux sur cette *sainte N'y-Touche* de Marthe.

— Très-bien ! tu espères que le dépit te le ramènera. C'est une idée comme une autre ; mais, en supposant que tout se passe suivant ton programme et qu'ils se contentent de s'observer de loin, finalement, qu'est-ce que je ferai de la demoiselle ?

— Tout ce que tu voudras, mais va-t'en à ton poste. L'heure approche, et il est inutile de bavarder plus longtemps ici.

Sur cette conclusion, M<sup>lle</sup> Pelchat se leva, donna un léger coup de main à sa toilette un peu fripée par une station trop prolongée sur le banc, et s'achemina d'un pas délibéré vers l'orangerie.

On ne sait pas tout ce que l'ambition et la fantaisie amoureuse peuvent produire de ravages dans le cœur d'une reine de comptoir en disponibilité.

Ce plan machiavélique était tout entier de l'invention de la douce Mathilde, et l'idée qu'elle commettait une mauvaise action n'avait pas passé un seul instant par sa tête de linotte.

Son cousin Charles, moins déterminé, mais tout aussi peu scrupuleux, s'en alla à son embuscade sans le moindre remords, et commença par se préparer à l'action en ajustant le nœud de sa cravate, un nœud triomphant qu'il avait longtemps étudié dans sa glace.

Il marchait lentement et se retournait même de temps en temps pour regarder sa complice, qui se promenait en balançant agréablement son ombrelle.

Cette vue lui donnait du courage, comme le spectacle d'un camarade courant au feu sans broncher raffermait l'énergie d'un conscrit.

Il était excusable, à vrai dire, de manquer d'enthousiasme en cette rencontre, car il se souvenait de sa première défaite à la rue des Feuillantines.

Cependant il se disait que, ce jour-là, M<sup>lle</sup> Moulinier avait reçu du renfort, et que le père Hingant n'arriverait pas encore une fois sur le terrain tout justement à point pour l'empêcher de vaincre.

Il était d'ailleurs décidé à brûler ses vaisseaux, c'est-à-dire à attaquer sans ménagement la jeune fille, et il n'était pas éloigné de croire que l'occasion était bonne.

Les théories de sa cousine sur les effets de la jalousie commençaient à porter leurs fruits.

Pour excuser le beau Dugenêt, il faut se rappeler qu'il avait surtout étudié les femmes au café Saint-Michel et au Prado d'été.

Le coin du jardin désigné comme lieu de rendez-vous à M<sup>lle</sup> Moulinier était assez bien choisi pour l'usage perfide que les héritiers de Mériadec Léridan en voulaient faire.



En ce temps-là, la belle grille qui borde aujourd'hui la rue de Vaugirard n'était pas encore posée dans toute sa longueur.

Les promeneurs venus directement de la place Saint-Sulpice pénétraient dans le jardin en traversant une suite de cours, coupées par des allées et séparées de la rue par une porte vermoulue à laquelle faisait suite une clôture provisoire dont les barreaux de fer étaient en assez mauvais état.

Cette entrée faisait partie des vieux bâtiments du Petit-Luxembourg, qu'on a démolis un peu plus tard, et n'avait point l'aspect riant que présentent aujourd'hui de ce côté les parterres et les massifs de fleurs.

On y était placé à souhait pour attendre quelqu'un et même pour voir ce qui se passait dans la grande allée qui s'étend en avant des vastes quinconces de marronniers.

Charles s'établit à poste fixe au débouché de ce passage, et appuyé contre un treillage en bois, il partagea son attention entre la porte de la rue de Vaugirard et le jardin.

Seulement, comme, d'après les calculs de sa cousine, l'officier devait arriver le premier, il regardait de préférence vers les arbres.

Mathilde évoluait toujours au milieu des enfants et des bonnes, qui commençaient à plier bagage, car l'heure de la fermeture approchait.



Elle en était à son troisième tour d'allée, quand Dugenêt vit poindre sous les ombrages le lieutenant Gilbert.

Le jeune officier était en petite tenue et s'avancait avec une certaine hésitation, s'arrêtant à chaque pas et regardant autour de lui d'un air inquiet.

On aurait dit qu'il regrettait d'être venu, et qu'il avait envie de s'en retourner sans pousser plus loin l'aventure.

— Voyons un peu comment elle va s'y prendre pour le retenir, se dit Charles qui ne la perdait pas de vue.

Il fut bientôt fixé sur les moyens que M<sup>lle</sup> Pelchat comptait employer.

Du temps où elle tenait le *Café-Militaire*, la protégée de la veuve Tromblas ne dédaignait pas d'aller se promener sur la jetée de Saint-Malo pour y rencontrer un sergent-major qui la recherchait alors en légitime mariage, et elle était de première force en stratégie galante.

Charles la vit revenir à petits pas, obliquer légèrement à gauche, manœuvrer de façon à se dissimuler derrière le tronc des marronniers alignés au bord du quinconce, et enfin tourner au bon moment, de façon à se trouver en face de Paul Gilbert, absorbé, selon toute apparence, dans des réflexions désagréables.

Charles la vit encore faire avec beaucoup de naturel le geste d'une personne étonnée subitement par une rencontre inattendue ; il l'entendit presque pousser un petit cri de surprise et gazouiller des excuses.

Mais c'était surtout le lieutenant qu'il observait.

Paul Gilbert, interrompu dans ses méditations, recula de deux pas, et peu s'en fallut qu'il ne tournât le dos à la belle Mathilde.

Puis, se rappelant sans doute qu'il était en présence d'une femme, et que la politesse lui faisait un devoir de la saluer, il ôta son képi et balbutia selon toute apparence quelques phrases banales.

C'était le moment critique, car le lieutenant devait être certainement tenté de prendre le large, et si M<sup>lle</sup> Pelchat le laissait partir, le coup était manqué.

Mais la fine mouche n'eut garde. Charles put constater, non sans admiration, qu'elle entamait un discours combiné probablement de telle sorte que l'officier ne pouvait plus se dérober sans y répondre ou du moins sans l'écouter jusqu'au bout.

Mathilde parlait toujours avec une volubilité sans égale, agrémentant son babillage de petites mines gracieuses et de gestes effarouchés.

Le malheureux s'agitait, piétinait sur place et tournait la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, cherchant évidemment quelqu'un qui ne se montrait pas.

Son cousin était trop loin pour entendre ce qu'elle disait, mais il le devinait.

— Gageons, pensait-il, qu'elle lui raconte une petite histoire de son invention... Comme, par exemple, qu'elle est venue se promener ici avec la Tromblas, qu'elle a perdu en route son aimable compagne et que, se trouvant seule dans ce quartier lointain, elle s'estime heureuse de rencontrer un cavalier de sa connaissance pour l'accompagner, au moins jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une voiture.

Les conjectures du beau Dugenêt étaient-elles justes ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que la suite du colloque ne les démentit point.

Il eut la joie de voir Mathilde s'accrocher au bras de Paul Gilbert et, en dépit d'un mouvement très-marqué de répugnance que le lieutenant ne sut pas contenir, s'emparer presque de vive force d'un appui qu'on ne lui offrait point.

— Quel aplomb ! quelle gaillarde ! pensait Charles. Décidément, je ne serais qu'un sot si je me laissais rebuter par la petite.

Le plus fort n'était pas fait.

M<sup>lle</sup> Pelchat tenait sa conquête ; mais il lui fallait encore la conserver sans quitter la place, jusqu'à ce que Marthe parût.

A la grande satisfaction de son cousin, elle s'appuya avec le plus charmant abandon sur le bras de Paul Gilbert, qui faisait en ce moment assez sotte figure, et l'entraîna vers un groupe de fillettes fort occupées à maçonner avec du sable un château en miniature.

Là elle s'arrêta pour contempler ce tableau enfantin, et le montra au lieutenant avec les gestes attendris d'une jeune femme qui rêve les joies de la maternité.

Paul se retournait sans cesse ; mais il ne réussissait point à arracher sa compagne à ce touchant spectacle.

— Si la petite arrivait, ce serait le bon moment, dit Charles entre ses dents.

Et il ajouta presque aussitôt :

— Parbleu ! je crois que je l'aperçois là-bas !  
C'était bien elle.

Marthe s'avavançait lentement, rasant les bordures des parterres, et s'arrêtant presque à chaque pas pour jeter autour d'elle un regard rapide et furtif.

Son air embarrassé ne trahissait que trop ses angoisses, et un Parisien émérite l'aurait certainement prise pour une jeune femme qui s'est

laissé entraîner à accorder un rendez-vous et qui hésite au moment de commettre une première faute.

Sa toilette n'annonçait pourtant pas des intentions de coquetterie, car elle était simplement et sévèrement vêtue de noir ; les rubans de son chapeau étaient à peine noués et sa mantille négligemment jetée sur ses épaules.

Elle avait dû s'habiller à la hâte et sous le coup d'une émotion profonde.

Charles, qui savait à quoi s'en tenir sur la cause de ce désordre, observait sournoisement M<sup>lle</sup> Moulinier du coin de l'œil.

Il était placé de façon à ce qu'elle ne l'aperçût pas tout d'abord, et il avait du reste bien soin de s'effacer, pour se donner le temps de choisir l'instant où il conviendrait de l'aborder.

La pauvre victime de la scélératesse de M<sup>lle</sup> Pelchat se dirigeait, sans le savoir, tout juste vers l'endroit où celle-ci paraissait au bras du lieutenant.

Dugenêt n'aurait eu qu'à la laisser aller droit son chemin pour qu'elle se heurtât forcément à ce couple odieux, et il fut tenté une seconde de se borner à une complicité passive, en s'abstenant d'intervenir.

Mais le diable lui souffla bien vite que cet honnête procédé n'eût pas fait les affaires de sa cou-



sine Mathilde, laquelle tenait essentiellement à convaincre l'officier de la prétendue infidélité de sa fiancée.

D'ailleurs sa fatuité naturelle le poussait à risquer l'aventure, et il en revint à espérer un dénouement flatteur pour son amour-propre.

Il prit donc le mauvais parti, et il ne pensa plus qu'à se réserver l'avantage d'une rencontre soudaine.

Il voyait fort bien que M<sup>lle</sup> Moulinier, dans son trouble, n'avait encore aperçu ni lui, ni Paul Gilbert avec sa compagne de rencontre.

Le jour avait sensiblement baissé depuis un quart d'heure, et le flot des promeneurs du jardin commençait à s'écouler vers les portes.

Les enfants couraient de tous les côtés, poursuivis par leurs bonnes, et se jetaient à qui mieux mieux dans les jambes des bourgeois retardataires.

Il s'ensuivait un pêle-mêle momentané très-propre à dérouter même un observateur plus calme que ne l'était Marthe.

Tout concourait donc à favoriser les méchants desseins des deux complices de cette infamie, à condition, toutefois, qu'ils ne perdraient pas trop de temps, car, s'ils avaient attendu qu'on n'y vît plus clair, le coup eût été complètement manqué.



Charles se retira d'abord discrètement jusqu'au bord de l'allée, de manière à ce que Mathilde, qui ne le perdait pas de vue, pût saisir le sens de cette manœuvre ; puis, se retournant tout à coup et revenant sur ses pas, il s'arrangea pour se trouver face à face avec l'orpheline au débouché du passage.

Marthe le reconnut, poussa un cri de surprise et de colère, s'arrêta court et voulut revenir sur ses pas.

Mais le perfide cousin n'était pas homme à lâcher sa proie.

— Ah ! mon Dieu, mademoiselle, vous ici !... à pareille heure ! dit-il en saluant avec toutes les apparences du plus profond respect.

— Laissez-moi, monsieur, balbutia la jeune fille en s'efforçant de rebrousser chemin.

Charles avait eu soin de se placer de façon à le lui barrer, et il reprit doucement :

— Mademoiselle, excusez-moi si je me permets de vous donner un conseil, mais le Luxembourg est fort mal fréquenté, surtout à la brune, et vous y seriez exposée à de fâcheuses rencontres si vous vous y aventuriez seule.

— Laissez-moi, vous dis-je.

— M. Hingant ne me pardonnerait pas de ne pas vous offrir mon bras, continua le drôle avec une rare impudence.

Et comme Marthe le foudroyait d'un regard méprisant, il s'écria comme un homme qui se ravise :

— Ah ! je comprends !... et en vérité je ne sais où j'avais la tête de me proposer pour vous servir de cavalier quand vous êtes attendue par le lieutenant Gilbert. Mille pardons, mademoiselle, de mon indiscretion... je vais...

— M. Gilbert, avez-vous dit ? Il est donc ici ? murmura M<sup>lle</sup> Moulinier.

— Sans doute. Est-ce que vous l'ignoriez ? Je viens de le rencontrer il n'y a qu'un instant.

— Où donc ?

— Mais... là-bas... au delà de cette grande allée... sous les arbres... Il s'y promène avec une dame... une de vos amies, je suppose, à moins que ce ne soit une de ses parentes...

Marthe pâlit et chancela.

— Quoi ! vous ne le saviez pas ? s'écria Dugenêt avec l'accent de la plus parfaite naïveté.

En même temps, il s'avancait pour soutenir la jeune fille, qui semblait sur le point de défaillir.

— Je veux le voir... conduisez-moi, dit-elle en lui saisissant le bras.

Cette fois, Charles ne se fit pas prier. Son odieuse ruse avait réussi au delà de ses désirs, et la pauvre enfant avait donné du premier coup dans le piège.

Il ne s'agissait plus que d'achever l'œuvre de trahison, et l'abominable cousin se hâta d'entraîner Marthe vers les marronniers.

— Le lieutenant et la dame étaient arrêtés là tout à l'heure... Peut-être ne sont-ils pas encore partis, disait-il en forçant le pas.

Puis, s'arrêtant au bord de l'allée, il fit mine de chercher de tous les côtés ceux qu'il savait fort bien où trouver.

— Les voilà ! s'écria-il presque aussitôt. Tenez ! près de ce groupe de marmots... La dame a une robe rose et un chapeau bleu de ciel.

M<sup>lle</sup> Pelchat était en effet très-visible, car sa toilette aux couleurs éclatantes eût attiré les regards à cent pas, et quant à Paul Gilbert, son uniforme suffisait pour le faire reconnaître de loin.

— C'est lui ! dit M<sup>lle</sup> Moulinier, si bas qu'on l'entendait à peine.

— Oh ! c'est parfaitement lui, mademoiselle, reprit Dugenêt. Mais... c'est singulier... il ne nous voit pas... Probablement cette dame lui dit des choses fort intéressantes, car il l'écoute avec beaucoup d'attention, et il ne regarde qu'elle.

— C'est indigne ! murmura la jeune fille.

— Au fait, qui donc peut être cette charmante personne?... car on dirait, mademoiselle... on jurerait que... Vous ne la connaissez pas?...

— Non, et je veux savoir...

— Ah ! tenez !... J'avais parlé trop vite... voilà le lieutenant qui tourne la tête de notre côté... Oh ! pour le coup, il nous voit... un militaire, ça doit avoir de bons yeux... et puis... quand on aime quelqu'un...

C'était vrai.

Paul Gilbert regardait avec une attention soutenue M<sup>lle</sup> Moulinier donnant le bras au cousin Charles ; mais Mathilde ne le lâchait point, et même, autant qu'on pouvait en juger dans le demi-jour qui régnait sous les arbres, elle s'appuyait sur lui avec une tendre désinvolture.

Marthe et Dugenêt, qui se trouvaient dans un endroit découvert, étaient beaucoup mieux éclairés, et le prudent neveu du corsaire avait eu soin de se poser de façon à ne pas présenter son visage à l'officier.

Il ne se souciait pas d'avoir affaire à lui plus tard, au cas où la chose serait mal prise.

M<sup>lle</sup> Moulinier, au contraire, faisait face à son fiancé, et la distance n'était pas assez grande pour qu'il s'y trompât.

— Il me voit, dit-elle d'une voix sourde ; il me voit, et il ne quitte pas cette femme...

En même temps, elle fit un mouvement pour courir à lui ; mais Charles la retint, et il se mit aussitôt à parler avec volubilité, tout en ayant soin

de régler ses gestes et son attitude de telle sorte que de loin on devait le prendre pour un amoureux engagé dans un tendre entretien.

— Non, mademoiselle, disait-il chaleureusement, non, je ne souffrirai pas que vous vous compromettiez ainsi... Je ne sais ce qui se passe dans votre cœur, mais je le devine... Ah ! M. Gilbert est bien coupable... Vous tromper avec une créature de cette espèce !... C'est mal, c'est très-mal !... et, à votre place je ne répondrais à un pareil affront que par le dédain... Je laisserais M. Gilbert à ses amours, et je sortirais de ce maudit jardin.

Il aurait pu continuer longtemps sur ce ton.

Marthe ne l'écoutait plus. Elle restait immobile, les yeux fixés sur l'indigne couple, et son émotion était telle qu'elle s'abandonnait à l'appui que Charles lui offrait traîtreusement.

Une scène analogue se passait à vingt pas de là entre Paul, qui les regardait avec horreur, et Mathilde, qui se penchait amoureusement pour lui parler à l'oreille.

Évidemment, elle devait tenir à M. Gilbert à peu près le même langage que Charles à M<sup>lle</sup> Moulinier.

La foule qui passait ne remarquait point ce manège, par la raison qu'on la pressait d'évacuer le jardin.



L'heure de la retraite avait sonné, et des roulements de tambour avertissaient les promeneurs attardés qu'il était temps de regagner leur logis.

Cette harmonie militaire était appuyée par la voix des gardiens, qui s'en allaient de ci de là, refoulant doucement les gens vers les issues.

Lorsque Marthe, décidée enfin à tout risquer, voulut s'élancer pour avoir une explication avec son fiancé, il était trop tard.

Elle ne s'arracha au bras de Dugenêt que pour tomber dans ceux d'un colossal vétéran qui l'arrêta poliment en disant :

— Où allez-vous comme ça, ma petite dame ? On ne passe pas. Vous voyez bien qu'on va fermer.

L'orpheline jeta un dernier regard vers les grands marronniers, et vit sa rivale et Paul s'éloigner, chassés, eux aussi, par un gardien, mais dans une direction tout opposée.

Le règlement du Luxembourg fit ce que les exhortations de l'affreux cousin n'avaient pu faire.

M<sup>lle</sup> Moulinier, éperdue, se laissa entraîner par lui dans la rue de Vaugirard.

---



## VII

## Le coup de poing de la fin.

La nuit approchait, et la rue de Vaugirard était fort mal éclairée, car on n'avait point encore allumé les réverbères, et les boutiques y sont rares.

Le flot des promeneurs chassés du jardin s'écoulait principalement vers l'Odéon ou la place Saint-Sulpice.

Cédant à l'instinct assez naturel qui la poussait à rechercher l'obscurité et la solitude pour cacher son émotion, Marthe tourna du côté opposé et s'achemina à pas pressés dans la direction du boulevard extérieur.

Elle s'était brusquement dégagée du bras de Dugenêt, après avoir franchi la porte, et elle marchait droit devant elle, sans plus s'occuper du traître cousin que s'il n'eût pas été là.

Où allait-elle ainsi? Elle n'en savait rien, et elle était hors d'état de réfléchir à ce qu'elle faisait.

Son cerveau troublé ne raisonnait plus; son

cœur battait à l'étouffer; l'indignation et la douleur lui enlevaient le peu de sang-froid qu'elle avait conservé tout le temps qu'avait duré l'odieuse scène du Luxembourg.

Une sorte de vertige s'était emparé d'elle et lui enlevait jusqu'à la faculté de penser.

Elle regardait sans les voir les hautes maisons qui bordaient le trottoir, et, se laissant coudoyer par les indifférents qui passaient, elle s'en allait au hasard, comme une feuille chassée par le vent d'automne.

C'est que Marthe n'aimait point son fiancé de cet amour un peu banal auquel les jeunes filles se laissent aller en sortant du couvent.

Le malheur l'avait mûrie de bonne heure, et la passion profonde qu'elle éprouvait pour Paul Gilbert était née d'une étude sérieuse de son caractère.

Elle l'aimait parce qu'elle le croyait digne d'elle, et non pas seulement parce qu'il possédait ces avantages extérieurs qui tournent la tête aux petites pensionnaires.

Plus elle avait eu foi en lui, plus elle se sentait blessée d'être trahie.

Trop fière pour être jalouse d'une rivale, elle souffrait d'avoir mal placé son affection, bien plus encore que d'avoir perdu sa plus chère espérance.

Et dans cette souffrance, il y avait encore de l'amour, car c'était pour Paul qu'elle rougissait d'une indigne infidélité; c'était son lâche abaissement qu'elle pleurait, et non l'illusion envolée.

Si le joli Charles avait pu lire dans l'âme de sa victime, il n'aurait assurément rien compris aux émotions qui la bouleversaient, car tous ces beaux sentiments étaient beaucoup trop quintessenciés pour son intelligence.

Mais il avait bien d'autres soucis que d'étudier les effets d'un dépit amoureux.

Enchanté d'avoir réussi dans ses desseins mal-faisants, il pensait maintenant à profiter de sa triste victoire, et il espérait bien avoir facilement raison d'une enfant affolée.

Il ne s'agissait, croyait-il, que de se poser en consolateur pour bénéficier agréablement de l'irritation où la conduite de l'officier devait avoir jeté M<sup>lle</sup> Moulinier.

Aussitôt qu'il s'était trouvé hors de portée du bras de M. Gilbert, il avait pensé à s'imposer de nouveau comme cavalier et à se proposer comme vengeur.

Mais il avait promptement changé d'idée.

L'allure étrange et l'air égaré de Marthe ne lui permettaient guère de croire qu'il serait agréé sur le champ.

Le plan qui consistait à lui offrir sans transi-

tion son bras et sa personne n'avait aucune chance de succès.

C'eût été bon tout au plus avec une grisette outragée par un commis de magasin, et Dugenêt, qui se piquait de se connaître en femmes, pensa que M<sup>lle</sup> Moulinier méritait qu'on usât de procédés moins radicaux.

Il se horna donc à l'escorter de très-près, mais d'une façon discrète, c'est-à-dire sans se permettre de lui adresser la parole.

Cette modération calculée cachait d'ailleurs une arrière-pensée.

Mons Charles se disait que la charmante Marthe finirait bien par s'arrêter, si elle continuait à fuir de ce train-là, et que ses forces s'épuiseraient au moral comme au physique.

La colère la soutenait encore ; mais les colères féminines sont trop violentes pour durer longtemps, et se terminent presque toujours par une explosion de larmes à laquelle succède un abattement complet.

C'était le moment que le machiavélique neveu du corsaire attendait.

Il tenait ses consolations en réserve pour l'instant précis où elles auraient chance d'être acceptées, l'instant où le cœur gonflé par le chagrin s'amollit, où l'âme ulcérée s'ouvre et laisse panser ses blessures.

Et puis, s'il faut tout dire, Dugenêt comptait aussi sur l'embarras matériel où Marthe allait se trouver après une course folle.

En la laissant s'enfoncer dans des quartiers perdus où elle ne pouvait manquer finalement de s'égarer, il savait fort bien ce qu'il faisait.

La nuit était venue tout à fait ; les passants devenaient rares.

Tôt ou tard, M<sup>lle</sup> Moulinier devait se réveiller d'une hallucination passagère et s'apercevoir enfin qu'elle se trouvait très-loin de son domicile.

A qui s'adresserait-elle alors pour la tirer d'embarras, sinon au respectueux jeune homme qui la suivait silencieusement ?

Ce calcul assez judicieux se vérifia pleinement, et même plus tôt que Charles ne le pensait.

Après vingt minutes de course désordonnée, la jeune fille s'arrêta et se mit à regarder autour d'elle. Le lieu était fort désert.

Marthe se trouvait alors à l'angle d'une rue mal pavée, plus mal éclairée, et bordée dans toute sa longueur par un grand mur faisant face à des maisons qui semblaient inhabitées, tant elles étaient silencieuses et sombres.

Charles n'hésita plus et s'avança en disant d'une voix insinuante :

— Mademoiselle, n'allez pas plus loin, je vous en supplie. Ce quartier est très-dangereux à



cette heure-ci, et il vous y arriverait malheur. Je suis là pour vous protéger, c'est vrai, et très-résolu à vous défendre; mais que peut un homme seul contre une bande de coquins?

— Qui vous a donné le droit de me suivre? demanda sèchement M<sup>lle</sup> Moulinier.

— Ai-je eu tort de veiller sur vous dans l'état d'agitation où je vous voyais après cette malheureuse rencontre? reprit le doux Dugenêt, qui profita de ce temps d'arrêt pour se rapprocher encore.

— Je n'ai besoin de personne, et je vous demande seulement de m'indiquer le chemin pour rentrer chez moi.

— Nous en sommes fort loin, et vous n'êtes certainement pas en état d'y aller à pied, mademoiselle. Si je ne me trompe, il y a une station de fiacres au bout de cette petite rue. Veuillez accepter mon bras jusqu'à ce que nous trouvions une voiture. Je me ferai un devoir et un plaisir de vous reconduire chez vous.

— Je vous remercie. J'irai seule, dit M<sup>lle</sup> Moulinier.

Et elle se remit à marcher dans la direction que l'aimable Charles lui indiquait.

Il n'était pas homme à se rebuter pour si peu, et il la suivit de près, en répétant ses offres de service, et même en les accentuant.



— Savez-vous, murmurait-il, que vous êtes vraiment trop dure pour moi, qui ne demande qu'à vous plaire? Je conçois que vous ayez du chagrin ; mais avouez que ce n'est pas ma faute si M. Gilbert se conduit mal. Voyons, mademoiselle, soyez bonne, et, au lieu de vous venger sur moi des infidélités de ce monsieur, permettez-moi de le remplacer auprès de vous...

Le beau cousin s'aperçut bientôt qu'il avait trop négligé les gradations et qu'en se déclarant si brusquement il faisait fausse route.

Marthe le foudroya d'un regard, le repoussa avec un geste de mépris et hâta le pas, sans daigner lui répondre.

Pour le coup, Dugenêt perdit patience, et tous ses beaux projets de stratégie galante s'en allèrent en fumée.

— Ah! cette fois, c'est trop fort, dit-il entre ses dents, et nous allons bien voir...

Marthe se mit à courir. Il courut aussi.

Cette lutte de vitesse ne pouvait pas tourner à l'avantage de la jeune fille, et elle ne s'aperçut que trop tôt de son imprudence, car, vers le milieu de la rue, le souffle lui manqua, et elle s'arrêta épuisée par ce dernier effort.

Elle eut encore la présence d'esprit de se jeter sous l'auvent d'une porte cochère.

Elle voulait y frapper pour trouver un refuge

dans la maison, ou tout au moins attirer quelqu'un à son secours.

Mais Charles s'empara de son bras au moment où elle l'étendait pour saisir le marteau.

— Pas de bêtises, s'il vous plaît, dit-il avec la grossièreté qui lui était naturelle ; ce n'est pas la peine de faire une scène dans la rue. Vous n'en serez pas plus avancée quand vous nous aurez fait mettre au poste tous les deux.

La pauvre enfant s'affaissa sur une borne qui se trouva là fort heureusement pour l'empêcher de tomber.

— Allons, reprit brutalement Dugenêt, assez d'enfantillages comme ça. Je m'y suis laissé prendre une fois, rue des Feuillantines ; mais, dans ce temps-là, je ne savais pas que vous donniez des rendez-vous à votre amoureux sous les marronniers du Luxembourg.

— Misérable !

— Bon ! bon ! je connais vos grands airs. Croyez-moi, gardez-les pour votre officier quand il viendra vous demander pardon, et faisons la paix.

Cette gracieuse proposition fut accompagnée d'une tentative qu'un défenseur providentiel se chargea heureusement de réprimer.

Au moment où il cherchait à entourer de son bras la taille de M<sup>lle</sup> Moulinier, le beau Charles

reçut à la nuque un formidable coup de poing qui l'envoya rouler sur le pavé.

Marthe, délivrée d'une odieuse étreinte, eut à peine le temps de regarder son sauveur, car il l'entraîna vers l'autre bout de la rue, et elle se laissa emmener sans résistance.

Elle sentait qu'elle pouvait se fier à cet inconnu, et que le plus pressé c'était de s'éloigner de l'affreux drôle qui gisait dans le ruisseau, étourdi par un coup de poing magistral.

— Où désirez-vous aller, madame ? lui dit le vainqueur de Dugenêt, quand ils furent arrivés à la station des voitures.

Pour la première fois alors, M<sup>lle</sup> Moulinier se retourna vers l'homme généreux sur le bras duquel elle s'appuyait.

Il était de taille moyenne, mais d'apparence robuste, quoique son dos voûté et ses cheveux gris accusassent un âge avancé.

Son visage osseux, son teint basané et son allure un peu lourde ne prévenaient pas tout d'abord en sa faveur ; mais ses yeux étaient doux, et si ses traits manquaient absolument de distinction, ils respiraient l'honnêteté et la bienveillance.

La mise était celle d'un ouvrier aisé.

Marthe eut confiance tout de suite.

— Je voudrais rentrer chez moi... chez mon

père adoptif... rue Bergère, murmura-t-elle en s'efforçant de reprendre haleine.

— La rue Bergère est fort loin d'ici, dit l'homme, et nous ferons bien de prendre un fiacre... d'autant plus que ce mauvais sujet pourrait s'aviser de courir après vous.

— Oui... oui... je veux le fuir à tout prix ; mais je veux aussi vous remercier, monsieur...

— Montez, montez, madame, reprit brusquement l'inconnu. Il me semble que je l'aperçois là-bas qui arrive sur nous... S'il me rattrapait, je serais obligé de taper dessus, et il faut éviter une scène.

Ce n'était pas le moment de délibérer, et la jeune fille grimpa sans hésiter dans une victoria découverte. Son sauveur y prit place à côté d'elle et donna l'adresse au cocher, qui partit aussitôt.

— Je regrette vivement, monsieur, de vous donner tant de peine, dit M<sup>lle</sup> Moulinier déjà rassurée ; mais puisque vous voulez bien me reconduire, je pourrai du moins vous exprimer ma reconnaissance, et...

— Vous ne m'en devez pas, interrompit l'inconnu. Je n'ai fait que ce que tout le monde aurait fait à ma place.

— Sans vous, j'étais perdue.

— Pas de danger ! Il n'aurait plus manqué que ça que je laisse un polisson insulter une

femme. Il n'en aurait pas été quitte à si bon marché, si je n'avais pas eu à cœur d'éviter un scandale, à cause de vous ; mais il fera bien de ne pas retomber sous ma patte...

Et le brave défenseur des faibles ajouta en baissant le ton :

— C'est vrai que j'aurais de la peine à le reconnaître, car il faisait si noir dans cette coquine de rue que je n'ai pas pu voir sa figure.

— Vous nous suiviez donc ?

— Non pas. Je sortais de chez moi, à deux portes plus haut, et je n'avais pas plutôt mis le pied dans la rue que je vous ai entendue vous débattre. Dame ! je n'ai eu que le temps d'arriver. Mais c'est égal !... j'ai encore la poigne solide, et je lui ai donné proprement son compte, à ce *failli* gueux.

— Monsieur, dit chaleureusement Marthe, vous venez de me rendre un service que je n'oublierai jamais et que mon père saura récompenser.

— Ne parlons pas de ça. Seulement, ça me fait plaisir de savoir que vous allez chez vos parents, car, je peux bien vous le dire, dans le premier moment, en voyant une jeunesse comme vous avec un gars qui m'avait l'air d'un étudiant, j'ai cru qu'il s'agissait d'une dispute d'amoureux.

M<sup>lle</sup> Moulinier protesta d'un geste ; mais elle ne put s'empêcher de rougir en pensant que l'amour



était bien pour quelque chose dans cette fâcheuse aventure.

— Ça ne m'a pas empêché de cogner tout de même, reprit l'homme avec un gros rire.

Le fiacre roulait toujours, mais la conversation tomba bientôt.

Marthe n'était point accoutumée au langage assez vulgaire de son sauveur, et sa brusque franchise la troublait tellement qu'elle ne se sentait point le courage de s'expliquer davantage.

De son côté, le sauveur ne paraissait point avoir envie de pousser plus loin ses réflexions.

Il s'ensuivit qu'ils n'échangèrent plus un mot jusqu'au moment où le fiacre s'arrêta devant la maison qu'habitait M. Hingant.

Par un hasard assez singulier, le bon Jean-Marie se trouvait précisément sur le seuil de la porte, occupé à mettre ses gants.

Marthe, toute joyeuse de le revoir, sauta lestement à terre et se jeta dans ses bras.

Mais avant qu'elle eût le temps de lui présenter son défenseur, une exclamation de surprise lui coupa la parole, et Hingant la repoussa presque pour s'approcher vivement de celui qui s'écriait ainsi.

— Mathurin ! s'écria l'ex-juge de paix aussitôt qu'il put voir les traits de l'homme qui accompagnait sa protégée.



— Monsieur Jean-Marie ! murmura celui-ci.

— Quoi ! c'est toi, reprit Hingant, toi que je croyais mort ou tout au moins parti pour ne jamais revenir !

— Vous voyez que je suis vivant, monsieur Jean-Marie, mais...

— Sais-tu que c'est très-mal ce que tu as fait après la mort de notre pauvre Léridan ?... Fuir avec ton bateau, sans même me dire adieu...

— Ce n'est pas vous que je fuyais... C'est cette *faillie* race d'héritiers...

— Belle raison pour abandonner ton pays et te cacher comme un malfaiteur. Qu'as-tu fait depuis tantôt six mois que tu as disparu ?

— Il m'a sauvée, dit simplement Marthe en tendant la main au vieux matelot.

Elle ne le connaissait pas, et elle ne comprenait pas le sens de ce dialogue où il n'était question que de faits qu'elle ignorait ; mais son cœur lui disait que les torts antérieurs de son généreux défenseur ne pouvaient pas être bien sérieux.

— Sauvée ! répéta M. Hingant ; de quel danger ?... quand ?... où ?... que s'est-il passé ?

Mathurin Callec baissait les yeux et ne répondait pas, d'abord parce qu'il n'était pas bavard de son naturel, mais surtout parce qu'il craignait de parler mal à propos.

La situation devait en effet lui paraître délicate,

car il n'avait jamais vu cette jeune fille, et il ne pouvait pas deviner par quels liens elle tenait à M. Hingant.

Ce fut Marthe qui se chargea de l'explication.

— Il est venu à mon secours, dit-elle d'une voix ferme, au moment où j'étais en butte aux odieuses insultes d'un homme que je déteste et que je méprise... de M. Charles Dugenêt.

— Quoi!... il a osé... soupira Jean-Marie, consterné.

— Charles Dugenêt! cria Mathurin; le neveu de mon commandant?

— Lui-même, mon ami, mais...

— Ah! si j'avais su!... au lieu de l'étourdir d'un coup de poing, je l'aurais étranglé... Ah! le gredin!... le gueux!... le scélérat!...

Des exclamations de cette force devaient finir par attrouper les passants, car la scène se passait sur le trottoir de la rue Bergère.

— Entrons, et montons chez moi, se hâta de dire Hingant.

Personne ne se fit prier pour suivre ce conseil.

Marthe se soutenait à peine, et *Dos-de-Marsouin* avait hâte de causer avec l'ami de son capitaine.

Il paya et renvoya le cocher, qui assistait à toutes ces reconnaissances et regardait ses pratiques d'un œil assez narquois.

Cinq minutes après, tout le monde était réuni dans le petit salon de l'ex-juge de paix, Marthe triste et silencieuse, Hingant très-ému, et Mathurin animé jusqu'à l'exaspération.

— Ah ! monsieur Jean-Marie, s'écria-t-il, je vous l'avais bien dit que tous ces gars-là ne valaient rien et que le commandant avait raison de les chasser de chez lui. Je croyais en être débarrassé pour toujours, et voilà que j'en trouve un en train de faire un mauvais coup, sans parler des autres qui, je le gagerais, font pire.

— Hélas ! tu n'as peut-être que trop raison, et j'avoue...

— Tenez ! je ne sais pas si cette demoiselle est votre parente, mais...

— Mademoiselle est la fille d'un de mes amis... qui est mort... et je l'aime comme si elle était la mienne...

— Ah ! que j'ai donc bien fait alors de sortir de chez moi pour fumer une pipe à la fraîche !

— Enfin, que s'est-il donc passé ?

Mathurin allait raconter l'aventure ; mais M<sup>lle</sup> Moulinier l'arrêta d'un geste.

— Monsieur, dit-elle vivement, je vous demande en grâce de me laisser le soin d'apprendre plus tard à mon père d'adoption ce qui m'est arrivé ce soir. En ce moment, j'ai besoin

d'être seule, et je le prie de me permettre d'aller prendre un peu de repos dans la chambre voisine.

Ces mots furent accompagnés d'un regard à l'adresse de M. Hingant, qui comprit qu'il serait inutile d'insister, et l'orpheline sortit sans qu'il cherchât à la retenir.

— Je m'y perds... la tête me tourne, murmura l'ancien magistrat, et si tu ne m'aides pas à débrouiller tout cela, Mathurin, je crois que je vais devenir fou...

— Ça ne serait pas le moment, monsieur Jean-Marie, dit le vieux matelot, car j'ai bien besoin de vous, et c'est le bon Dieu qui a fait que je vous ai rencontré dans cette ville de malheur où je *bourlingue* depuis le printemps.

— Mais, au nom du ciel, qu'y es-tu venu faire ?

— Chercher la véritable héritière du commandant, monsieur Jean-Marie.

— Que dis-tu ? quelle héritière ? s'écria M. Hingant, qui marchait de surprise en surprise.

— Ah ! c'est vrai ! j'oubliais que vous ne saviez pas... que le commandant ne vous avait pas parlé de ses intentions.

— Mais si !... il m'avait bien souvent dit qu'il ne voulait pas laisser ses biens à ses neveux, et j'ai même cherché à le détourner de cette idée.

— Malheureusement, monsieur Jean-Marie, car c'était la bonne, et j'ai bien peur qu'il n'ait suivi votre conseil.

— Voyons, Mathurin, explique-toi, mon ami, car je ne vois pas où tu veux en venir. Léridan t'aurait-il véritablement chargé de rechercher une personne qu'il désirait faire sa légataire... au détriment de sa famille ?

— Bien sûr qu'il m'en a chargé, et plutôt dix fois qu'une ; mais si vous avez un brin de temps à me donner, je vas vous conter tout ça par le menu.

— Parle, je t'en prie, et surtout n'omets rien.

— Pour lors donc, monsieur Jean-Marie, vous n'êtes pas sans connaître que ce pauvre défunt commandant avait confiance en moi...

— Et il avait raison, mon ami.

— Je ne dis pas le contraire, car je me serais jeté dans le feu pour lui, et il n'en ignorait pas. C'est pourquoi il m'avait donné ses ordres pour après sa mort, et il comptait que je les exécuterais comme quand il me commandait une manœuvre du *Goëland*. « Mathurin, qu'il m'avait dit, quand j'aurai avalé ma gaffe, mes gueusards de neveux prendront la cassine à l'abordage, et ils fouilleront partout. Attrape à naviguer au plus près pour les gagner de vitesse. Mon testament est dans le tiroir du bahut chinois que nous avons pris en



1809 sur le trois-mâts de la Compagnie des Indes, capturé par le *Goëland* dans les eaux du Ferrol. »

— Je me rappelle ce petit meuble, murmura Hingant ; il était dans la chambre où il mettait ses lunettes d'approche et ses compas.

— C'est bien ça, reprit Dos-de-Marsouin. Le commandant m'avait donc dit de l'ouvrir dès qu'il serait mort, de mettre la main sur le testament, et de le garder jusqu'à ce que je puisse le remettre à l'héritière.

— C'était donc une femme ? demanda l'ex-juge de paix très-ému.

— C'était une femme.

— Et elle n'habitait pas le pays de Cancale ?

— Non, monsieur Jean-Marie ; mais laissez-moi finir. Vous pensez bien que, le jour où le malheur est arrivé, je n'ai pas perdu de temps pour monter au *Pignon-Maudit* et chercher le papier dans le bahut. Mais v'là où ça commence à mal tourner : le papier n'y était plus. Ces gredins de neveux avaient flairé la cachette avant moi, et ils avaient sauté sur le testament.

M. Hingant savait à quoi s'en tenir sur ce point, et il n'accusait pas les héritiers d'une soustraction dont il était seul responsable.

Seulement il ne s'expliquait guère comment l'écrit où le corsaire avait tracé ses dernières vo-



lontés s'était trouvé dans les cendres, à moins pourtant que Léridan ne se fût ravisé au dernier moment.

Cette supposition le consolait un peu, et il se sentait très-disposé à l'adopter ; mais il n'avait pas le temps de s'y arrêter, car il lui tardait de connaître la suite de l'histoire.

— Comment ! tu crois qu'ils ont osé s'en emparer ? dit-il en feignant l'étonnement.

— Parbleu ! et ils ne se sont pas gênés pour le brûler, je vous en réponds.

— Mais alors... ton rôle était fini... tu n'avais plus rien à faire...

— Oh ! que si ! J'avais à retrouver l'héritière de mon commandant.

— A quoi bon, puisque le testament était détruit ?

Dos-de-Marsouin laissa percer d'abord un certain embarras, et il ne trouva qu'une réponse évasive.

— C'était ma consigne, dit-il. Et puis... et puis j'avais mon idée.

— Soit ! mais tout cela ne m'apprend pas pourquoi tu es venu à Paris.

— Pour chercher l'héritière, je vous l'ai déjà dit, monsieur Jean-Marie.

— Tu savais donc qu'elle y était ?

— Je savais ça et bien d'autres choses encore.

Le commandant ne pouvait pas m'en apprendre plus long qu'il n'en savait, répondit tristement Mathurin.

— Quoi ! il aurait laissé toute sa fortune à une inconnue !... Voila qui est incroyable.

— Pas à une inconnue. Il la connaissait très-bien, au contraire. Seulement, il y avait plus de trente ans qu'il ne l'avait vue.

— Il avait dû au moins recevoir de ses nouvelles ?

— Jamais.

— Lui écrire ?

— Pas davantage. Voyez-vous, monsieur Jean-Marie, c'est toute une histoire. Il n'y a que moi qui la sais, et je m'étais bien juré de ne jamais la dire à personne, mais je vais vous la conter tout de même.

— Je te sais gré d'avoir confiance en moi, dit M. Hingant, et je te promets que tu n'auras pas à t'en repentir, car nous pourrons nous entendre pour agir dans le même but, et, de mon côté, j'aurai peut-être bien des choses à t'apprendre.

— Eh ! bien donc, monsieur Jean-Marie, commença Mathurin, vous n'êtes pas sans savoir que le commandant s'en était allé dans les temps courir une bordée à Paris.

— Je me rappelle parfaitement que ce voyage de mon pauvre Mériadec fut alors] le sujet de

toutes les conversations dans le pays. Il eut lieu pendant les Cent-Jours, et Léridan rentra à Cancale vers la fin de l'été de 1815. J'ai toujours pensé qu'il était allé offrir ses services à Napoléon, en prévision d'une guerre maritime avec l'Angleterre. Le vieux corsaire se souvenait de ses anciennes prouesses, et il voulait...

— J'ai cru ça aussi d'abord, car je n'en savais pas plus long que vous, vu qu'il m'avait laissé au Pignon-Maudit pendant qu'il naviguait ici; mais, un peu plus tard, j'ai connu le fin mot, ou plutôt je l'ai deviné. Le commandant était triste, mais triste... qu'il en oubliait des journées entières de fumer sa pipe et de jurer contre ses sœurs, qui ne se conduisaient pas à son idée. Je me disais : « Il y a du sentiment là-dessous. » Il était encore vert à l'époque, et il aurait bien pu penser à se marier. C'était justement ça, et, à force de chercher, je finis par me rappeler que, l'année d'avant, il s'en allait souvent faire un tour de l'autre côté de la baie, sur la côte de Normandie, entre Granville et Regnéville. Son second du *Goëland* s'était retiré par là dans un petit bourg, et il ne se passait pas de mois sans qu'ils bussent le grog ensemble.

— Oui, j'ai de cela un souvenir confus; mais... quel rapport vois-tu entre ces visites à un vieux camarade et...

— Ah ! voilà. Le second du *Goëland* avait recueilli une orpheline..... quand je dis une orpheline, c'est une manière de parler, car la petite n'avait jamais connu ses parents, vu qu'on l'avait trouvée un beau matin dans un fossé, sur la grande route de Coutances.

— Quel âge avait-elle donc en 1814 ?

— Oh ! seize ans, dix-sept ans tout au plus, mais jolie comme un amour, et douce et bien éduquée... C'était la sœur de notre second qui l'avait ramassée sur le chemin et qui l'avait élevée comme sa fille.

— Et Mériadec en devint amoureux ?

— Oh ! pour ça, j'en peux jurer, car il en perdait le boire et le manger.

— Mais qui l'empêchait de l'épouser ?

— Qui ? le diable qui tourne la tête aux filles. Elle aimait bien le commandant, mais peut-être qu'elle le trouvait trop vieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un jour elle décampa sans tambour ni trompette, en laissant une lettre où elle disait qu'elle s'en allait à Paris.

— Quoi ! seule ?

— Il y en eut qui dirent dans le pays qu'elle avait suivi un commis-voyageur... d'autres, que l'ambition l'avait poussée à chercher fortune dans la capitale. On ne le sut jamais au juste, mais on enterra bientôt notre pauvre second, car il en mourut de chagrin trois mois après.

— Et Mériadec ?

— Le commandant ? ah ! lui, ça fut autre chose. Il se mit dans une colère rouge et partit pour Paris.

— Où il la retrouvait ?

— Ça, je n'en mettrais pas ma main au feu, car il ne me l'a jamais dit ; mais il y a apparence qu'il finit par la rencontrer, puisqu'il y resta près de six mois et que, quand il revint, il était si changé qu'on ne l'aurait pas reconnu.

— Mais enfin tu m'as conté tout à l'heure qu'il t'avait parlé d'un testament, et tu supposes évidemment qu'il l'avait fait au profit de cette... de cette personne. Il n'est pas possible que, dans les trente-trois ans qui se sont écoulés depuis son retour, il n'ait pas laissé échapper devant toi un aveu, une confidence...

— Les aveux et les confidences, c'est bon pour les soldats ; mais quand on a commandé le *Goëland*, on ne raconte pas ses peines de cœur à un vieux matelot comme moi. Tout ce que j'ai su, c'est que mon capitaine voulait déshériter ses neveux et laisser tout son bien à une femme qui restait à Paris. C'était pour elle qu'il amassait, et ça j'en étais sûr, car il me l'a répété plus de cent fois. Fallait pas être bien fin pour connaître que la femme, c'était son ancienne amoureuse.

— Cela n'est que trop probable en effet ; mais,



si discret que fût Mériadec, quand il t'a donné l'ordre de rechercher cette légataire, il a dû te donner des indications quelconques...

— Sur la fin de sa vie seulement, et encore il n'a pas été bavard. Il m'a dit que je saurais ce qu'elle était devenue en m'adressant au portier d'une maison où elle avait demeuré ici, et que je trouverais son nom écrit dans le testament.

— Et le testament ayant disparu, tu supposes que ce nom devait être celui de la fille adoptive du second du *Goëland*.

— Ça va sans dire.

— Comment s'appelait cette enfant ? demanda M. Hingant très-ému.

— Marie Bréhal, répondit sans hésiter Dos-de-Marsouin.

M. Hingant ne put s'empêcher de pâlir en entendant prononcer ce nom, qui lui rappelait la terrible responsabilité dont il s'était chargé en retenant le testament.

Cependant, il y avait un côté rassurant dans les indications sommaires que Mathurin venait de lui fournir.

Cette jeune fille, qui s'était enfuie pour aller courir la vie aventureuse des grandes villes, ne méritait sans doute ni l'affection paternelle du brave marin qui l'avait recueillie, ni l'amour de Mériadec.



Vraisemblablement, Jean-Marie n'avait donc point à se repentir de n'avoir pas, pour l'enrichir, dépouillé des héritiers légitimes.

Mais ce n'était pas l'heure de s'attarder à des réflexions rétrospectives, et il reprit avec empressement l'interrogatoire qu'il faisait subir à Dos-de-Marsouin.

— Marie Bréhal! répéta-t-il d'un air pensif. D'où lui venait ce nom, à cette enfant qui ne connaissait point ses parents?

— Du bourg de Bréhal, à deux lieues de Granville. On l'avait trouvée sur le grand chemin, à cent pas des premières maisons de Bréhal, où demeurait le second du *Goëland*.

— Mais alors on pourrait y obtenir sur elle des renseignements...

— Après trente-trois ans! Pas possible, monsieur Jean-Marie. Tous les gens qui l'y avaient connue sont morts et enterrés depuis longtemps. J'y ai bien pensé, allez! et j'y suis même allé faire un tour exprès, avant de pousser au large; mais quand je me suis informé, on n'a pas su seulement de qui je voulais parler.

— Oui... les vivants oublient vite ceux qui ne sont plus là... et tu devais bien penser qu'à Paris tu ne serais pas plus heureux dans tes recherches... Je m'étonne même que tu te sois décidé à les entreprendre... surtout sans me consulter.

— Ma foi ! monsieur Jean-Marie, je n'ai pas fait tant de raisonnements. Quand j'étais timonier sur le *Goëland* et que le commandant disait : « *Dos-de-Marsouin*, tu gouverneras au sud-quart-sud-ouest, » — Mathurin prononçait suroît — je ne m'inquiétais pas de savoir si on faisait bonne route, et je mettais le cap où il me commandait. Eh bien ! c'est la même chose. M. Léridan m'a dit : « Tu iras à Paris ; » j'y suis venu.

— Mais, au nom du ciel, mon ami, comment as-tu pu faire ce long voyage, toi qui étais sans ressources ? Si, du moins, tu t'étais adressé à moi, je te serais venu en aide bien volontiers... car enfin, pour ta route et ton séjour dans une ville où tout coûte fort cher, il te fallait de l'argent, beaucoup d'argent !...

— Je vas vous dire, monsieur Jean-Marie ; je ne voulais pas vous compter mon projet, parce que je savais que vous m'en auriez détourné. Ces gueusards de neveux vous avaient mis le grapin dessus, soit dit sans vous fâcher, et vous auriez eu peur de leur faire de la peine.

Cette fois, Hingant rougit, car il sentait bien que Mathurin touchait juste, et il ne pouvait plus se faire d'illusions sur la famille de feu Léridan.

— C'est pourquoi, reprit le vieux matelot, je me suis décidé à partir sans rien dire à personne. Je n'avais pas le sou, c'est vrai, et j'aurais mieux

aimé crever de faim que de profiter des offres de cette canaille de François, le maître d'école. Mais le *Goëland* était à moi, bien à moi, puisque le commandant me l'avait donné, et je pouvais en faire ce que je voulais. Pour lors donc, un soir, à la marée descendante, j'ai appareillé de la petite anse où j'avais mouillé l'embarcation, sous la pointe du Pignon-Maudit, et j'ai commencé par courir des bordées sous Chausey, car je me défiais de ce *failli* chien de Le Planchais qui me surveillait...

— Il me semble que, justement le soir de ton départ, il est allé se promener en mer... Il lui est même arrivé un accident...

— S'il lui était arrivé d'aller au fond de l'eau et d'être mangé par les crabes, ça ne m'aurait point fait de peine, monsieur Jean-Marie, et ce n'est pas ma faute si... enfin, suffit ! je reviens à ma traversée. J'avais belle mer et bonne brise. Le troisième jour au matin, j'ai accosté le quai de Plymouth. Je connaissais l'endroit pour y avoir passé six mois dans les temps sur les pontons, que j'en suis sorti en l'an X, à la paix d'Amiens, et je savais que les Anglais sont toujours prêts à profiter d'un bon marché. J'ai été trouver un caboteur qui faisait la fraude et qui n'y regardait pas de trop près. Je lui ai vendi le *Goëland* la moitié de ce qu'il valait... Ça m'a fait assez de peine,

allez ! pas pour la perte, mais parce que j'y tenais, à cause qu'il me venait du commandant.

— Achève ton récit, je t'en supplie, mon ami, interrompit M. Hingant, qui avait hâte de savoir ce que Dos-de-Marsouin avait fait à Paris.

— Ça ne sera pas long. J'ai été à Southampton, où j'ai pris le bateau du Havre, et du Havre je suis venu ici tout droit.

— Es-tu allé à l'adresse que Mériadec t'avait donnée ?

— Oh ! je n'ai pas perdu de temps.

— Où était cette maison que Marie Bréhal avait habitée ?

— Rue du Mouton, près de la place de Grève.

— Et là, on t'a dit...

— Ah ! monsieur Jean-Marie ! voilà où l'histoire devient pas gaie.

— Que veux-tu dire ? s'écria M. Hingant, ému et presque effrayé de l'air désolé qu'avait pris *Dos-de-Marsouin*.

Quoique le vieux matelot lui eût annoncé dès le début qu'il n'avait pas réussi dans ses recherches, Jean-Marie, à mesure que le récit avançait, s'était laissé aller peu à peu à espérer vaguement que la lumière se ferait à la fin, et qu'il saisirait un fil conducteur, ou tout au moins un rapprochement quelconque, un point de contact avec ses démarches à lui.

Il n'espéra pas longtemps.

— Figurez-vous, dit Mathurin, que je n'ai trouvé ni la maison, ni même la rue.

— Comment ?

— Tout ça avait été démoli pour agrandir la place. Dame ! vous comprenez, depuis 1815, Paris a un peu changé. Le commandant n'avait pas pensé à ça.

— Et personne n'a pu te renseigner ?

— J'ai interrogé les voisins, qui m'ont ri au nez ; j'ai couru tout le quartier ; je suis allé à la préfecture de police... Partout on m'a pris pour un fou, et j'ai même vu le moment où on allait m'arrêter... pour m'apprendre à me mêler de ce qui ne me regardait pas, disaient les agents du préfet... Ils prétendaient qu'il y avait de la politique sous jeu...

— Alors, mon pauvre ami, tu as renoncé à l'entreprise ?

— Pas positivement. J'ai été me loger dans un garni, et je me suis mis à vivre à la gargotte. Je voulais faire durer mon argent le plus longtemps que je pourrais, car j'espérais toujours qu'un jour ou l'autre j'entendrais parler de Marie Bréhal.

— C'était purement insensé !

— Possible, mais que voulez-vous que je devinsse ? Je ne pouvais pas revenir à Cancale pour



y voir ces coquins en possession des terres et de la maison du commandant... Ça m'aurait tué, ou plutôt je crois que j'aurais fini par en tuer un, et je savais que ça vous ferait de la peine. J'ai préféré rester ici où personne ne me connaît, et vous voyez que j'ai eu raison, puisque je vous ai retrouvé, monsieur Jean-Marie.

— J'en suis bien heureux, mon ami, et pourtant...

— C'est vrai que j'ai retrouvé aussi un des gredins que M. Léridan détestait tant ; mais je m'en console à cause du coup de poing dont je lui ai coiffé la caboche. Ah ! ça, il est donc venu faire la belle jambe à Paris, ce mauvais gratte-papier ?

— Hélas ! oui, soupira M. Hingant.

— Et les autres ? La *Maltide* ? Le maître d'école ? Et ce brigand de Le Planchais ?

— Ils ont tous quitté le pays pour s'établir ici, et ils ont eu bien tort.

— Non, non ; tant mieux, au contraire, car si j'ai la chance de les rencontrer, je leur dirai deux mots.

— Tu leur en veux donc bien ?

— Si je leur en veux ! ah ! je donnerais de bon cœur toutes les guinées qui me restent de la vente du *Goëland* pour leur tordre le cou... à un surtout.

— Auquel ? Et pourquoi ?



— A Jacques, parce qu'il a assassiné mon commandant.

— Mathurin !... je t'en prie ! Jacques est capable de très-mauvaises actions, je ne le sais que trop... Mais lui imputer la mort de son oncle, quand personne n'ignore que mon malheureux ami a péri par accident...

— Je sais ce que je dis. Jacques a scié les poutres qui soutenaient la plate-forme, et j'en ai la preuve, car je les ai retrouvées le lendemain dans les rochers.

M. Hingant allait se récrier ; mais le souvenir du meurtre de M. Moulinier lui revint tout à coup, et il se tut.

— Écoute, Mathurin, dit-il après un instant de silence ; je pense comme toi maintenant que ce pauvre Léridan eût peut-être bien fait de disposer de son bien au détriment de ses héritiers, car la fortune les a perdus. Mais il aura sans doute renoncé à cette idée vers la fin de sa vie, puisque le testament a disparu. N'as-tu rien remarqué qui ait pu te faire croire qu'il avait changé d'avis ?

— Non... si ce n'est qu'une fois... trois jours peut-être avant le malheur... il me dit qu'il voulait faire un autre écrit et vous le donner en garde... Mais ce n'était pas pour enrichir sa famille... au contraire... il me parla d'y mettre des renseigne-

ments complets sur Marie Bréhal, un legs pour moi, un autre pour vous.

— Ah ! je comprends tout maintenant ! s'écria l'ex-juge de paix. Mériadec aura commencé par jeter le premier testament dans les cendres du foyer, et il n'aura pas eu le temps d'en écrire un second...

— Les cendres !... le foyer !... qu'est-ce que ça signifie ?

— Rien, mon ami, rien du tout, balbutia M. Hingant, qui regrettait de s'être abandonné à ce mouvement d'expansion.

Et il ajouta, pour détourner la conversation :

— Seulement, puisque le testament est perdu, pourquoi recherchais-tu Marie Bréhal ? Quand tu parviendrais à la retrouver, tu ne pourrais pas lui rendre l'héritage du commandant.

— Les terres, non, malheureusement, ni la maison non plus, mais le reste...

Hingant demanda à Mathurin ce qu'il entendait par ce mot : « le reste, » lorsque la porte du salon s'ouvrit avec violence.

---

## VIII

## Quand on parle du loup...

Hingant et Mathurin se retournèrent au bruit et virent apparaître un personnage qu'ils n'attendaient guère.

Ce visiteur si brusquement entré n'était rien moins que François Dolley.

Dos-de-Marsouin ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il se leva et vint à lui les poings serrés et le visage enflammé.

Le pacifique Jean-Marie n'eut que le temps de se jeter entre le matelot et l'ex-maître d'école.

Dix secondes plus tard, Dolley eût été mesurer le plancher du salon, comme son cousin Charles avait mesuré les pavés une heure auparavant.

— Pas de violences chez moi, dit Hingant d'un ton ferme.

Mathurin se recula en grognant comme un dogue que son maître empêche de sauter sur un étranger.

Quant à François, il se laissa tomber sur une

chaise, effaré, tremblant, sans couleur et sans voix.

Le protecteur de Marthe n'avait guère envie de rire, et cependant il faillit se laisser aller à un accès de gaieté en contemplant la mine piteuse du misérable Dolley.

Le teint hâve, les joues creuses, la barbe longue, les vêtements fripés et couverts de poussière, ce triste héritier avait l'air d'un homme qui vient de sortir de prison, ou tout au moins de l'hôpital.

Ses lunettes d'or n'avaient plus qu'un verre, et il en résultait une divergence de ses yeux myopes qui lui donnait la physionomie la plus étrange du monde.

— D'où venez-vous donc dans cet équipage, mon cher François ? lui demanda le bon Jean-Marie.

François ne répondit que par un sourd gémissement.

— Je suis allé dix fois chez vous depuis une quinzaine, reprit Hingant, et personne n'a pu me dire ce que vous étiez devenu. Je pensais que vous vous étiez décidé à retourner à Cancale.

— A Cancale ! murmura l'instituteur démissionnaire ; ah ! monsieur Jean-Marie, on ne m'y reverra peut-être jamais.

— Pourquoi donc, mon ami ? Il me semble que

le séjour de Paris ne vaut pas pour vous celui de notre Bretagne.

— Et qu'irais-je faire en Bretagne, maintenant que je suis ruiné ? dit Dolley d'un ton lamentable.

— Ruiné ! Que me dites-vous là ? Que vous est-il arrivé ? Et d'abord, d'où sortez-vous présentement ?

— D'une cave, monsieur Jean-Marie.

— Quelle est cette plaisanterie ?

— Je ne plaisante pas, malheureusement ; mais je n'ai eu que ce que je méritais pour m'être mêlé des affaires de ce scélérat de Jacques...

— Jacques ! rugit Mathurin. Où est-il, que je l'assomme ?

Hingant lui imposa silence d'un geste et reprit doucement :

— Expliquez-vous, mon cher François, car, en vérité, vous m'effrayez.

— C'est pour vous rendre service que ça m'est arrivé, gémit Dolley. Après la scène que j'avais vue chez Mathilde, j'ai voulu vous débarrasser de Le Planchais... le faire sortir de Paris... Alors j'ai été le trouver dans la maison où il était caché... Tout allait bien... je l'avais décidé à partir le soir même, quand la police est venue pour l'arrêter... Nous nous sommes sauvés, et nous avons mis le pied sur une trappe qu'on avait oublié de fermer...

— Ah ! mon Dieu ! c'est fort heureux que vous ne vous soyez pas blessé... Mais vous n'êtes pas resté depuis quinze jours dans ce caveau ?...

— On ne m'en a tiré que ce matin...

— C'est absurde, ce que vous me racontez là... Vous seriez mort de faim cent fois.

— Il y avait des vivres dans la cave... J'ai mangé... Jacques a bu...

— Et qui vous a rendu la liberté ?

— La police, qui s'est avisée, un peu tard, de faire une nouvelle perquisition.

— Alors Le Planchais est en prison ?

— Il est mort.

— Mort-ivre ?

— Oui, d'abord... et puis mort tout à fait.

— Tant pis. J'aurais voulu que ce fût de ma main ! cria l'incorrigible Dos-de-Marsouin.

— C'est épouvantable, dit Hingant, qui ne pouvait guère manifester du regret en apprenant la fin très-méritée de l'assassin de M. Moulinier. Mais vous, du moins, François, vous êtes sauf, et si je puis vous donner un conseil...

— Ah ! monsieur Jean-Marie, le meilleur ne me rendrait pas ce que ces filous m'ont volé...

— Quels filous ?

— Galmard... Billebaude... Ils ont pris la fuite avec l'argent... mon pauvre argent que je leur avais confié...



— Quoi ! Galmard ! mon ancien camarade ! Sapristi ! que m'apprenez-vous là ?

— Et je n'ai plus d'espoir qu'en vous, monsieur Jean-Marie.

— Certainement, mon ami, je ne vous abandonnerai pas ; mais cependant...

— Vous m'avez promis une grosse somme si je parvenais à mettre la main sur un livre où devait se trouver une indication... qui permettrait à cette demoiselle... de recouvrer la succession de son père...

— Je ne me souviens pas très-bien de cette promesse, dit Hingant très-ému ; mais je paierais ce volume très-cher, si... Voyons, où voulez-vous en venir ?

— A vous dire que je sais où il est, votre livre, répondit François avec assurance.

— Vous saviez où est ce livre, et vous ne me le disiez pas ! s'écria Hingant.

— Je viens ici exprès pour vous l'apprendre, dit Dolley, qui reprenait peu à peu toute son assurance.

— Alors, parlez !... parlez vite, mon cher François. Ah ! mon ami, vous me rendez la vie, car je désespérais vraiment de jamais percer ce mystère d'où dépend le bonheur d'une jeune fille que j'aime comme mon enfant.

— Son bonheur et sa fortune, n'est-ce pas,

monsieur Jean-Marie? C'est pourquoi j'espère que vous saurez reconnaître le service que je vous rends et m'aider à sortir de la malheureuse situation où je me trouve.

— Je ne demande pas mieux ; mais que puis-je faire pour vous ?

— Me rendre l'argent que ce coquin de Galmard m'a pris.

— Diable ! mais c'est que je ne suis pas riche... Il s'agit de cent mille francs... c'est une somme...

— Que vous pouvez bien prendre sur la fortune de la demoiselle.

— Sacrebleu ! monsieur Jean-Marie, cria Mathurin, ne faites pas ça... Le maître d'école est ruiné ; c'est pain bénit, et si vous le remettiez à flot, ça serait...

Hingant lui fit signe de se taire et dit à Dolley d'un ton qui ne souffrit pas de réplique :

— Il m'est impossible de m'engager sans consulter M<sup>lle</sup> Moulinier, et surtout sans connaître l'importance de la succession de son père. Cependant, je crois pouvoir vous répondre que sa reconnaissance sera proportionnée au chiffre de l'héritage recueilli grâce à vous.

— Sa reconnaissance... monnoyée ?

— C'est ainsi que je l'entends, puisque vous tenez à mettre à prix une bonne action, dit sèchement l'ex-juge de paix.

François réfléchit un instant, et on put lire sur sa figure les vils sentiments qui agitaient son âme basse.

— J'aurais mieux aimé une somme déterminée, balbutia-t-il ; mais enfin... j'ai confiance en vous... Je suis sûr que vous ne voudriez pas tromper un pauvre diable comme moi...

— Je n'ai jamais trompé personne, monsieur !

— Tu ne pourrais pas en dire autant, mauvais gars, grommela *Dos-de-Marsouin*.

— Tant pis ! je me risque, dit François en faisant craquer ses doigts.

— Alors, où est le volume ? demanda froidement M. Hingant.

— Ah ! j'ai eu assez peine à le trouver... car, pour l'arracher à Galmard, il n'y fallait pas songer...

— Comment ! à Galmard ! Il l'avait donc ?

— Parbleu ! et il l'a encore. Le vieux juif qui vous l'a soufflé à l'hôtel des ventes n'a agi que par son ordre.

— Le misérable !

— Dites le brigand, le scélérat !... Il m'a volé cent mille francs, sans compter ce qu'il a dû escroquer à cette brute de Jacques...

— Bon ! celui-là a été pincé aussi !.... C'est bien fait, dit entre ses dents le vieux matelot.

— Mais, quant au tour qu'il vous a joué, à

vous et à la demoiselle, il ne le portera pas en paradis, reprit Dolley. Je n'ai pas pu lui subtiliser le livre, mais j'ai trouvé moyen de lire le titre.

— Et ce titre, c'est?

— *L'Encyclopédie*, tome IX.

— Attendez-moi ici... Je cours à la bibliothèque de la rue de Richelieu, s'écria Hingant en se levant dans un état d'agitation indescriptible.

— Elle est fermée à cette heure-ci, et d'ailleurs ce n'est pas la peine de vous déranger, car je ne fais pas les choses à demi quand je veux aider un ami.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que, depuis ce matin, je n'ai pas perdu mon temps. Jugez-en plutôt. Il était dix heures au moins quand la police m'a relâché. Vous comprenez qu'il m'a fallu lui fournir des explications... prouver que je n'étais pour rien dans le mauvais coup du boulevard Bonne-Nouvelle... ça n'allait pas tout seul. Enfin, à dix heures, j'étais libre. A midi, je savais que mon malheur était complet, car je sortais de la maison de la rue des Cannelles après avoir passé par la rue de Cléry, et je venais d'apprendre que l'infâme Galmard et ses suppôts avaient disparu. Un autre serait rentré chez lui pour pleurer toutes les larmes de son corps; mais moi, François Dol-

ley, j'ai pensé tout d'abord à l'homme vertueux auquel je pouvais rendre un grand service, et, sans perdre une minute, je me suis mis à la recherche du tome IX de l'*Encyclopédie*...

— Et vous l'avez trouvé ?

— Ah ! ce n'était pas facile. Les bibliothèques publiques n'auraient pas consenti à me le prêter. J'étais donc obligé de m'adresser aux libraires, et c'est ce que j'ai fait.

— François, vous êtes un brave garçon ! s'écria M. Hingant très-ému.

Dos-de-Marsouin, moins touché, poussa un grognement ironique.

— J'ai eu bien de la peine, reprit Dolley. Les uns n'avaient pas l'ouvrage ; les autres me demandaient des prix que je ne pouvais pas payer. Enfin, j'en ai déniché un qui, moyennant le dépôt de cent francs, — tout ce que j'avais sur moi, — a consenti à me prêter le tome IX jusqu'à demain.

— Où est-il ? où est-il, au nom du ciel ?

— Le voici, dit l'ex-maître d'école en débou-  
tonnant sa redingote.

## IX

La page 219.

Ni Hingant, ni Mathurin n'avaient encore remarqué l'embonpoint inexplicable que Dolley avait pris depuis qu'ils l'avaient vu.

La captivité, qui aurait dû le maigrir, semblait l'avoir engraisé, à en juger par sa poitrine bombée.

Mais cette obésité était factice, car elle disparut aussitôt que l'ex-maître d'école eut extrait le tome IX de son giron.

En le cachant ainsi entre sa chemise et son gilet, il avait sans doute voulu se réserver la possibilité de produire un grand effet à un moment donné.

Ce coup de théâtre prémédité eut un plein succès.

Le placide Jean-Marie, sortant tout à coup de son calme habituel, se précipita sur François et lui arracha le livre des mains.

— Vous n'oublierez pas ce que vous m'avez



promis ! cria le piteux héritier, pendant que l'ancien magistrat, emportant le volume conquis, courait s'asseoir devant une table placée au fond du salon.

A peine installé, Hingant tira de son portefeuille le papier que feu Moulinier avait couvert de signes hiéroglyphiques, et, se penchant sur cet écrit bizarre, il se mit à feuilleter l'*Encyclopédie* avec une ardeur fébrile.

Le vieux matelot, qui ne comprenait absolument rien à cette scène, suivait d'un œil éhahi les mouvements de l'ami de son capitaine et commençait à croire qu'il était devenu fou.

Jean-Marie avait tout d'abord saisi une plume et une feuille blanche sur laquelle il transcrivait les mots que lui fournissait le tome IX.

Inutile d'ajouter qu'il appliquait la méthode d'induction que son ex-ami Galmard lui avait indiquée jadis.

Cette opération n'avait rien d'extraordinaire en elle-même ; mais, plus le traducteur avançait dans sa besogne, plus il se laissait aller à une pantomime singulière.

Mathurin le voyait lever les bras au ciel et l'entendait s'exclamer à chaque découverte nouvelle.

Ce qui le rassurait beaucoup, c'était que la figure de M. Hingant s'éclairait peu à peu d'une joie sans mélange.

Mais il en était toujours à se demander ce que signifiait cette lecture accompagnée d'écriture, et il penchait à croire que le maître d'école voulait leur jouer encore un tour de sa façon.

C'est pourquoi il le prit par le bras et le traîna, bon gré, mal gré, dans l'embrasure d'une fenêtre.

Quand il le tint là, il lui glissa dans l'oreille cette phrase peu tendre :

— Gare à toi si tu te gausses de nous, mon gars !

— Moi, me moquer de vous, monsieur Callec ! Ah ! je n'y pense guère, soupira Dolley.

— Il n'y a pas de monsieur Callec qui tienne. Je ne sais pas ce qu'il y a dans le grimoire que tu viens de vendre à notre juge de paix ; mais si ça doit faire du tort à lui ou à la demoiselle, je te promets que tu ne sortiras pas d'ici avant que je t'aie cassé les reins.

— Je vous jure, monsieur Callec...

— Ne jure pas, et souviens-toi de Chausey. Cette nuit-là, j'aurais pu vous envoyer au fond de l'eau d'un coup d'aviron, toi et ton gueusard de cousin. Il paraît que cette canaille de Jacques a eu son compte ; mais je suis toujours là pour te donner le tien si tu bronches.

— Ah ! mon Dieu ! vous nous en voulez donc bien ?

— Si je vous en veux ! Tu oses le demander !

— Non, car je ne le vois que trop ; mais, en vérité, je ne sais pas pourquoi.

— Parce que le commandant ne vous avait laissé que sa malédiction et que vous lui avez volé son héritage, parce que vous êtes tous des gredins !

— Les autres, oui, monsieur Callec, mais pas moi. Ah ! je l'aimais bien, notre pauvre cher oncle...

— Rends ses terres, puisque tu l'aimais tant que ça, ses terres qu'il aurait mieux aimé donner aux pauvres de la commune, s'il avait pu deviner qu'elles appartiendraient à toi et à ceux de ta race.

— Hélas ! mon bon monsieur Callec, c'est nous bientôt qui serons les pauvres. Mes fermes sont hypothéquées maintenant pour plus de moitié de leur valeur ; Charles est criblé de dettes, je le sais ; Mathilde mange tout en belles robes et n'aura plus le sou d'ici à un an. Quant à Le Planchais, ce n'est pas sa succession qui nous enrichira, car il a signé des billets en blanc. Dieu sait ce que Galmard en aura fait !

— Ah ! c'est comme ça ; cria *Dos-de-Marsouin* devenu furieux ; ah ! vous avez déjà dévoré le bien que le commandant avait amassé pour celle que nous cherchons... et tu crois que ça va se passer comme ça !...

Il levait déjà le poing qui avait presque assommé le beau Dugenêt, et le cousin François allait passer un mauvais quart d'heure; mais M. Hingant vint fort à propos se jeter à la traverse.

— J'ai trouvé, mes amis, j'ai trouvé, disait-il en brandissant le papier sur lequel il venait de coucher sa traduction.

— Trouvé quoi? demanda Mathurin, oubliant de frapper, tant il était stupéfait.

— La fortune!... la succession!... Le secret est maintenant entre les mains de cette chère enfant.

Et il ouvrit la porte de la chambre voisine en appelant :

— Marthe! Marthe! venez! venez vite; nous sommes sauvés.

Il s'écoula quelques secondes avant que sa fille adoptive répondît à cet appel.

Dolley pâlisait, et Mathurin continuait de ne pas comprendre.

Enfin l'orpheline parut sur le seuil.

Marthe semblait encore très-émue, et on voyait qu'elle avait beaucoup pleuré; mais en apercevant Dolley, elle reprit sur le champ cet air grave et froid qu'elle savait si bien donner à son jeune visage quand elle se trouvait en face d'un ennemi.

— Vous m'appellez, monsieur ? demanda-t-elle en s'adressant à M. Hingant.

— Ah ! mon enfant !... Nous tenons enfin le fil... c'est un miracle, un véritable miracle... et c'est ce cher François qui l'a fait, dit le bon Jean-Marie, qui perdait la tête dans l'excès de sa joie.

— Je ne sais de quel miracle vous voulez parler ; mais je n'ai rien à attendre de monsieur, dit dédaigneusement la jeune fille.

— Moi, mademoiselle, j'attends de vous une bonne récompense, risposta Dolley avec une rare impudence.

— Expliquez-moi, de grâce, cette énigme, reprit M<sup>lle</sup> Moulinier.

— J'aurais dû commencer par là, je l'avoue, dit Hingant, mais je suis si heureux !... Songez donc... je viens de retrouver les dernières volontés de votre père... écrites là, dans ce gros livre... Il contient l'explication du papier chiffé que nous avons découvert ensemble, dans un tiroir secret du bureau, le jour où nous avons visité l'appartement du boulevard Bonne-Nouvelle...

— Est-ce possible ? murmura Marthe, qui devint très-pâle.

— C'est sûr... je viens de traduire moi-même. Lisez plutôt, dit Hingant en lui tendant la feuille où il avait consigné les mots à mesure qu'il les trouvait dans le tome IX.



L'orpheline prit l'écrit d'une main tremblante et pâlit en le parcourant des yeux.

Il était assez naturel qu'elle éprouvât une impression pénible à la lecture des singulières recommandations formulées par M. Moulinier dans un style sec et en termes presque blessants pour sa mère.

Jean-Marie comprit un peu tard qu'il aurait peut-être mieux valu lui épargner ce chagrin, et il s'écria :

— Les dernières phrases, ma chère enfant.....  
Lisez tout haut les dernières phrases.

Marthe hésita un instant, puis elle se mit à prononcer lentement ces mots qui avaient naguère tant surexcité Galmard quand il les déchiffrait :

« Je passe à un autre sujet qui vous touche de plus près, et je veux bien vous indiquer la voie à suivre pour établir vos droits à l'énorme succession que vous pouvez être appelée à recueillir un jour. »

— L'énorme succession ! répéta Dolley avec ivresse ; vous entendez, messieurs... elle est énorme !... c'est-à-dire qu'elle s'élève à un ou plusieurs millions... et c'est à moi que mademoiselle les devra... et j'espère bien qu'elle saura payer ce service à sa juste valeur...

— Silence ! dit sévèrement M. Hingant. Et vous, Marthe, continuez, je vous en supplie.



Pendant que l'ex-maître d'école se laissait aller à un accès d'enthousiasme un peu prématuré, M<sup>lle</sup> Moulinier avait lu rapidement la fin de l'écrit, et elle se taisait.

— Eh bien ! reprit Jean-Marie, vous avez vu : « Les chiffres qui suivent se rapportent à un livre que vous connaissez bien. C'est celui que j'ai donné à votre fille le jour de sa première communion. » Et maintenant, mon enfant, rappelez vos souvenirs. Quel est ce livre ? Où est-il ? Il nous le faut..... Si vous ne l'aviez plus, tout serait perdu...

— Tout, même ma récompense, dit tout bas Dolley consterné.

— Ce livre, murmura M<sup>lle</sup> Moulinier, c'est...

— Achevez !

— C'est ce paroissien qui ne m'a jamais quittée depuis, car c'était le seul objet qui me vint directement de mon père, reprit Marthe en tirant de sa poche un volume de petit format, très-richement relié.

— Donnez ! dit avidement l'ex-juge de paix.

Et, s'emparant du livre, il courut à sa table et reprit son travail de comparaison avec les hiéroglyphes de feu Moulinier.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il presque aussitôt ; je n'avais pas remarqué cela... Le même chiffre est reproduit vingt fois, cinquante fois peut-être...

219... 219... 219... Cela n'a plus de sens... Voyons la page 219... C'est une des dernières du paroissien... Ah ! cette fois, il n'y a plus d'espoir..... M. Moulinier se sera trompé... la page est toute entière en latin...

Hingant revint, la figure bouleversée, montrer à sa chère protégée la fatale découverte qu'il venait de faire.

— Vous ne comprenez pas, je le vois bien, disait-il d'une voix altérée ; vous ne savez pas que les premiers chiffres se rapportaient aux pages, aux lignes et aux mots... tandis que ce 219 répété sans cesse ne peut plus nous fournir d'indication utile... surtout en latin...

— Mais, fit observer Marthe, en se penchant sur le livre, vous vous trompez... la page est numérotée 217, et... c'est bien singulier... celle qui suit porte le numéro 220.

— Alors, il y a deux feuillets collés ensemble ! s'écria Jean-Marie ; et, tenez ! en effet, le papier est plus épais au toucher.

Il prit un canif, en introduisit la pointe dans la tranche dorée et divisa, avec une rare dextérité, les deux pages qui semblaient n'en faire qu'une.

Aussitôt ce cri triomphant s'échappa de sa poitrine :

— Ah ! cette fois, nous tenons le secret !

François Dolley poussa un soupir de soulagement.

Il avait craint un instant que ses espérances de rémunération ne s'envolassent en fumée.

L'exclamation de M. Hingant lui annonçait que le fil des découvertes était renoué.

— Je comprends maintenant pourquoi M. Moulinier avait collé les pages, dit l'ancien magistrat ; ici, il a renoncé à se servir de chiffres, et il a tout simplement tracé ses dernières volontés en caractères très-lisibles... Voyez plutôt !

En même tant, il montrait à Marthe une feuille de papier mince appliquée sur le texte du paroissien et complètement couverte des lignes serrées d'une écriture très-fine, mais très-nette.

L'orpheline fit un mouvement pour prendre le livre des mains de son protecteur, mais elle se ravisa et dit d'une voix émue :

— Lisez, monsieur ; lisez tout haut.

Jean-Marie ne se fit pas répéter la permission, et commença ainsi une lecture qui intéressait à des titres bien différents ceux que le hasard avait appelés à l'entendre :

« Marie, avait écrit le père de Marthe, je crois avoir pris assez de précautions pour que ce qui me reste à vous dire ne soit connu que de vous seule.

« Je suis dégoûté de la vie, et j'espère mourir avant vous. Quand je n'y serai plus, vous vous

souviendrez du dernier entretien que nous avons eu ensemble, le jour où votre fille est sortie du pensionnat, et vous saurez bien trouver dans le tiroir secret de mon bureau le papier chiffré qui vous mettra sur la voie.

« Je puis donc, pour la première fois peut-être, après trente-trois ans d'existence en commun, vous parler à cœur ouvert.

« Rassurez-vous. Je ne veux pas revenir sur le passé; je ne vous rappellerai pas que je vous aimais et que vous m'avez aimé.

« J'oublie volontairement les torts que je vous reprochais; je confesse les miens, et c'est pour les réparer que j'écris ceci.

« Le temps où la fatalité nous rapprocha est déjà bien loin de nous; mais je suis sûr que toutes les circonstances de cette triste histoire sont encore présentes à votre mémoire.

« Il y en a une pourtant que vous n'avez jamais connue, et que je me crois tenu de vous révéler avant de quitter ce monde.

« Elle est fort ancienne, car elle remonte bien au delà de la naissance de votre fille, et même bien au delà de notre mariage.

« Elle se rapporte aux premiers jours de notre liaison, à cette époque où vous veniez de quitter, pour me suivre à Paris, les braves gens qui vous avaient élevée.

« Nous étions heureux alors, et notre bonheur fut bien court, si court qu'il m'apparaît maintenant comme un rêve.

« Mais il ne s'agit point ici de ce que la jalousie m'a fait souffrir, des doutes qui ont empoisonné ma vie et qui la troublent encore.

« Encore moins veux-je vous parler de mes revers de fortune. Si la malheureuse passion qui me dévorait, si les soucis que vous me donniez m'ont conduit à négliger mes affaires et ont contribué à ma ruine, je vous pardonne, car ces revers, vous les avez subis comme moi et courageusement supportés. »

A mesure qu'il avançait dans sa lecture, Hingant se repentait de l'avoir commencée à haute voix.

Il hésitait, et il regardait Marthe à la dérobée, car il tremblait de froisser tous les sentiments de la jeune fille en continuant à mettre à nu ce désolant tableau des douleurs intimes de son père.

Les griefs conjugaux de feu Moulinier étaient peut-être fondés, et on pouvait redouter qu'il n'en vînt à les exprimer plus clairement.

L'orpheline s'aperçut sans doute de l'embarras de son protecteur, car elle dit d'un ton ferme :

— Je sais que ma mère est accusée injustement, et je vous supplie de continuer.

Hingant reprit avec une émotion croissante :



« Sachez donc, Marie, ce que je vous ai toujours caché et ce que je me dois à moi-même de vous apprendre, car, si je me suis tu tant que je vivais, je n'ai pas le droit de me taire encore après ma mort.

« Un jour, un homme se présenta chez moi, un homme que je n'avais jamais vu, mais dont je vous avais souvent entendu prononcer le nom.

« Il venait me dire qu'il vous aimait, qu'il savait tout, qu'il était décidé à vous épouser et que, pour vous arracher à mon amour, il était prêt à jouer sa vie contre la mienne.

« Nous nous battîmes ; je le blessai grièvement, et je ne le revis plus ; mais peu de jours après le duel, je reçus une lettre où mon adversaire me disait qu'il se vengeait de vous et de moi en vous laissant par testament toute sa fortune, qui était immense. »

— Immense ! s'écria Dolley avec ravissement.

« — Je crus d'abord que cet homme était mort de sa blessure ; mais je m'informai, et j'appris qu'il vivait, qu'il était retourné dans son pays, et j'ai su plus tard qu'il y menait une vie très-retirée, qu'il refusait de voir sa famille et qu'il passait pour avoir disposé de son bien au détriment de ses neveux.

« Tout indique donc que vous serez son héri-



tière, et je veux que vous puissiez faire valoir vos droits quand vous serez veuve.

« Cet homme, c'est le commandant Mériadec Léridan, qui habite Cancale en Bretagne.

« Vous le connaissez bien, car vous deviez être sa femme quand vous vous appeliez encore Marie Bréhal. »

Ce ne fut qu'un seul cri de surprise.

Hingant et Mathurin ne se possédaient plus de joie.

Marthe, qui n'avait jamais entendu prononcer le nom de Mériadec Léridan et qui ne savait pas que sa mère se fût jamais appelée Marie Bréhal, Marthe les regardait avec des yeux inquiets, comme pour leur demander l'explication de ce mystère.

Quant à Dolley, il était devenu vert, et il tremblait comme la feuille.

Il fut cependant le premier à recouvrer l'usage de la parole.

La cupidité fait parfois des miracles, et l'idée de perdre à la fois l'héritage acquis et la récompense espérée délia subitement la langue de l'ex-maître d'école.

— Ah ! ma foi ! s'écria-t-il en affectant un air dégagé, la plaisanterie est bien drôle, et ce bon monsieur parlait bien à son aise de l'héritage de mon oncle.

— Vous vous trompez, François, dit gravement M. Hingant. Rien n'est plus sérieux.

— Allons donc ! vous me la baillez belle ! En supposant que le sieur Moulinier n'ait pas inventé toute cette jolie histoire, vous savez aussi bien que moi que le commandant n'a pas laissé de testament.

— En êtes-vous bien sûr ? dit le bon Jean-Marie, indigné de ce ton inconvenant.

— Parbleu ! il me semble que vous assez cherché dans tous les tiroirs quand vous êtes venu faire la levée des scellés au *Pignon-Maudit*. Si le bonhomme avait seulement griffonné trois lignes sur un bout de papier, vous les auriez trouvées pour sûr.

— Je les ai trouvées, en effet, et je vous affirme qu'elles vous déshéritent complètement, vous et vos cousins.

— Au profit de cette...

— Au profit de M<sup>lle</sup> Marie Bréhal, devenue par son mariage M<sup>me</sup> Moulinier, mère de M<sup>lle</sup> Marthe Moulinier ici présente.

— Non ! ce n'est pas possible ! Vous voulez me faire peur, n'est-ce pas, monsieur Jean-Marie ?... Ah ! ce n'est pas bien de vous moquer d'un pauvre diable comme moi.

— Je n'en ai nulle envie ; mais je vous répète que j'ai découvert le testament de votre oncle,

que je ne m'en suis jamais dessaisi, et que je n'ai plus maintenant qu'à le déposer entre les mains du président du tribunal de Saint-Malo pour que M<sup>lle</sup> Moulinier puisse faire valoir ses droits.

— Ce n'est pas vrai ! cria François, oubliant toute mesure. Si vous l'aviez, vous l'auriez déjà produit.

— Je ne l'ai pas produit parce que je ne connaissais pas encore la véritable héritière de mon ami Mériadec. Maintenant que je la connais, rien ne m'empêchera plus de remplir mon devoir.

— C'est grâce à moi que vous la connaissez ! rugit Dolley, et quand je pense que j'ai été assez bête pour me mettre à la recherche de ce livre, et que sans moi vous ne sauriez rien !... Mais c'est abominable... c'est un piège que vous m'avez tendu, car si vous m'aviez dit la vérité...

— Je vous l'ai dite, car je vous ai déclaré que j'étais en quête de la fortune de M<sup>lle</sup> Moulinier, et c'était parfaitement exact.

— Non ! non ! c'est une trahison !... une infamie ! et ça ne passera pas comme ça...

— Ah ! mais !... ah ! mais !... sais-tu, gratte-papier, que tu commences à m'échauffer les oreilles et que j'ai la patte assez large pour te clore le bec, dit Dos-de-Marsouin en faisant un pas vers le neveu déshérité.

Hingant s'interposa encore une fois, et François, tout en reculant d'effroi, continua de récriminer.

— D'abord, le testament ne peut pas être valable.

— Il est au contraire parfaitement régulier, car il est signé, daté et écrit tout entier de la main du testateur.

— Et puis, s'il existe, s'il est bon, vous n'aviez pas le droit de le garder dans votre poche, et je vous attaquerai en justice, je vous ferai condamner à des dommages-intérêts...

— Pas à ton profit toujours, mauvais gars normand, cria le vieux matelot.

— Ça m'est égal ; tout le pays saura que le juge de paix de Cancale a escamoté un testament... et il sera déshonoré...

— Te tairas-tu, failli chien ?

— Calme-toi, Mathurin, dit froidement l'ancien magistrat : François a raison.

— Comment ! vous donnez raison à ce brigand !

— Oui, mon ami, reprit M. Hingant ; François m'accuse d'avoir excédé mes pouvoirs, et il en a le droit ; il pourrait même me reprocher justement d'avoir violé une règle d'équité à laquelle aucun homme ne devrait se soustraire. J'ai cru réparer une injustice en cachant ce tes-

tament, et j'en ai commis une en retardant l'exécution des dernières volontés d'un ami. J'ai voulu me substituer à la Providence ; Dieu m'en punit, et je suis prêt à subir toutes les conséquences de mon erreur. Mais François Dolley n'a pas le droit de me la reprocher, car, si je me suis trompé, c'est pour avoir eu foi en lui. Je m'intéressais aux héritiers du sang de Léridan ; j'espérais que la richesse les rendrait honnêtes et bons... elle les a dépravés... Dieu les châtie aujourd'hui... Dieu est juste.

— Allez donc dire ça au tribunal, vieux fou ! hurla Dolley en se précipitant vers la porte, car, aussi vrai que je voudrais vous voir tous au diable, nous plaiderons, et je gagnerai mon procès ; c'est moi qui vous le dis.

Mathurin courut à lui le poing levé ; mais il disparut avec la vélocité d'un lièvre mis en joue par un chasseur.

— Bon voyage, canaille ! cria Mathurin au moment où François Dolley franchissait la porte d'entrée et disparaissait dans les profondeurs de l'escalier.

— Laisse ce malheureux homme, et ne pensons plus à lui, dit M. Hingant. Il est puni par où il a péché, puisque son avidité l'a conduit à la ruine : sans lui, sans les passions cupides qui l'ont fait agir, nous n'aurions jamais retrouvé la



moindre trace des dernières volontés de M. Moulinier, et François aurait continué à jouir d'une fortune que son oncle ne lui destinait point. En vérité, c'est le doigt de Dieu qui se montre dans cette singulière histoire.

— Ma foi ! monsieur Jean-Marie, vous avez eu une fameuse idée aussi de mettre la main sur le testament du commandant... S'il était tombé entre les pattes de ses gredins d'héritiers, il y a longtemps qu'il serait brûlé.

— Le hasard ou plutôt la Providence a tout fait... Je l'ai ramassé dans les cendres de la cheminée en cherchant un papier pour allumer ma pipe.

— C'est donc ça que je ne l'ai pas trouvé dans le tiroir du bahut chinois..... le commandant l'avait jeté au feu pour en écrire un autre plus complet, et il n'a pas eu le temps... Mais ça n'y fait rien, puisque vous le tenez... Ah ça, j'espère bien qu'il est bon, au moins, et que le maître d'école perdra son procès, s'il s'avise d'en faire un.....

— Il ne le fera pas, je l'espère, car le droit de Marthe est trop bien établi pour être contesté. Vous voilà riche, mon enfant, ajouta M. Hingant en s'approchant de l'orpheline qui avait assisté à cette scène sans dire un seul mot, et même sans laisser paraître sur son visage la moindre expression de joie.



— Que m'importe? murmura-t-elle en secouant la tête.

— Oui, reprit Jean-Marie, je sais que vous dédaignez l'argent, ma chère Marthe, et je suis fort loin de blâmer les sentiments désintéressés ; mais il est dans la vie des situations où on doit désirer la fortune... Il ne faut pas oublier que cet héritage va hâter votre bonheur..... celui de M. Paul...

La jeune fille baissa les yeux et ne répondit pas.

— Nous y reviendrons tout à l'heure, continua M. Hingant. Pour le moment, nous avons à parler d'affaires. Je vais m'occuper dès demain de remplir les formalités indispensables, et j'aurai vraisemblablement besoin de votre témoignage et de celui de Mathurin, car je ne veux cacher aucune des péripéties que nous avons traversées. Ainsi, toi, mon vieux Callec, tu pourras attester que ce pauvre Léridan t'avait souvent parlé de ses intentions ; que, de plus, il est à ta connaissance qu'il avait autrefois recherché en mariage M<sup>lle</sup> Marie Bréhal.

— Je crois bien que je l'attesterai. Je trouverai même des témoins, s'il le faut. Il y a encore à Granville un vieux pilote en retraite et sa femme qui ont connu le commandant et le second du *Goëland*.

— Vous, ma chère Marthe, le magistrat vous demandera peut-être comment il se peut que votre mère ne vous ait jamais parlé de cette conversation à laquelle votre père fait allusion dans cet écrit, conversation qui devait certainement se rapporter à la cachette où il avait enfermé le papier chiffré.

— Ma mère savait qu'elle allait mourir, dit tristement M<sup>lle</sup> Moulinier, et elle voulait sans doute laisser mon père, qui devait lui survivre, maître de me révéler son secret ou de le garder.

— Oui... je conçois... il lui aurait fallu entrer dans des explications... revenir sur le passé... Mais lui!... comment se fait-il qu'après la mort de votre mère il ait négligé de vous avertir ?

— Je l'ignore, monsieur. Je crois cependant qu'il avait la ferme volonté d'assurer mon sort, pour le cas où il viendrait à me manquer, car la veille de la funeste bataille de juin, il me dit qu'il aurait prochainement avec moi un sérieux entretien, et il me fit comprendre qu'il y serait question de mon mariage... de ma dot...

— Et, le lendemain, il tombait assassiné par ce misérable!... Tout s'explique ainsi, mon enfant, et nous ne rencontrerons point de difficultés pour l'envoi en possession... Je vais faire venir de la commune de Bréhal un extrait de l'acte de naissance de M<sup>me</sup> Moulinier. On me délivrera ici

son acte de mariage et son acte de décès. Si j'avais commencé par là, nous nous serions épargné bien des angoisses ; mais aussi, qui pouvait se douter que Marie Bréhal avait porté le même nom que vous ? Galmard et Billebaude seraient peut-être arrivés à cette découverte en poursuivant les recherches qu'ils s'étaient chargés de faire dans les mairies ; mais les drôles se moquaient de moi, et, du reste, j'aime autant qu'ils n'aient pas connu ce secret, car ils auraient cherché à l'exploiter.

— Dites donc, monsieur Jean-Marie, demanda tout à coup Dos-de-Marsouin, est-ce que la demoiselle hérite, malgré que sa mère ne soit plus de ce monde ?

— Sans aucun doute. Qui peut te faire croire...

— Excusez, monsieur Jean-Marie, je ne connais pas la loi.

— Pour transmettre légalement ses droits à sa fille, il suffit que M<sup>me</sup> Moulinier ait survécu à Mériadec Léridan, ne fût-ce que d'un jour, ne fût-ce que d'une heure. Or, le pauvre commandant est décédé le 13 mars 1848...

— Ma mère est morte le 12, dit Marthe.

— Le 12!... Ah ! tout est perdu, s'écria M. Hingant.

— Comment ? qu'est-ce qui est perdu ? demanda Mathurin tout ahuri.

— L'héritage, mon ami. M<sup>me</sup> Moulinier est décédée avant Mériadec. Donc, le testament devient *caduc*, dit tristement M. Hingant.

L'ancien magistrat aurait pu tout aussi bien parler hébreu.

Cette langue morte n'eût pas été plus inintelligible pour Dos-de-Marsouin qu'un terme emprunté au code civil.

— C'est-à-dire, reprit Jean-Marie, que M<sup>lle</sup> Moulinier n'a plus aucun droit à la succession du commandant, puisque sa mère n'a pu lui transmettre ce qu'elle ne possédait pas encore. « Le mort saisit le vif, » c'est un axiome, et la loi est formelle à cet égard.

— Mais elle est absurde, votre loi.

— Absurde ou non, elle est ainsi faite ; nul ne peut s'y soustraire.

— Alors, parce que le hasard a voulu que cette pauvre dame mourût vingt-quatre heures trop tôt, il faut que la dernière volonté de mon capitaine ne soit pas exécutée. Mille tonnerres ! ça serait un peu fort.

— Hélas ! c'est désolant, mais je n'y vois aucun remède.

— Et vous croyez, monsieur Jean-Marie, que je verrai tranquillement ce gueux de François et les autres rester maîtres d'un bien qui ne leur appartient pas !

— Je comprends que cela te désole, et je partage ton chagrin; mais nous n'y pouvons rien. Nous n'avons plus qu'à nous incliner devant la volonté de Dieu comme le fait mademoiselle, qui nous donne l'exemple de la résignation.

L'éloge était mérité, car l'orpheline n'avait pas sourcillé en apprenant qu'elle était condamnée à rester pauvre.

Elle était allée s'asseoir près de la table où s'étalait encore le tome IX de l'*Encyclopédie*, et pendant que M. Hingant expliquait au vieux matelot les impitoyables dispositions du « Titre sur les successions, » elle s'absorbait dans ses pensées.

L'ex-juge de paix n'osa point troubler son repos, et il adressa ses consolations à Mathurin Callec.

— En tout événement, il y a un bon côté, continua-t-il en s'efforçant de paraître gai, et, si fâcheux que soit celui-ci, n'oublions pas qu'il nous évitera un procès très-long et très-désagréable à soutenir. Et puis, faut-il l'avouer? il m'eût répugné de dépouiller ces malheureux d'une fortune dont, par ma faute, ils ont pu se croire légitimes propriétaires.

— Ah! monsieur Jean-Marie, vous voilà bien avec vos scrupules! On dirait, ma parole, que ces chiens de Normands vous ont ensorcelé.

— Enfin, reprit Hingant, je puis t'assurer que



M<sup>lle</sup> Moulinier n'y perdra rien. Je n'ai pas de famille, moi, et je suis libre de disposer de mon avoir comme je l'entends. Elle sera mon héritière, et, en attendant...

— Elle n'attendra pas, car elle va être riche tout de suite, interrompit Dos-de-Marsouin.

— Que signifie...

— Ça signifie que votre loi de malheur ne peut pas m'empêcher d'exécuter l'ordre de mon commandant.

— Quel ordre ?

— L'ordre de remettre à Marie Bréhal un beau million en or. Marie Bréhal est morte ; mais sa fille vit, et pour moi c'est tout comme.

— Un million !... en or !... mais, mon pauvre ami, je crois que tu deviens fou !

— Vous ne le croirez plus dans huit jours. Le temps d'aller faire un tour à Chausey et de rapporter à la demoiselle le baril plein d'onces d'Espagnes et de guinées anglaises que j'ai enfoui sur l'île d'Aneret.

— Le trésor de Mériadec !... Ah ! mon Dieu ! c'était donc vrai ?

— Parbleu ! est-ce que j'aurais été si souvent rôder par là avec le *Goëland*, si le capitaine ne m'avait pas chargé de veiller sur la soute aux écus ?

— Je sais que ce bruit courait dans le pays...



mais je n'y ai jamais attaché la moindre importance.

— Demandez à ce scélérat de Dolley s'il y croyait, lui, qui m'a suivi sur la barque de son chenapan de cousin la dernière nuit que je naviguais dans les eaux de Cancale.

— En effet ! je me souviens... il leur est arrivé un accident...

— Oui, et le diable les en a tirés ; mais ça ne leur a pas porté bonheur, puisque Jacques est mort de boisson, et que l'autre est à moitié ruiné. Pour le quart d'heure, c'est pas de ça qu'il est question. Il s'agit de manœuvrer *en double*, pour aller déterrer le baril. Je ne veux pas faire languir la demoiselle.

— Cet or appartient à la succession Léridan, murmura l'honnête Jean-Marie.

— Ah ! pour le coup, je ne serai pas embarrassé de vous prouver le contraire, quoique je n'aie pas étudié la chicane. Voyons ! est-ce que l'argent que j'ai dans ma poche n'est pas à moi ?

— Sans doute, mais...

— Eh bien ! c'est comme si j'avais la tonne d'or dans ma poche, puisque moi seul je sais où elle est... puisque le commandant m'a dit cent fois qu'il s'en rapportait à moi pour la remettre à son héritière, — la vraie. Cherchez dans votre

grimoire du code ; je gage qu'il n'y est dit nulle part que j'ai tort.

— Le code dit en effet que... en fait de meubles, possession vaut titre ; seulement...

— Et la demoiselle pourra dans quinze jours épouser son amoureux, s'écria joyeusement Dos-de-Marsouin.

— Je n'épouserai personne, dit Marthe en relevant la tête.

Dans le feu de la discussion sur l'esprit de la législation française, Hingant avait un peu oublié sa protégée.

Quand il l'entendit énoncer tout à coup la résolution fort inattendue de ne pas se marier, il se retourna vivement de son côté et lui dit :

— Pourquoi parlez-vous ainsi, ma chère enfant ?

— Parce que je suis décidée à entrer dans un couvent, répondit Marthe.

— Mais vous n'y pensez pas !... et, en vérité, je connais quelqu'un qui serait bien désolé, s'il vous écoutait.

— Monsieur Paul Gilbert, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Vous vous trompez, monsieur. Il me rendrait ma parole comme je lui rendrai la sienne.

— Je ne comprends plus... Expliquez-vous, je vous en supplie.

— Paul est déjà consolé... Paul me trompe...

En formulant cet aveu, la voix de la jeune fille s'altéra, et peu s'en fallut qu'elle n'éclatât en sanglots.

— C'est impossible ! s'écria M. Hingant avec conviction ; je connais M. Gilbert, et j'affirme qu'il est incapable...

— N'affirmez rien, interrompit Marthe. Je suis sûre de ce que je dis. Mes yeux ont vu.

— Mais qu'a-t-il donc fait ?

— Vous me le demandez... Vous refusez à croire à tant de bassesse. Eh bien ! ce soir, il n'y a pas deux heures, j'ai eu la preuve de son indigne trahison : je l'ai surpris se promenant avec une femme.

— Où cela ?

— Dans le jardin du Luxembourg. Elle s'appuyait sur son bras... elle lui parlait bas...

— Mais, mon enfant, rien ne vous autorise à penser que cette personne n'était pas... une de ses parentes.

— Vous savez bien qu'il n'en a pas, dit amèrement la jeune fille.

— Ou bien... qui sait ? la femme d'un de ses chefs, d'un de ses camarades...

— Le cœur ne se méprend pas, monsieur, et le mien a senti la blessure. M. Gilbert est coupable, car il m'a vue, et s'il n'eût rien eu à se reprocher,

il serait venu à moi pour se justifier, car il a dû deviner ce que je souffrais.

Le bon Jean-Marie se tut. Il était à bout d'arguments, et il commençait à croire que le lieutenant avait bien pu manquer à ses devoirs de fiancé.

Dans son for intérieur, il ne jugeait pas aussi sévèrement que M<sup>lle</sup> Moulinier cette regrettable escapade, car il avait gardé de sa jeunesse un grand fond d'indulgence pour les frasques de ce genre.

Mais les torts qu'un vieillard pouvait à la rigueur excuser devaient, il le sentait fort bien, sembler impardonnables à une jeune fille aimante et naïve.

Aussi, désespérant de faire accepter pour le moment à Marthe une justification difficile, Hingant chercha-t-il à se rejeter dans des échappatoires.

Il comptait sur le temps pour calmer l'irritation de sa protégée, et il se réservait d'avoir prochainement avec l'officier infidèle une explication sérieuse.

— Je n'insiste plus, dit-il d'un air résigné, et quoi que vous en puissiez dire, mon enfant, je conserve l'espoir qu'il n'y a eu dans tout cela qu'un fâcheux malentendu. Mais... excusez mon indiscretion... par quel singulier hasard vous trouviez-

vous au Luxembourg précisément à l'heure où M. Gilbert s'y promenait... en compagnie ?

L'orpheline hésita un instant à répondre, mais elle prit vite son parti et dit d'un ton bref :

— Ce n'est pas le hasard qui m'y a conduite ; j'avais été avertie de ce qui devait s'y passer.

— Avertie ! Comment ?

— Par une lettre.

— Signée de qui ?

— Par une lettre sans signature.

— Et c'est sur la foi d'une dénonciation anonyme que vous êtes allée...

— Cette dénonciation disait la vérité, et je ne regrette pas d'y avoir cru.

A son tour, Hingant se mit à réfléchir avant de poursuivre ses questions.

Il lui venait d'étranges soupçons à l'endroit de la personnalité de ce correspondant inconnu.

— Enfin, reprit-il après un silence, le mal est fait, si mal il y a. Mais comment s'est terminée cette malheureuse rencontre ? Avez-vous adressé la parole à M. Gilbert ?

— Supposez-vous donc que je me sois abaissée jusqu'à le disputer à cette femme ? dit amèrement M<sup>lle</sup> Moulinier.

— Non... non, sans doute... Seulement, vous auriez pu peut-être... En définitive, je comprends que vous vous soyez retirée... Mais je ne m'ex-



plique point ce qui s'est passé ensuite, ni pourquoi Charles Dugênet s'est trouvé mêlé à cette affaire.

— Je l'ai rencontré à l'entrée du jardin au moment même où j'apercevais M. Gilbert. C'est lui qui m'a fait remarquer que Paul n'était pas seul.

— Voilà une coïncidence bizarre. Et alors ?

— Alors je suis partie, et j'ai marché devant moi sans savoir où j'allais... ma tête s'égarait... Il m'a suivie, et quand nous sommes arrivés dans une rue déserte...

— Ah ! le misérable ! s'écria M. Hingant ; je devine tout. C'est lui qui...

L'ex-juge de paix n'acheva point, car la porte s'ouvrit brusquement, et Paul Gilbert entra.

L'officier était très-pâle, et on lisait dans ses yeux une résolution implacable.

Il s'avança lentement, regarda autour de lui et tressaillit en apercevant Marthe qui, en le voyant paraître, s'était retirée dans le coin le plus obscur du petit salon.

— Je croyais vous trouver seul, monsieur, dit Paul Gilbert à M. Hingant.

— M<sup>lle</sup> Moulinier vient de rentrer... elle s'est réfugiée ici, balbutia l'ex-juge de paix absolument déconcerté. Quant à Mathurin Callec, que voici, c'était le fidèle serviteur de mon ami Léridan, et je pense vous avoir déjà parlé de lui.



— Peu importe, du reste, reprit froidement le lieutenant. Ce que j'ai à vous dire est très-court, et il vaut mieux que mademoiselle l'entende.

La jeune fille resta immobile et silencieuse ; mais son visage prit un air d'indifférence hautaine et méprisante.

— Mon cher Paul, dit Hingant, qui tenait à prendre les devants, je ne devine pas ce que vous allez me dire, mais je sais ce qui s'est passé au Luxembourg, et je puis vous assurer....

— Quoi ! elle a osé vous avouer...

— Marthe m'a raconté qu'elle avait eu le chagrin de vous rencontrer donnant le bras à une femme, et j'ai pris sur moi d'affirmer que vous n'aviez rien de sérieux à vous reprocher.

— M<sup>lle</sup> Moulinier a omis de vous apprendre que je l'ai surprise, moi, s'entretenant familièrement avec un inconnu, dit amèrement l'officier. Quant au reproche qu'il lui plaît de m'adresser, je pourrais aisément le repousser ; mais je dédaigne de me justifier, et je ne suis venu ici que pour rompre des engagements qui doivent lui peser autant qu'à moi-même.

— Vous avez raison, monsieur, répondit Marthe ; ils me pèsent, et à partir de ce moment tout est fini entre nous.

— Mon enfant !... monsieur Paul !... vous n'y songez pas, s'écria l'excellent Jean-Marie ; il n'y a

dans toute cette histoire qu'un enfantillage, une erreur regrettable, mais qui ne peut pas tirer à conséquence. Et, d'ailleurs, s'il faut vous dire toute ma pensée, je soupçonne fort que vous êtes tombés dans un piège, qu'on vous a attirés dans un véritable guet-apens.

— Je vous sais gré, monsieur, d'intentions assurément excellentes ; mais il est inutile d'insister. Toutes les explications du monde ne peuvent rien contre l'évidence, et mieux vaut ne pas prolonger une scène pénible.

— Bien pénible, en effet, murmura M. Hingant ; mais permettez-moi une seule question. Est-ce le hasard qui vous a fait rencontrer M<sup>lle</sup> Moulinier ?

— Pourquoi mentirais-je ? dit le lieutenant avec un certain embarras. Je suis venu au Luxembourg parce qu'on m'avait écrit qu'à huit heures précises j'y rencontrerais mademoiselle, qui avait donné rendez-vous à un jeune homme devant l'orangerie.

— J'en étais sûr ! s'écria l'ex-juge de paix. Et maintenant, encore un mot. Ce sera le dernier, et je vous supplie de croire que ce n'est pas une curiosité déplacée qui me fait parler. Vous vous promeniez dans le jardin avec une personne...

— Qui s'y trouvait fortuitement, qui m'a imposé sa compagnie et dont je n'ai pas pu me déli-

vrer, par la raison que vous m'aviez présenté chez elle il y a peu de jours. C'est M<sup>lle</sup> Pelchat, votre protégée, dit dédaigneusement le jeune officier.

— Mathilde ! Ah ! cette fois, tout s'explique, et je gage qu'elle vous a fait remarquer M<sup>lle</sup> Moulinier et celui qui paraissait l'accompagner.

— En effet, monsieur ; je ne l'avais pas aperçue d'abord, mais j'ai été bientôt suffisamment édifié.

— Et savez-vous le nom de cet homme ?

— Je n'ai pas pu voir son visage, et il s'est éloigné avec mademoiselle avant que j'eusse le temps d'aller à lui... de lui dire...

— Eh bien ! cet homme s'appelle Charles Dugenêt. C'est le cousin de l'indigne créature qui, je n'en doute plus, a organisé cette machination infâme. Comprenez-vous maintenant ?

— Pas beaucoup plus, balbutia Paul, et cependant...

— Quoi ! vous ne comprenez pas qu'ils se sont entendus pour jeter la désunion entre vous et cette chère enfant... que les deux lettres anonymes ont la même origine...

— Deux lettres ! M<sup>lle</sup> Moulinier en aurait reçu une aussi ?

— La voici, monsieur, dit Marthe en s'avancant tout à coup.

Paul Gilbert prit le papier qu'elle lui tendait et s'écria :

— C'est la même écriture !

Puis il parcourut rapidement cet odieux écrit qui avait failli les condamner au malheur pour toute leur vie, et, cédant à l'entraînement de son cœur, il tomba aux genoux de l'orpheline.

Le ressentiment de Marthe ne tint pas contre cette démonstration de repentir.

Elle releva son fiancé, et le bon Hingant se chargea d'achever la réconciliation.

La trame ourdie par Mathilde et son cousin était si grossière, qu'il suffisait d'en saisir le premier fil pour en apercevoir aussitôt toute la scélératesse.

Leur infâme manœuvre apparut clairement, dès qu'il fut évident que la même main avait écrit les deux lettres anonymes, et que le double rendez-vous n'avait pu être donné à la même heure et au même endroit sans une intention perfide.

Mathurin Callec ne fut pas le moins empressé à faire ressortir l'abominable méchanceté des deux plus jeunes héritiers du commandant.

— Eh bien ! monsieur Jean-Marie, dit-il avec un clignement d'yeux très-significatif, pensez-vous encore, après une coquinerie pareille, que vous êtes obligé de défendre les intérêts de ces gens-là ?

— J'avoue, répondit tristement Hingant, qu'ils

ne méritent pas l'amitié que je leur portais, et mes derniers scrupules sont bien près de s'évanouir.

— Oh ! moi, je n'en ai jamais eu, car je connaissais mieux que vous cette vilaine race, et, pas plus tard que demain, je pars pour Chausey. Il me reste encore assez de guinées anglaises pour acheter une embarcation sur la côte et faire ma petite affaire tout seul.

— Tu es libre, mon ami, et je n'ai plus le droit d'intervenir... et pourtant, je ne sais si, en conscience, on peut disposer ainsi de l'or amassé par ce pauvre Mériadec.

— Bah ! ces gueux-là ne seront pas encore à plaindre. Les terres leur restent, et c'est bien plus qu'ils ne valent.

— Et que dira ce Dolley quand il verra que je n'ose pas produire le testament, comme je l'en avais menacé ?

— Il croira que vous avez voulu lui faire peur, et ce sera fini par là. Soyez tranquille, il ne viendra pas vous demander des explications, car il sera bien trop content que vous le laissiez tranquille.

— Au fond, murmura l'ancien magistrat, je ne suis pas fâché d'être exempté de l'obligation de paraître en justice, quoique je l'eusse fait de grand cœur s'il l'avait fallu pour sauvegarder les



Intérêts de cette chère enfant. Mais il y a dans tout cela un procédé irrégulier qui m'inquiète. Que veux-tu ? c'est plus fort que moi. On n'a pas été trente ans juge de paix sans qu'il vous en reste quelque chose.

— Je vous dis, monsieur Jean-Marie, que personne n'y peut trouver à redire. Le million m'appartient ; je suis le maître de le donner à qui je veux, et je veux le donner à la demoiselle.

— Et moi je le refuse, dit doucement l'orpheline.

— Vous refusez ! s'écria Mathurin ; vous voulez donc me réduire à aller me jeter à la mer ? Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse du trésor de mon capitaine ? Est-ce que je suis fait pour être millionnaire, moi ?

— De quoi s'agit-il donc ? demanda Paul Gilbert.

Depuis qu'il était réconcilié avec Marthe, il se croyait autorisé à intervenir, et il n'avait pas tort.

— Ah ! mon ami, s'écria M. Hingant, c'est un événement... presque miraculeux... Nous avons retrouvé enfin la fortune de Marthe... ou plutôt, c'est ce brave garçon qui va la lui rendre... Il est dépositaire d'une somme énorme à lui confiée par ce pauvre Léridan dont je vous ai parlé quelquefois, et il avait charge de la remettre à M<sup>me</sup> Moulinier que le commandant avait dû épouser jadis.



— Et la mère étant défunte, je m'acquitte de la commission avec la fille, ajouta Mathurin.

Si le vieux matelot s'attendait que le lieutenant allait se joindre à lui pour décider l'orpheline à accepter le legs du corsaire, il se trompait grandement.

Paul avait écouté, en fronçant le sourcil, les explications sommaires que l'ancien magistrat venait de lui fournir.

— Je ne sais si j'ai bien compris la situation, dit-il d'une voix ferme, mais il me semble que Marthe a eu raison de refuser.

La jeune fille tressaillit et regarda son fiancé.

On pouvait lire dans ses yeux qu'elle était fière de lui.

— Avez-vous réfléchi? souffla M. Hingant à l'oreille de Paul. Songez-vous que, faute de la succession de son père, M<sup>lle</sup> Moulinier devra renoncer à sa plus chère espérance?... Votre mariage devient impossible...

— Il est fait, dit l'orpheline tendant la main au jeune officier.

— A la bonne heure ! s'écria Jean-Marie.

— Il est fait, car j'accepte la dot que vous m'avez offerte, reprit Marthe. De vous qui m'avez servi de père, je puis recevoir un bienfait. Paul ne donnera pas sa démission. Nous serons pauvres, mais nous serons heureux.

---

— Et moi donc ! murmura l'ex-juge de paix, qui avait des larmes aux yeux.

Essayer de décrire la scène d'attendrissement et de joie qui s'ensuivit, ce serait entreprendre une tâche impossible.

Les élans du cœur ne s'expriment pas avec des phrases.

Un seul des assistants ne prit aucune part à l'allégresse générale.

Dos-de-Marsouin avait écouté, la tête basse ; mais quand il comprit qu'on refusait définitivement son million, il se redressa, fit un geste désespéré et s'enfuit comme un fou.

---

## X

Où Dos-de-Marseuin répare le tort causé à Marthe  
Moulinier par le Code civil.

On devine que M. Hingant ne s'amusa point à prolonger son séjour à Paris.

Il tenait à marier ses jeunes amis dans l'église de Cancale, et ses désirs furent comblés, car la noce fut célébrée à la fin d'octobre, au milieu d'une immense et sympathique affluence de ses anciens justiciables, enchantés de le revoir et d'apprendre qu'il ne quitterait plus le pays.

Marthe et Paul eurent leur part des témoignages d'affection que les bons Cancalais ne ménagèrent point à l'ex-juge de paix du canton.

Marthe était charmante sous son voile de mariée, et on parle encore en Bretagne de la tournure qu'avait ce jour-là le jeune officier.

Il est inutile d'ajouter que les héritiers du corsaire ne vinrent point gêner la fête par leur présence.

François Dolley, peu de temps auparavant, avait fait une courte apparition à Saint-Malo pour

vendre ce qu'il lui restait de ses terres, déjà fort écornées par l'emprunt de cent mille francs dont l'association Galmard et Billebaude avait englouti le produit.

Le susdit François venait aussi dans l'intention de recueillir sa part de la succession de son cousin Jacques Le Planchais, tué, comme on sait, à la fleur de son âge, par les alcools du liquoriste de la rue du Petit-Pont.

Mais il arriva trop tard.

L'abominable avocat avait mis bon ordre à l'héritage. Il s'était hâté de faire escompter par un banquier de Rennes les billets à ordre extorqués à l'ivrogne, si bien que les deux fermes de Jacques y passèrent.

Le maître d'école démissionnaire regagna Paris, où il espérait sans doute tenter de nouveau la fortune.

Ni Charles ni Mathilde ne jugèrent à propos de se déranger. Ils étaient bien trop occupés de leurs plaisirs et trop vexés de l'insuccès de leurs machinations.

Ils continuèrent à mener le même train de vie sur les bords de la Seine, et à hypothéquer leurs immeubles d'Ille-et-Vilaine.

On peut croire que nul ne les regretta, et M. Hingant moins que personne, car il était enfin désillusionné sur leur compte.

En revanche, l'absence de Mathurin Callec lui causa un gros chagrin, vivement partagé par les jeunes époux.

Après l'explication finale, qui décida le mariage, Dos-de-Marsouin avait disparu, et, quelques efforts qu'on tentât pour le retrouver, il demeura invisible.

On sut seulement qu'il avait quitté Paris, sans dire où il allait, et il fallut se résigner à se passer de lui pour la cérémonie.

Le bon Jean-Marie eut d'autant plus de peine à se consoler de ce brusque départ que la conduite des neveux de Mériadec l'avait rendu défiant, et qu'il en était venu à soupçonner Mathurin d'avoir employé pour son usage personnel le million de son capitaine.

Il souffrit en silence et garda religieusement le secret du trésor enfoui jadis sur un des îlots de l'archipel de Chausey.

Onze ans s'écoulèrent ainsi, onze ans de bonheur pour M. et M<sup>me</sup> Gilbert et pour leur vieil ami Hingant, qu'ils venaient visiter dans sa retraite aussi souvent que le leur permettait la vie de garnison.

Le lieutenant des chasseurs à pied avait été fait capitaine en Kabylie, chef de bataillon en Crimée et lieutenant-colonel sur le champ de bataille de Solférino.

Un jour, peu de mois après la campagne d'Italie, le colonel Gilbert et sa femme, alors établis à Cancale, où ils passaient un congé bien gagné par le vaillant officier, reçurent une lettre d'un notaire de Concarneau qui leur était parfaitement inconnu.

Elle contenait la copie d'un testament ainsi conçu :

« Moi, Mathurin Callec, armateur pour la pêche de la sardine, étant sain d'esprit et voulant acquitter une dette de reconnaissance, j'institue pour ma légataire universelle M<sup>lle</sup> Marthe Moulinier, épouse légitime de M. Paul Gilbert, officier dans l'armée française. »

Il n'est pas malaisé de se figurer l'effet que produisit cette communication très-inattendue.

M. Hingant fut naturellement consulté, et ses conseils ne contribuèrent pas peu à décider M<sup>me</sup> Gilbert et son mari à accepter l'héritage.

La persistance touchante de ce dévouement du vieux matelot que rien n'avait pu lasser finit par désarmer Marthe.

Il était écrit que l'or de Mériadec Léridan lui reviendrait un jour, et c'était justice.

Seulement, au lieu d'un million, il y en avait deux, car Dos-de-Marsouin avait fait fructifier le trésor de Chausey, et l'ex-gabier du *Goëland* était,



quand il mourut, le plus riche négociant du département du Finistère.

Le général de division Gilbert s'est couvert de gloire pendant l'invasion, et rien ne manque à son bonheur, car Marthe lui a donné deux fils qui ont fait vaillamment la campagne sous les ordres de leur père.

La destinée des neveux du corsaire a été moins brillante. Il y a longtemps qu'ils ont achevé de manger l'héritage de leur oncle. Dolley s'est fait écrivain public ; Dugenêt est commis-voyageur, et M<sup>lle</sup> Pelchat sert en qualité de cantinière dans un régiment de turcos.

Quant à l'excellent Jean-Marie, il est mort plein de jours et adoré de ses enfants d'adoption. Sa dernière parole a été :

« Dieu a ses desseins. N'essayez jamais de vous substituer à lui. »

FIN.

# TABLE

## DU SECOND VOLUME.

---

	Pages.
I. Une fois, deux fois, trois fois... personne n'en veut plus . . . . .	1
II. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours.. . . .	40
III. Où on en revient à l'héritage du corsaire. . .	73
IV. Conférence entre héritiers.. . . .	118
V. Le déjeûner de maître Galmard . . . . .	136
VI. Encore un qui a déraillé. . . . .	188
VII. Le coup de poing de la fin. . . . .	222
VIII. Quand on parle du loup... . . . .	254
IX. La page 219. . . . .	263
X. Où Dos-de-Marsouin répare le tort causé à Marthe Moulinier par le Code civil . . . . .	302

---

61623600

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CHOISIE  
à 1 franc le volume

LE  
**Pignon Maudit**

PAR  
FORTUNÉ DU BOISGOBEY

TOME SECOND



II

140

PARIS  
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS



Ym 281 A. 2











EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU, EDITEUR

# NOUVELLE BIBLIOTHEQUE CHOISIE

A 1 FRANC LE VOLUME

## ALFRED ASSOLLANT.

Une ville de Garnison . . . . . 1 vol.  
Un Mariage au Convent . . . . . 1 —  
Deux Amis en 1792 . . . . . 1 —  
La mort de Roland . . . . . 1 —

## UN ANCIEN MAGISTRAT.

Le Dernier des Réfractaires . . . . . 1 —

## ELIE BERTHET.

Richard le Fauconnier . . . . . 1 —  
Le Crime de Pierrette . . . . . 1 —

## F. DU BOISGOBEY.

La Peau d'un autre . . . . . 2 —  
Une Affaire Mystérieuse . . . . . 1 —  
L'Auberge de la Noble-Rose . . . . . 1 —

## ALEXIS BOUVIER.

Monsieur Trumcau . . . . . 1 —  
Paulot le garde-chasse . . . . . 1 —

## CHAMPLEURY.

Les Bourgeois de Molinhard . . . . . 1 —  
Mien-Cailou . . . . . 1 —  
Aventures de Mlle Mariette . . . . . 1 —  
L'Usurier Blaizot . . . . . 1 —

## JULES CLARETIE.

Mademoiselle Cachemire . . . . . 1 —  
Merrille . . . . . 1 —

## E. COUPPEY.

L'orpheline du 41 . . . . . 1 —

## ERNEST DAUDET.

Une Femme du Monde . . . . . 1 —  
Le Martyr d'Amour . . . . . 1 —  
Aventures de 3 Jeunes Parisiennes . . . . . 1 —  
Les Amoureux de Juliette . . . . . 1 —

## CHARLES DESLYS.

Les Dix-sept ans de Marthe . . . . . 1 —  
La Fille à Jacques . . . . . 1 —  
L'enfant Latulipe . . . . . 1 —  
Les compères du Roy . . . . . 1 —

## LOUIS DESNOYERS.

Deux filles et jeunes femmes . . . . . 1 —

## CHARLES DICKENS.

Le Crime de Jasper . . . . . 2 —

## ETIENNE ÉNAULT et L. JUDICIS.

Le Vagabond . . . . . 1 —  
L'Homme de Minuit . . . . . 1 —

## ETIENNE ÉNAULT

Danielle . . . . . 1 —

## J. FIEVÉE.

La Dot de Suzette . . . . . 1 —

## ÉMILE GABORIAU.

Le Capitaine Coutanceau . . . . . 1 —

## CONSTANT GUÉROULT.

Aventures Cavalières . . . . . 1 —  
La Bourgeoise d'Anvers . . . . . 1 —

## EMMAN. GONZALES.

Les Sept baisers de Buckingham . . . . . 1 —  
Les Mémoires d'un Ange . . . . . 2 —  
Les Frères de la Côte . . . . . 1 —

Le Vengeur du Mari . . . . . 1 —  
Les Deux Favorites . . . . . 2 —  
La Sorcière d'amour . . . . . 2 —

## THÉODORE DE GRAVE.

Les drames de l'Épée . . . . . 1 —

## ROBERT HALT.

Une Cure du docteur Pontalais . . . . . 1 —

## H. ESCOFFIER.

Le Mercier de Lyon . . . . . 1 —  
Le Collier maudit . . . . . 1 —

## CHARLES JOLIET.

Une Reine de Petite Ville . . . . . 1 —  
La Novice de Trianon . . . . . 1 —  
Le Roman de deux Jeunes mariés . . . . . 1 —

## LOUIS JUDICIS.

La Folle d'Adremont . . . . . 1 vol.

## HENRI DE KOCK.

Un Drôle de voleur . . . . . 1 —

## ALPH. DE LAMARTINE.

Fior D'Aliza . . . . . 1 —

## G. DE LA LANDELLE.

Un Corsaire sous la Terreur . . . . . 1 —

L'Amour de Ninette . . . . . 1 —

Une Haine à Bord . . . . . 1 —

## ARMAND LAPOINTE.

La Reine du Faubourg . . . . . 1 —

## ALEX. DE LAVERGNE.

La Belle Aragonaise . . . . . 1 —

## AUGUSTE MAQUET.

La Maison du Baigneur . . . . . 2 —

## MARY LAFON

La Boîte d'Or . . . . . 1 —

## HIPPOLYTE LUCAS.

Les cahiers Roses de la Marquise . . . . . 1 —

## E. M. DE LYDEN.

Maître ou maîtresse ? . . . . . 1 —

## XAVIER DE MONTÉPIN.

Une Fleur aux enchères . . . . . 2 —

## MICHEL MASSON.

La Jeune Régente . . . . . 1 —

## EUGÈNE MULLER.

Madame Claude . . . . . 1 —

## PAUL DE MUSSET.

Une Vie du Diable . . . . . 1 —

## NADAR.

Quand j'étais étudiant . . . . . —

## VICTOR PERCEVAL.

Les Feux de Paille . . . . . 1 —

Les Vivacités de Carmen . . . . . 1 —

## PAUL PERRET.

Histoire d'un honnête homme, etc . . . . . 1 —

Monsieur Faust . . . . . 1 —

## PONSON DU TERRAIL

Madame de Lancy . . . . . 1 —

## E. RICHEBOURG et E. DE LYDEN.

Les Amoureuses de Paris . . . . . 2 —

## EMILE RICHEBOURG.

Histoire d'un Avare, d'un Enfant, etc . . . . . 1 —

Quarante mille francs de dot . . . . . 1 —

## TONY RÉVILLON.

Le bon Monsieur Jouvencel . . . . . 1 —

Deux compagnons . . . . . 1 —

Histoire de 3 Enfants . . . . . 1 —

## PAUL SAUNIÈRE.

Un Gendre à tout prix . . . . . 1 —

Le Capitaine Belle-Humeur . . . . . 1 —

Le roi Misère . . . . . 2 —

La Capote Rose . . . . . 1 —

## ALBÉRIC SECOND.

La Jeunesse dorée . . . . . 1 —

Les Demoiselles du Ronçay . . . . . 1 —

## ANAI SÉGALAS.

Les Rieurs de Paris . . . . . 1 —

## ANDRÉ THEURIET.

Madame Véronique . . . . . 1 —

## FREDERIC THOMAS.

Un Coquin d'Oncle . . . . . 1 —

## PIERRE ZACCONE.

Les Aventuriers de Paris . . . . . 1 —

La Dame d'Auteuil . . . . . 1 —

Mémoires d'un Commis de police . . . . . 2 —

Les Mansardes de Paris . . . . . 1 —









